SAUVY : PLAN POUR L'AVENIR

L'EXPRESS

1.25 NF. 17 MARS 1960. — N° 457.

(Weegee.)

NIKITA S. KROUCHTCHEV, VU PAR WEEGEE

« Il y a deux façons d'être dupe d'un homme : ou le croire sans examen, ou s'imaginer toujours qu'il nous trompe. »

(Jaurès.)

B 1 ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

AIR-FRANCE
recherche
INGENIEURS GRANDES ECOLES
et
STATISTICIENS
possédant licence Math' pour utilisation Grands Ordinateurs et Rech. Opérationnelle. Adr. C.V. à DIRECTION DU PERSONNEL 2, rue Marbeuf - PARIS (8e)

Départem. Personnel important groupe Industriel recherche pour usine province en création
CHEF DE PERSONNEL
35-50 ans pragmatique, organisat., soucieux trav. avec équipe. Faire offre manuscrite détaillée, photo identité, n° 96.924 CONTESSE Publicité, 20, av. de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra. DISCRETION TOT. GARANTIE (Doc. retournés)

OFFRES D'EMPLOIS

Important bureau d'étude publicitaire cherche : 1. Chef de serv. art. et de studio de dessin publ. ayant réf. professionn. très sérieuses. Nécessaire poss. qual. d'animateur, de créateur, d'organis. 2. Réd. concept. ayant déjà prof. conn. du mét. Ne pas se prés. : adr. C. V. man. avec photo à ROMBALDI, 222, bd St-Germain, Paris qui transm.

Importante agence de publicité recherche bonne **SECRETAIRE** intelligente. Si possible DOCUMENTALISTE pour secrétariat, documentation, classement. Ecrire av. curric. vitae CHAMPY, 61, avenue Hoche (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FEMME 30ans bonne instruction générale recherche secrétariat collaboration journal ou autre, 30 heures environ par semaine. Ecrire L'Express n° 5677, 29, rue de Marignan, Paris-8e

REPRÉSENTATION (Offres)

RECHERCHE VISITEURS-(EUSES)
Région PARIS. Fixe :1.000 NF
Bonne présent. bonne culture génér. 50 a. max. Ecr. av. réf. à HAVAS 2167/590 r. Vivienne, 17

APPARTEMENTS (Echange)

XVIe VUE UNIQUE sur SEINE, calme, soleil, 6e et 7e étages, ascenseur, très grand 2 pièces (gr. atel. avec ch., loggia, salle de b., 2e chambre, cab. de toilette, cuisine, débarras, 4 terrasses, tout conf., bas loyer, contre 5 p. ou plus, même confort, calme, vue dégagée ou sur jardin, loc. ou vente occ. préf. 6e, 7e, 16e. Tél. de 9 à 18 heures. LIT. 07-50

APPARTEMENTS (Vente)

PRES
BUTTES-CHAUMONT
dans immeuble neuf terminé, 4 pièces, cuisine, salle de bains, 88 m2 tout confort. Prix 58.000 NF + Foncier. BOUGEROL et DORMION, 17, rue La Trémoille. ELY. 24-82.

MONTPARNASSE, 6e ét. ss asc., tr. beau studio d'artiste, 55 m2, 50.000 NF. Luminosité except. 3 pièces, cuisine, salle de bains, chauffage centr. téléph., rue calme. Rens. AUT. 57-17 (9 à 12 h.)

AUSTERLITZ 7e étage, 2 pièces, confort
NEUILLY (Av.) Bel immeuble 1er étage 3 pièces. 110 m2, cft en Sté
COURCELLES 3e étage, 6 p., 180 m2 tt conf., 2 ch. bonne
15e 7e étage, 5 pièces, 100 m2, tout confort, chambre de bonne
120, r. de La Tour imm. constr., 3 à 6 p., cft.
LA GENERALE RIC. 45-99

Particulier à particulier. Atelier plus 2 pièces plus gr. cuisine pouv. faire séjour, salle de bains, grenier. Téléphone, ch. central individuel. Téléphoner de 9 à 11 h., de 13 à 14 h. à LIT. 37-54.

HOTELS PARTICULIERS (Vente)

SABLONS 14 p. grand confort, jardin, dépendances, 480.000 NF.
LA GENERALE RIC. 45-99

LOCATIONS (Demande)

APPARTEMENT NON MEUBLE pour couple avec petite fille. Paierions jusqu'à 250 NF par mois. Très urgent. LUQUET, 37, rue de Lille, Paris-7e AGENCES S'ABSTENIR

TERRAINS (Vente)

Sur colline boisée avec vue exceptionnelle, région Gambais, 58 km. autoroute de l'OUEST, MAGNIFIQUES **TERRAINS BOISES** de 7.000 à 15.000 m2 depuis 4 NF (toute viabilité) I. DOBOIN, 103, bd Malesherbes, Paris. LAB.97.41 J. DUSSAUSSOY, à Bazainville (S.-et-O.) Tél. 41

DIVERS

MARIAGES LEGITIMES
Niveau élevé et situat. de choix (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

Nerveux, surmenés, fatigués, retrouvez et augmentez vos facultés intellect. et physiques par la **SUPER-REVITALISATION** du Sympathique et de tout l'organisme, résultats surprenants dès la prem. séance. 7, r. Andrieux, tél. EUR. 57-51. Toujours sur rendez-vous.

VACANCES

« LE CLOS »
SAINT-PIERRE-DE-CURTILLE (Savoie)
au-dessus du lac du Bourget. Maison d'enf. mixte (3 à 12 a.). Vac. de Pâques. Conv. de Paris A.R.

VILLEFRANCHE-sur-MER
VUE SPLENDIDE SUR RADE
Appartement dans très belle villa tout confort. Terrasses, jardin, salle séjour, 2 ch. (4 pers.), cuisine, salle de bains. Ni enfants ni chiens. Mai 700 NF, juin ou sept. 800 NF, juillet ou août 1.000 NF (tout compris sauf gaz). Ecr. L'Express, n° 5641, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

PAQUES
à SUPER-CHATEL (Haute-Savoie)
NEIGE et SOLEIL à 1.647 m. L'ESCALE BLANCHE 2 étoiles A, plus de soucis, pension tout compris. Remontées mécaniques à vol., 245 NF par sem. Téléphonez à WAGram 02-43

ENFANTS SEJOURS DE NEIGE 2 au 16 avril
Votre enfant reviendra enthousiasmé
CLUB DES PINGOUINS - MIR. 49-29

SUISSE SEJOUR REPOS SEJOUR SKI Tout confort
250 NF voyage compris
ENFANTS 8 à 13 ans 13 à 17 ans
LOISIRS ET PLEIN AIR - Kellermann 09.08

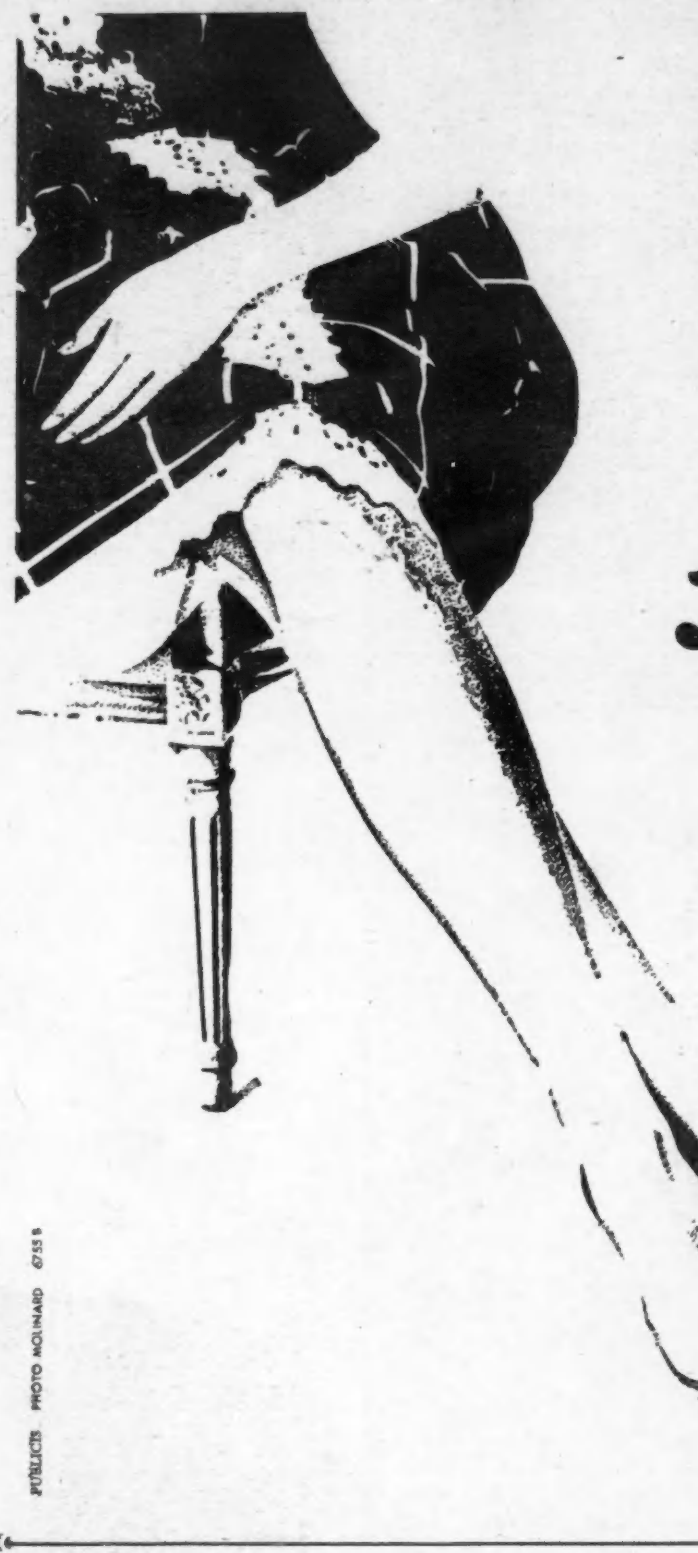
MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

ACHAT DE LIVRES
AUX BOUQUINS LEPIC
29, rue Veroni - PARIS (18e)
CLI. 00-79

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89



un nouveau rayon de chaussures est né chez Franck et Fils. L'ambiance est précieuse, le décor harmonieux. Sur un fond de rayures les clientes pourront essayer tous les modèles des meilleures marques françaises et étrangères.

Franck et Fils

80 rue de Passy à Paris
magasin climatisé.

PUBLICIS PHOTO MOLINARD 6755 B

AIR INDIA
VOUS OUVRE
L'EXTRÊME-ORIENT
BANGKOK - DJAKARTA
SINGAPOUR - SYDNEY
7, RUE SCRIBE - PARIS-9e
OPÉ. : 15-64

2.200 m² D'EXPOSITION
1000 MODÈLES

Dans un cadre rénové
AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS
Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels AIGLON BOIS et MÉTAL
51, rue Vivienne, Paris-2e • Tél. GUTenberg 44-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8 h. 30 à 18 h. 30

NOTRE COUVERTURE

Le célèbre photographe américain Weegee (1) a mis au point des lentilles déformantes avec lesquelles il réalise d'étonnants portraits où il tente d'exalter ce qu'il perçoit de la personnalité du modèle. Il a baptisé la photo que nous publions cette semaine en couverture : M. Kaléidoscope.

Le Musée d'Art Moderne de New York vient d'organiser une exposition des photos de Weegee parmi lesquelles se trouvent des portraits de Marilyn Monroe. de Shakespeare et du président Eisenhower.

(1) Cf. « L'Express » n° 449 du 21 janvier 60.

La politique de Staline

Il n'est pas possible de lire sans indignation, dans l'article de M. Ilya Ehrenbourg, des phrases telles que celle-ci : « Je ne veux pas m'ingérer dans les affaires intérieures de la France, je veux simplement dire qu'en juin 1940, dans Paris occupé, j'ai entendu à la radio le premier appel du général de Gaulle ; je ne l'oublierai jamais ».

M. Ehrenbourg était donc ému ! Le brave homme ignorait-il donc la politique suivie, à la même époque, par Staline, à qui cet écrivain a consacré tant de pages dithyrambiques, à l'égard du général de Gaulle ? Celui-ci, en effet, fut qualifié par Staline et son régime de « laquais de l'impérialisme britannique ».

Ilya Ehrenbourg ne s'est jamais, que nous sachions, élevé contre cette interprétation dont « L'Humanité », n° 58, 1er juillet 1940, nous donne un échantillon : « Le général de Gaulle et autres agents de la finance anglaise voudraient faire battre les Français pour la City et s'efforcent d'entraîner les peuples coloniaux dans la guerre. Les Français répondent le mot de Cambronne à ces messieurs ».

GUSTAVE STERN,
Issy-les-Moulineaux.

La Reine et le Cardinal

Par rapport à la pièce « Le Cardinal d'Espagne » d'Henry de Montherlant, dont un extrait a paru dans « L'Express » du 10 mars, je me permets d'attirer votre attention sur le fait que, probablement, la reine Jeanne de Castille, dite « Jeanne la Folle », n'était pas du tout folle, mais qu'elle a dû défendre, contre son père, son mari et même contre son fils Charles, ses droits au Royaume de Castille et subir leurs persécutions.

Lorsque le gouvernement espagnol a autorisé l'accès d'historiens étrangers aux documents confidentiels des archives de Simancas, une enquête approfondie a été faite, dont le résultat se trouve à la Bibliothèque Nationale à Paris, c'est-à-dire :

— Calendar of state papers, Vol. I-II.

— Spanish supplement, Archives de Simancas, edited by Bergenroth.

(Je crois : casier O - 815, 2e salle de lecture.)

J.-C. VANSTADEN,
Saint-Mandé.

[*Certes. Montherlant écrit lui-même que sa pièce n'est pas historique.*]

Sur les centres Leclerc

Commerçant, je me permets d'apporter un point de vue sur les centres Leclerc, bien que ni dans ma région, ni dans ma profession, je n'aie cette concurrence.

Il y a une différence très nette entre l'alimentation où l'on peut choisir un nombre réduit d'articles de bonne vente, roulement rapide du stock, pas de « rossignols »... Le textile est tout différent...

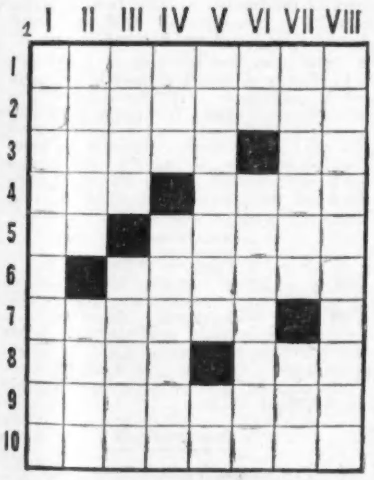
Leclerc est-il, oui ou non, aidé, soutenu par le gouvernement, ne serait-ce que pour prendre en référence les prix pratiqués dans ses magasins pour établir les hausses entraînant le relèvement des salaires ?

Cette expérience serait valable si le jeu était joué correctement, mais il est faussé par la publicité gratuite que, sous forme d'articles rédactionnels, lui fait toute la presse. Combien aurait dû payer de centaines de millions de publicité, si tous les articles vantant ses centres lui avaient été facturés à la ligne, le citoyen Leclerc ?

A. VANOVERMEIR,
Roubaix.

→

Mots croisés n° 231



Horizontalement : 1. Les figures s'y dissimulent dans la joie. — 2. Prénom d'un homme d'Etat britannique contemporain. — 3. Le grand roi avait son petit. Le n° 4 et la septième. — 4. Désinence de maladies et aussi de produits propres à les combattre. Désinence de noms professionnels féminins. — 5. Bouddha, dans un très grand pays, qui a d'autres idoles aujourd'hui. C'est déplaisant pour l'amour-propre, mais pas toujours pour l'amour. — 6. Pas propre à engendrer l'ennui. — 7. Ses habitants ont de l'eau de Cologne à très bon compte. — 8. Pas acceptés. Pâques ou la Trinité. — 9. Gros vers la fin. — 10. Rendent plus propre à l'alimentation qu'à la plantation.

Verticalement: I. Il en vient étoiles et constellations. — II. Culmine sur une chaîne et dans un massif qui pourrait être frontière. Sur le corps des nageurs à la Coupe de Noël. — III. Va plus facilement dans la lune que par spoutnik. Grand primitif français des mathématiques. — IV. A la fin de l'effeuillage. Peut se faire sur une tirelire, sur une sentence, sur une moyenne. — V. Se dit énergiquement (en principe) au tentateur. Désigne une tête couronnée. — VI. Numéro d'un gros et d'un fou. Ne fut pas charmée par Topaze. — VII. Ce Salomon suédois, au nom français, disparut au Pôle Nord. Recouvrait un incognito princier. — VIII. Façon d'agir plus indiquée pour le danseur que pour l'homme d'Etat.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	E	C	O	L	L	E	R
2	H	U	I	L	I	E	R	E
3	I	R	R	I	T	E	E	S
4	N	O	E	M	I	■	B	S
5	O	P	E	■	G	R	E	E
6	C	E	■	L	E	U	■	R
7	E	■	T	U	S	S	O	R
8	R	O	U	X	■	S	U	E
9	O	C	E	A	N	I	E	N
10	S	T	R	I	D	E	N	T

SOLUTION DU N° 230

Carlo

CHEMISIER - TAILLEUR

48, rue de Passy - PARIS (16e)
AUT. 38-28

•

SEMAINE DU COSTUME ET DU PANTALON

LES

IMPERMÉABLES

de

jack Romoli

Exclusivités masculines

38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

« Ils sont à la tête de la plus grosse affaire française de vente au détail dans le domaine de la photo et du cinéma ».

ANDRÉ ESSEL et MAX THÉRET

s'adressent aux lecteurs de L'EXPRESS

ANDRÉ ESSEL
« Un passionné de promotion de vente et de distribution moderne »

Vous nous connaissez déjà (« L'Express » du 28 mai 1959). Voici pourquoi notre expérience a réussi.

Parce que nous avons joué le jeu franchement. La remise de 20 % que nous avons popularisée n'est pas pour nous une publicité tapageuse portant sur quelques articles afin de faire payer les autres plus cher. Elle n'est pas non plus une concession forcée. Elle est la politique même du Club. Nous avons prouvé qu'il est possible de réduire les marges bénéficiaires tout en faisant profiter les usagers d'un choix et d'un service accrus.

Comment nous sélectionnons les appareils.

Nous ne présentons que des appareils, des accessoires, des plus grandes marques (françaises ou étrangères). Nous rejetons impitoyablement les articles douteux et nous déconseillons ceux dont les prix nous paraissent injustifiés.

Nous avons créé une ambiance moderne et agréable.

Nos magasins ont été agencés par un décorateur de talent. Nos vendeurs et vendeuses connaissent leur métier et vous conseillent sans esprit mercantile. Nos techniciens assurent un service après-vente rapide et efficace.

Et surtout nous avons créé un véritable Club.

Toute personne achetant au Photo-Radio-Club un article quelconque, que ce soit un appareil à 1.000 NF (800 remise déduite) ou une pellicule à 1,98 NF (1,60 remise déduite), bénéficie automatiquement de tous les avantages réservés aux adhérents : réductions chez d'autres commerçants, réception périodique d'un bulletin d'information et de conseils, possibilité de participer à des réunions passionnantes. (Tous ces services du Club sont gratuits.)

Les lecteurs de « L'Express » recevront au Club le meilleur accueil.

Nous avons donné des instructions dans ce sens car un lecteur de *L'Express* à toutes les raisons de s'approvisionner au Photo-Radio-Club ou de lui rendre visite.

Le Photo-Radio-Club, 6, boulevard de Sébastopol, Paris (Châtelet) est ouvert tous les jours (sauf dimanche et lundi) de 10 h. à 12 h. et de 13 h. à 19 h.

MAX THÉRET
« Une connaissance parfaite des problèmes techniques »

La lettre de « L'Express »

QUE se passe-t-il au ministère de l'Information ? Qui a peur de quoi ? D'où viennent les consignes ? Et y a-t-il des consignes ? Lesquelles ?

Quatre incidents en moins de quinze jours justifient que l'on se demande ce qui l'emporte de la pagaïe, de la désinvolture ou de la couardise. Encore ces trois hypothèses sont-elles également optimistes.

LE 3 mars, dans le cadre de l'émission animée par M. Jacques Donot, un débat sur la bombe atomique française est annoncé, avec la participation de divers journalistes étrangers.

M. Chavanon, directeur général de la R.T.F., et M. Thibault, directeur des informations et de l'actualité télévisées, en ont pris personnellement connaissance et l'ont approuvée.

Une demi-heure avant la diffusion publique, l'émission est interdite. Ordre de M. Terrenoire, ministre de l'Information.

Le 8 mars, une séquence de « Cinq colonnes à la une » consacrée à des interviews réalisées parmi des officiers et des soldats d'Algérie est annoncée. Le ministre des Armées, M. Messmer, et un représentant de l'Elysée en ont pris personnellement connaissance et l'ont approuvée.

Le 4, en l'absence du ministre, un membre de son cabinet interdit l'émission. Il faut attendre le retour de M. Messmer pour qu'une projection différée soit diffusée.

Le 9 mars, un portrait en images de M. Krouchtchev, préparé par Frédéric Rossif et commenté par Serge Groussard, est annoncé. Un dangereux révolutionnaire participe à l'émission, M. Marcel Boussac.

La diffusion est d'abord ajournée au 13. Ordre de M. Terrenoire, ministre de l'Information, qui exige des coupures. Serge Groussard se montre compréhensif, mais dans les limites de la bonne foi. Le 13, les téléspectateurs attendent en vain. L'émission n'a pas lieu.

Le 17 mars, une discussion et des documents sur « Le malaise agricole » sont prévus au programme. Des représentants des syndicats et des jeunesses agricoles, un député U.N.R. y participent. Le ministre de l'Agriculture interviendra à la fin, en « direct ».

L'émission est en cours de montage. Personne n'en connait encore l'exact déroulement. Le 15, elle est « ajournée ». Ordre de M. Terrenoire, ministre de l'Information.

CELUI-CI est-il au courant ? C'est possible. Ce n'est pas certain, car, dans ce qui tient lieu de gouvernement, les ordres ont une curieuse propension à se répercuter de bas en haut et non de haut en bas. Interprétation originale de l'organisation démocratique.

Cependant, nombreux sont ceux qui, dans l'attitude du ministre théoriquement responsable de la Télévision, croient déceler une excessive fidélité à l'étymologie. « Information » selon Littré : du latin informationem qui signifie action de former, de façonner.

MAIS non. Ils sont en avance sur l'événement. On ne forme bien que de la pâte molle. Informer, ce sera pour plus tard. Il faut d'abord désinformer, désapprendre à voir, à savoir, à entendre, à comprendre.

L'Algérie ? Un petit problème. La bombe ? Un petit détail. M. Krouchtchev ? Un petit monsieur. Le malaise agricole ? Un petit incident.

Téléspectateurs, ne vous inquiétez pas. Papa est là, Papa s'en occupe. On vous demande simplement de ne pas faire de bruit pendant qu'il travaille. Ouvrez votre poste et soyez bien sages : M. Terrenoire va vous montrer des images.

Françoise Giroud.

L'affaire Jeanson

Je voudrais dire à Françoise Giroud que « sa lettre » du 10 mars me paraît discutable en tant qu'elle risque de présenter Francis Jeanson comme un « ultra de gauche », plus intransigeant en somme que les combattants algériens ou les membres du G.P.R.A.

Si Jeanson est ferme dans ses convictions, je crois qu'il ne manque pas d'être souple ; et je pense qu'il n'aurait pas hésité à faire siens « les intérêts immédiats de ses compatriotes » (« la paix militaire comme la paix civile ») à partir du moment où ces intérêts eussent pu se concilier avec ceux d'un peuple colonisé : autrement dit, avec les intérêts de l'humanité tout entière.

D'ailleurs, qui parle d'opposer sa position à celle des partisans de la négociation ?

Que l'indépendance de l'Algérie soit un objectif majeur, j'en suis parfaitement convaincu.

Qu'il se refuse systématiquement à l'idée d'une négociation honnête (ne porterait-elle que sur cette « formule intermédiaire » qu'est l'application du référendum) : voilà ce que je ne crois pas, jusqu'à plus ample information...

Et pour ne m'appuyer que sur un fragment de « Vérités pour », publié dans « Le Monde » du 27 février 1960, il me semble bien qu'il n'existe pas de contradiction — dans l'esprit des membres du réseau — entre leur action clandestine et l'action entreprise au grand jour pour la paix en Algérie. Simplement, il arrive un stade où l'inefficacité de la gauche incite à la résistance effective ; où l'espoir de la paix toujours déçu se change en volonté de lutte directe contre le racisme. Et c'est ainsi, je crois, qu'il faut « expliquer » le choix de Jeanson et de ses amis.

J. M.,
Cherbourg.

Un colon sympathique

Un grand bravo pour l'article de Claude Krief dans votre numéro du 3 mars. Le colon français dont il y décrit l'attitude tout à la fois humaine et généreuse, gagne immédiatement notre sympathie. En fait, je crois très sincèrement que de tels colons existent et je suis particulièrement reconnaissant à Claude Krief d'avoir montré qu'il n'y avait pas que des colons « ultras » en Algérie, ce qui serait catastrophique. Ce sont de tels hommes qui feront l'Algérie de demain, beaucoup plus que ceux qui se murent dans une guerre des mots absurde.

A.D.,
étudiant à Alger.

« La Marseillaise » et l'Espagne

Vous avez certainement remarqué que la retransmission en « Eurovision » du match Réal-Madrid-Nice, joué à Madrid, n'a pas été précédée de l'audition des hymnes nationaux ; contrairement à ce qui s'était passé à Nice, lors du premier match.

Sans doute en faut-il chercher la raison dans le fait que « La Marseillaise » n'a plus droit de cité en Espagne : elle fut, en effet, le « Chant des Partisans » des « Rouges », c'est-à-dire, ne l'oublions pas, des «Républicains» (voir «L'Espoir», « Le Testament espagnol », « L'Histoire de la Guerre d'Espagne » de Nenni...).

M. Galan,
Arles.

Bravo pour les lecteurs

Je crois que la publication des correspondances de vos lecteurs apporte un intérêt positif à vos abonnés qui, en dégagent tout esprit journaliste, et constituent une sorte d'opinions populaires avec des variétés fort plaisantes.

E. Pajeile,
Lille.

La Sécurité sociale rurale

Je suis tout à fait d'accord avec votre article intitulé : « Comment la F.N.S.F.A., trahit les agriculteurs », en particulier avec votre opinion sur le mode de cotisation prévu sur la base du revenu cadastral par les mutuelles agricoles et sur la base de primes fixes par les Chambres d'agricutlure et la F.N.S.F.A. On voit évidemment le but recherché par l'autocratie paysanne.

Cependant, vous auriez dû mettre en parallèle la situation qui va être faite aux petits cultivateurs avec celle des salariés du régime général. Vous n'ignorez certainement pas le système du « plafond » et les salariés gagnant moins de 55.000 francs par mois paient pour ceux qui gagnent au-delà de cette somme !

Je ne vois aucun autre organisme que les mutuelles agricoles pour gérer l'assurance sociale du monde rural.

Jean Pauron,
Champignelles.

La pétition laïque

Je sais que « L'Express » n'ignore pas entièrement qu'à l'heure actuelle une pétition nationale recueille les signatures des Français soucieux de défendre la laïcité.

Ce que les lecteurs de « L'Express » pourraient apprendre, c'est qu'une telle campagne nécessite de la part des gens de gauche un certain effort ; car les listes de pétition ne circulent pas toutes seules. Il faut des collecteurs. Or, comme pour bien d'autres questions, les gens de la gauche non communiste, s'ils ont la langue bien pendue, oublient un peu trop de se remuer lorsqu'il faut agir. Encore une fois, il semble qu'un peu partout on compte surtout sur le dévouement des militants du P.C. pour mener la bataille. Quitte ensuite à les accuser d'annexer cette campagne au profit de leur propagande.

L'homme de gauche qui n'aura pas su se dévouer un peu (il suffit de se mettre en rapport avec le comité local d'action laïque) pour aider au succès de cette campagne républicaine aura manqué à un devoir capital. Compte tenu du public auquel il s'adresse, « L'Express » devrait dire cela. Il faut secouer les endormis.

Roger Carabin,
La Rochette.

Le « oui » et le « non »

Vos lecteurs au numéro ne sont pas tous de la nouvelle vague ! Il s'y rencontre parfois de « vénérables chanoines de la sainte Eglise », comme le signataire de ces lignes.

Ce qui m'intéresse dans « L'Express », c'est d'y trouver sur une question, à la fois le « oui » et le « non ». Le duel fréquent J.-J. S.-S.-Mauriac ne manque pas de piquant : et les nombreuses citations de vos lecteurs nous révèlent l'abondante variété de votre clientèle, comme aussi, hélas ! la propension de chacun à laisser ses options politiques ou philosophiques « colorer » le jugement qu'il porte sur les gens et les choses...

Au cours des récents débats scolaires, « L'Express » a donné l'hospitalité en ses colonnes à des opinions très diverses.

Aucune, à mon goût, n'a exposé le vrai problème. En bons Français, on se dispute dans la stratosphère, à coups de principes abstraits. Alors qu'il y a un problème terre à terre de justice sociale à résoudre.

Dans ma petite ville, une vingtaine de maîtres instruisent plus de 400 petits Français pour moins de 250 NF par mois. Les familles qui les emploient, ouvrières pour la plupart, ne peuvent absolument pas faire mieux. Les écoles publiques, qu'on vient pourtant de doubler, sont archi-pleines. Alors ?

E. Paravy,
Curé de Rumilly, Haute-Savoie.

Pour le Dr Schweitzer

Que M. Camille Rameau ait raison de ne pas apprécier le ronronnement du Père Duval, je n'en disconviens nullement. Mais qu'il se sente obligé, par une vague et malveillante allusion, de discréditer devant vos lecteurs ce grand homme inattaquable qu'est Albert Schweitzer, me déconcerte profondément.

S'il connaissait Schweitzer, sa personne sa pensée, sa neutralité et son œuvre, comme je le connais, il s'interdirait pareilles frivolités. Quiconque approche Albert Schweitzer conçoit ce qu'est un homme complet.

Robert Blum,
Saverne.

Attention !

Nous rappelons à nos lecteurs que seules les lettres mentionnant le nom et l'adresse complète de nos correspondants peuvent être publiées ici, même si nous ne faisons parfois état que de leurs initiales. Quant aux lecteurs qui nous demandent une réponse individuelle, comment la leur envoyer si nous n'avons pas leur adresse, n'est-ce pas M. P. Larquay ?

Amis de « L'Express »

A l'attention des lecteurs de l'Ille-et-Vilaine :

Vous êtes invités à la réunion du jeudi 24 mars à 20 h. 30 au Palais Saint-Georges de Rennes avec Gilles Martinet, Tanguy-Prigent et Jean Poperen. Les thèmes retenus sont : nos solutions pour :

— Une paix négociée en Algérie.

— L'instauration d'une véritable démocratie en France.

— Une économie et une agriculture rénovées.

Réseau Fournier

A l'attention des lecteurs de Lozère :

Des groupes d'amis du journal sont en voie de constitution à Langogne, Saint-Germain-de-Calberte, Mende, Sainte-Enimie et au Malzieu. Les lecteurs de Lozère désireux de participer à notre action doivent se mettre en rapport, le plus rapidement possible, avec M. et Mme Pivasset, 3, rue du Chou-Vert à Mende.

A l'attention des lecteurs de la Nièvre :

Le Cercle d'études économiques, sociales et politiques récemment constitué à Nevers invite tous les amis de « L'Express » à une conférence-débat le samedi 19 mars à 21 heures dans la salle des conférences de la mairie de Nevers. M. René Dumont, professeur à l'Institut national agronomique, parlera de « La Chine nouvelle et ses problèmes ».

Conférence

A Lyon, à l'occasion de la Foire, le Club « Les Echos » et diverses associations lyonnaises organisent le vendredi 18 mars à 20 h. 30 au Palais du Commerce, place de la Bourse, Salle des Réunions Industrielles, une conférence d'Emile Servan-Schreiber : « L'U.R.S.S. d'aujourd'hui ». Pour obtenir des invitations, téléphoner au 52-20-64 à Lyon.

Communiqué

Le Parti socialiste autonome communique la composition de son nouveau bureau fédéral dans le Pas-de-Calais :

Secrétaire fédéral : Albert Louis, 100, boulevard Basly, Lens.

Trésorier : Albert Dupire, 25, rue Decrombecque, Lens.

MANTEAUX DE PLUIE
ET ARTICLES DE SPORT

Deylo

4, boul. des Capucines
(métro Opéra)

CREATIONS EXCLUSIVES
HOMMES ET DAMES

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

INDEX

Affaires étrangères	12	Mode	18
Affaires françaises	5	Plan Sauvy	9
Bloc-Notes	40	Presse	10
Cinéma	36	Santé	18
Courrier	3	Science	25
Economie	14	Sélection Spectacles	24
Jazz	39	Sports	26
Justice	25	Théâtre	35
Lettres	27	Vacances	23

Une histoire d'amour en U.R.S.S. 20

DEUXIÈME FRONT

MARS 1960. Les Français s'interrogent. Certes, la magie gaulliste exerce toujours une écrasante fascination, et nous sommes très loin encore d'une renaissance de l'état d'esprit démocratique. Mais quelque chose est changé ; cela n'est guère contestable.

On continue d'admirer, de respecter la personne du chef de l'Etat ; la confiance dans l'homme du gouvernement est moins aveugle, moins folle. On entretient encore l'espoir que les problèmes du pays, et le plus lourd d'entre eux, l'Algérie, se résoudront dans une lointaine négociation sur la montagne entre Moïse et son Seigneur, dont le peuple n'aurait qu'à sagement attendre le résultat. Mais le miracle ayant maintenant tant tardé, le Héros ayant perdu une partie de ses traits sacrés et apparaissant un peu plus comme un homme, le fétichisme — qui, à travers toute notre histoire, est pour nous, Français, la permanente tentation — s'estompe et le sens de la responsabilité se ranime quelque peu.

Que l'on soit gaulliste, de droite ou de gauche, non gaulliste ou antigaulliste, il faut se réjouir sans réserve de cette évolution. L'abdication d'un peuple entre les mains d'un chef ne conduit jamais qu'à l'impuissance, et pour le peuple et pour le chef.

IL est alors possible, pour nous, de ne plus seulement dénoncer l'incantation et le mythe, de « démystifier », mais de commencer un travail constructif. En plus de l'analyse courante des événements, qui demeure la première tâche d'un journal d'information, « L'Express » devra désormais ouvrir un deuxième front : celui de l'avenir.

La guerre d'Algérie, la paralysie du système gouvernemental actuel, la crise agricole, la stagnation du niveau de vie, la gabegie de notre politique militaire, la démission des parlementaires et des partis, tout ce que nous constatons actuellement finira, et sans doute plus tôt qu'on ne le pense, par culminer dans une crise générale — qui peut être un effondrement dans l'anarchie et la dictature, mais qui peut être aussi une crise de croissance. Prenons le pari optimiste. Misons sur la santé fondamentale de la France. En admettant que l'impuissance du régime nous condamne à un « coup de chien », nous croyons qu'il sera court et préparons le lendemain, dès aujourd'hui.

Dans ce numéro de « L'Express », nos lecteurs trouveront le premier d'une série de treize articles que le professeur Alfred Sauvy va consacrer à « un plan économique progressiste », destiné à faire renaître une discussion constructive sur nos affaires, nos problèmes, notre avenir (1). Nous engageons nos lecteurs à les suivre avec attention, à les discuter, à les critiquer, à recommencer, avec nous, à découvrir que les années 1960-1970 ne seront pas faites seulement du dialogue déprimant et sans issue entre de Gaulle et Ferhat Abbas, mais de bien d'autres choses qui dépendent de nous, de notre réflexion, de notre intérêt, de notre participation, de notre action.

J.-J. S.-S.

(1) Voir page 9.

GOUVERNEMENT

Un nouveau système

● ***Agriculture, Algérie, finances, diplomatie... le gouvernement se plaint du parlement, le parlement du gouvernement et le général de Gaulle de tout le monde. Jean Daniel mène l'enquête.***

« *En somme, et si je vous entends bien, vous me conseillez tout simplement de me prêter à une mascarade ?...* »

Le général de Gaulle conclut ainsi l'exposé d'un ministre U.N.R. venu à l'Elysée défendre le principe d'une convocation anticipée des Chambres: 19 avril au lieu du 26 avril. Pourquoi « mascarade » ? Parce que chacun sait que, du 19 au 26 avril, les parlementaires auront à peine le temps d'évoquer la crise paysanne, question à l'origine de leur demande de session extraordinaire. Après un commencement d'évocation, tout ira aux commissions.

Puis, le président de la République, comme s'il pensait tout haut, ajoute : « *Je pourrais répondre à cette mascarade par une autre. Je pourrais signer le décret d'ouverture de la session extraordinaire pour le 25 avril.* »

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

offrez
un
vison
sauvage

MAURICE
KOTLER

10, rue La Boëtie

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

(A. P.)
M. Chaban-Delmas. Le général de Gaulle. M. Michel Debré.
« *Que voulez-vous, un député ne tient plus le coup devant ses électeurs !* »

Le 25 avril, c'est-à-dire un jour seulement avant la date de la session normale ! Simplement pour démontrer, par l'absurde, que le chef de l'Etat entre dans le jeu des parlementaires qui ne font qu'obéir à la pression d'un groupe d'intérêts. Le pays, ainsi, jugerait le Parlement.

« *C'est qu'il serait bien capable de le faire !* », s'est inquiété le ministre U.N.R. Voilà, en tout cas, où en sont les rapports de l'Elysée et du Parlement.

Mardi soir, malgré l'hostilité du général de Gaulle, il y avait 300 lettres sur le bureau du président de l'Assemblée nationale pour demander une session extraordinaire. 300 lettres, c'est-à-dire 23 de plus qu'il n'en faut selon la Constitution. Mais le général s'est entêté. Il a fait intervenir M. Michel Debré, lequel a obtenu que les 32 lettres des députés U.N.R. soient retirées. Mercredi il n'y avait donc plus le quota indispensable.

Mais le Parlement peut décider de se réunir sur son ordre du jour. Cela lui est permis par la Constitution. Il resterait au chef de l'Etat de recourir à la dissolution de l'Assemblée. Celle-ci ne lui paraît pas souhaitable du fait, en particulier, que de nouvelles élections aboutiraient à une chute verticale de l'U.N.R. et à des alliances de Front populaire sous le signe de la laïcité : la dernière élection de Quimper a beaucoup frappé l'Elysée sur ce point. On ne souhaite pas la dissolution mais on en brandit pourtant la menace.

Pour le général de Gaulle, la question est très simple : la Fédération nationale des Syndicats d'Exploitants agricoles est en conflit avec le gouvernement. Cette Fédération est puissante, *donc* le Parlement, « retournant à ses vieilles habitudes », ne sait pas résister à sa pression.

Le Parlement, c'est-à-dire les partis de la majorité. Or, où en sont ces partis aujourd'hui ? Je me suis entretenu avec une haute personnalité M.R.P. Voici sa position :

« *Bien sûr, la convocation des*

(Suite page 8.)

CORRESPONDANCES EXPRESS

OFFICIEL : STAGNATION DU NIVEAU DE VIE

● Le ministère du Travail vient de publier ses dernières statistiques sur l'évolution des salaires et des prix. Elles font ressortir un nouveau recul léger du pouvoir d'achat ouvrier.

Ce recul, modeste, est de 0,4 % en trois mois pour la famille moyenne de deux enfants. Il est dû uniquement au retard des prestations familiales sur l'évolution des prix.

Par rapport à l'été 1958, en revanche, la baisse du pouvoir d'achat des familles ouvrières est de près de 2 % ; elle est de 6 à 10 % par rapport à l'été 1957. Ses deux causes : retard (14 %) des prestations familiales et réduction de la durée du travail.

Le gouvernement, malgré ces conclusions, demeure partisan de l'austérité et de la prudence en matière de hausse des salaires. Il dispose d'un argument puissant : la fragilité de la balance des paiements française.

Les rentrées massives de devises de l'année dernière n'ont en effet aucune chance de se répéter en 1960. Car sur les 1.700 millions de dollars que la France a « gagnés » l'année dernière, plus de 1.000 millions provenaient de rapatriements et de liquidations d'avoirs français à l'étranger, ainsi que d'investissements en provenance d'autres pays.

Les exportations françaises n'ont rapporté qu'un excédent de 250 millions (largement en raison du recul des importations, dû à la récession) et les exportations invisibles (tourisme et services) 400 millions.

Or, l'année dernière déjà, la France a dû rembourser 670 millions de dettes. Il lui reste (compte tenu de l'encaisse-or de 875 millions, en principe intouchable) 1.720 millions de réserves, ce qui ne représente que cinq mois d'importations.

De plus, la dette de la France est de 2.656 millions de dollars, dont 560 devront être remboursés cette année et 420 l'année prochaine.

La nécessité de « tenir » les prix et de contenir la consommation intérieure, afin de pousser les exportations, explique donc dans une certaine mesure la prudence du gouvernement.

Même dans le cadre de cette nécessité, cependant, une répartition plus équitable serait concevable. Les familles ouvrières représentent 30 % du total, elles ne représentent que 15 % de la consommation des ménages français.

L'ETAT VA NOMMER QUATRE NOUVEAUX PATRONS

● Quatre grands postes administratifs changeront de titulaires au lendemain du voyage de M. Krouchtchev à Paris.

M. Chavanon doit quitter la direction générale de la R.T.F. où il sera presque certainement remplacé par M. Raymond Janot qui est actuellement secrétaire général de la Communauté, poste devant être supprimé.

M. Chavanon espère être nommé à la présidence de l'Agence Havas avec le soutien du Premier ministre. Mais il est plus probable que l'actuel secrétaire général à l'Intérieur, M. Mairey, occupera ce poste, comme le souhaite l'Elysée.

A l'O.C.R.S. (Organisation Commune des Régions Sahariennes) deux candidatures également : celles de M. Cornut-Gentille, ancien ministre des P.T.T. et de M. Olivier Guichard, membre du cabinet du général de Gaulle.

Enfin, M. Jacques Flaud, ancien directeur du Centre National de la Cinématographie, prendra la présidence de la SOFIRAD, grâce à laquelle l'Etat contrôle un certain nombre d'organismes de radiodiffusion, dont « Europe n° 1 ». Il y remplacera M. Armand Ziwès atteint par la limite d'âge.

DE GAULLE : NON A L'O.N.U.

● Le général de Gaulle n'aime pas l'O.N.U. On le sait depuis longtemps. Mais il vient de le manifester avec éclat.

Le Président de la République a, en effet, refusé d'inclure dans le programme du séjour qu'il fera à New York au mois d'avril, la traditionnelle visite aux Nations Unies.

Ce manquement délibéré aux usages établis inquiète certains collaborateurs du Président de la République qui en craignent le contrecoup sur la cote déjà mauvaise de la France devant l'Organisation internationale.

LE NOUVEAU PROJET CONTRE LA PRESSE

● Le gouvernement a remis à plus tard les deux projets d'ordonnance qui visaient, par une voie détournée, à faire peser sur la presse une menace permanente. La première envisageait d'interdire toute activité politique telle que déclarations publiques, rédaction d'articles, participation à des réunions, à toute personne arrêtée puis remise en liberté provisoire. La seconde rendait possible la mise sous séquestre de tout organe de presse dont un des responsables se trouvait inculpé d'atteinte à la sûreté intérieure ou extérieure de l'Etat. L'une et l'autre de ces ordonnances semblaient viser les milieux d'extrême droite impliqués dans le complot d'Alger (la première pouvait concerner Me Biaggi, la seconde M. Alain de Sérigny). En fait, une fois les textes adoptés, il était évident qu'on les appliquerait également contre la gauche.

C'est la publication de ces projets dans plusieurs journaux, dont « L'Express » et « Le Monde », qui a finalement fait reculer le gouvernement.

Le danger n'est pas écarté pour autant : l'entourage de M. Michel Debré qui est à l'origine de ces différents projets, a modifié ses méthodes sinon ses objectifs.

La commission des magistrats, présidée par Me Battesti, qui est chargée de préciser la notion d'atteinte à la sûreté de l'Etat étudie actuellement la codification de ce qui sera appelé « aide indirecte à la rébellion ». Tous les efforts sont faits dans l'entourage de M. Debré pour que cette codification soit le plus vague possible, de telle sorte que le moindre commentaire publié sur l'activité du F.L.N., par exemple, puisse tomber sous le coup de la loi.

La seule mention dans un journal du nom d'un des dirigeants de la rébellion suffirait à faire inculper l'auteur de l'article. En outre, vu la qualification du délit, ce serait la justice militaire qui serait saisie. On voit comment cette nouvelle tactique permettrait aux juges militaires de réprimer dans des conditions d'arbitraire total, le délit d'opinion.

UNE MOTION DES LIBERAUX DE BONE

● Les libéraux de Bône ont réussi à grouper plus de cinquante adhérents, dépassant ainsi toutes les formations politiques locales.

Au cours de la réunion qui a élu le bureau du groupement, la motion suivante a été adoptée :

« Le Groupement des Libéraux de Bône, soucieux de soutenir la politique d'autodétermination définie le 16 septembre 1959, inquiet de certaines perspectives de prolongation d'une guerre qui dure depuis cinq ans, alors que des espoirs de paix s'étaient levés après la définition et l'acceptation de l'autodétermination, demande aux personnalités responsables :

« De rechercher tous les moyens de parvenir rapidement à un cessez-le-feu sans vainqueur ni vaincu, absolument indispensable pour que l'Algérie puisse s'autodéterminer.

« D'assurer la restauration rapide des conditions essentielles de la démocratie en Algérie. »

Les Libéraux de Bône sont en contact avec de nombreux sympathisants à Constantine et ils pensent pouvoir regrouper des amis dans d'autres villes du Constantinois, comme Guelma.

LES FONCTIONNAIRES PREPARENT, EUX AUSSI, L'OFFENSIVE

● Les différentes fédérations de fonctionnaires viennent d'arrêter les modalités d'une action revendicative de longue haleine. Depuis que des accords sont intervenus à l'E.D.F. et à la S.N.C.F., les fonctionnaires se retrouvent en effet seuls à n'avoir obtenu satisfaction que sur une très faible partie de leurs revendications. Les 5 % d'augmentation en trois « paliers » qui leur ont été accordés représentent en fait moins de 3 % et n'épongeront pas la baisse prévue du pouvoir d'achat.

L'action des fonctionnaires se déroulera en trois phases :

1° Dans les quinze jours qui viennent, des réunions d'information seront organisées dans tous les départements, des télégrammes envoyés au gouvernement, des motions déposées dans les préfectures. Il s'agira de faire monter la température.

2° A la fin des vacances de Pâques, s'ouvrira la phase des grands meetings.

3° Une grève, enfin, doit être déclenchée lorsque le Parlement aura à voter l'augmentation des crédits prévus pour le relèvement des salaires de la fonction publique (les crédits réservés par la dernière loi de finances sont insuffisants pour août et septembre).

« Nos revendications ne sont pas seulement professionnelles, déclarent les syndicats, mais aussi idéologiques. Il n'y a plus de dialogue possible avec les pouvoirs publics lorsqu'ils prennent les décisions qui nous concernent unilatéralement, sans nous consulter. »

Depuis que M. Joxe n'est plus secrétaire d'Etat, en effet, il n'existe plus de ministre « technique » de la Fonction publique, celle-ci étant maintenant directement rattachée à la présidence du Conseil.

SURSIS : L'EPREUVE DECISIVE

● Après une semaine de mouvements partiels et de meetings à Paris et en province, les étudiants ont décidé la grève générale des cours pour protester à la fois contre la nouvelle vague de résiliations de sursis qui vient de toucher 12.000 d'entre eux et contre la non-parution à la date prévue du texte de l'ordonnance fixant les nouvelles conditions d'attribution de sursis.

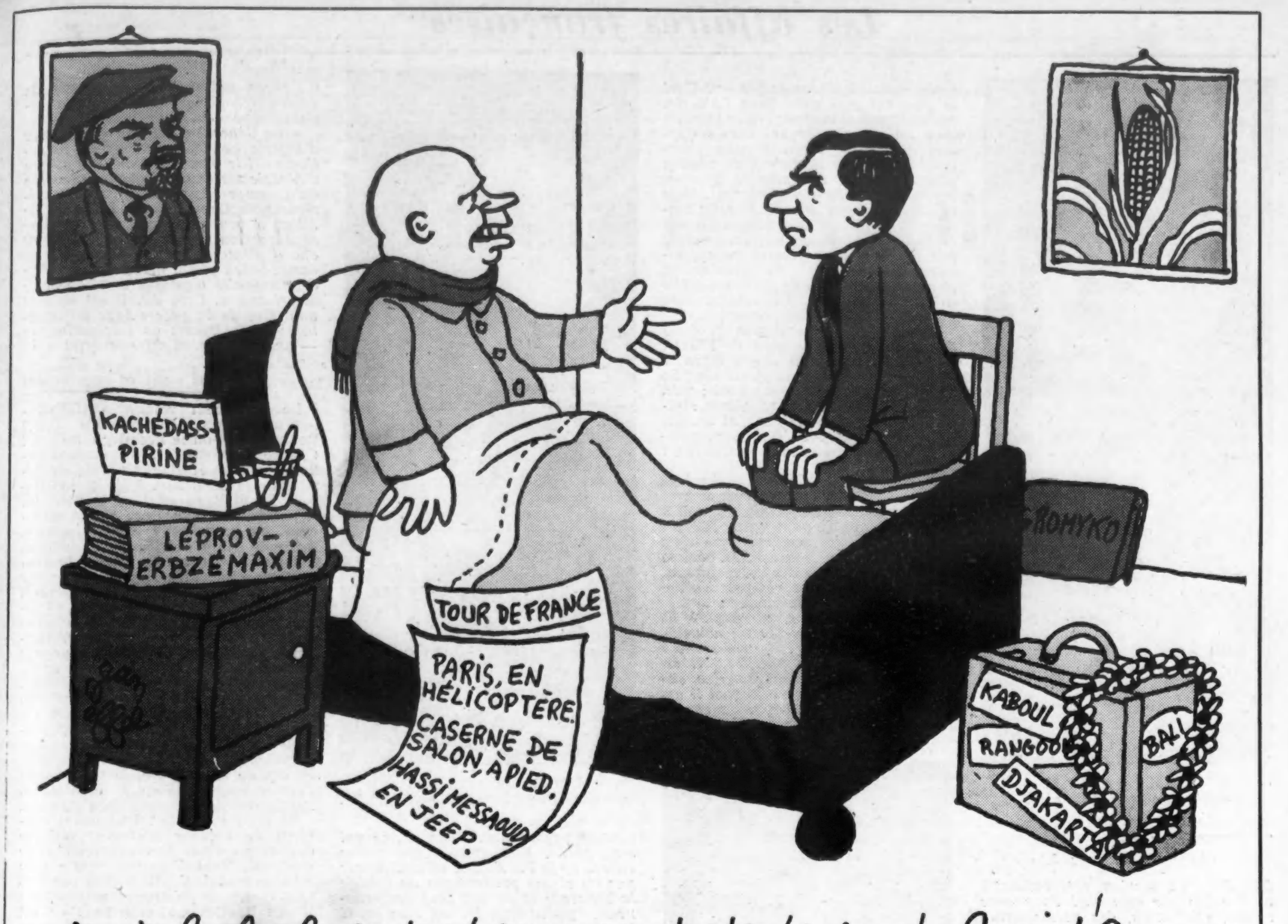
L'assemblée générale de l'U.N.E.F. du 3 février avait demandé que le texte élaboré par une commission mixte composée de représentants des ministères des Armées et de l'Education nationale soit communiqué à la Commission Armée-Jeunesse, où siègent les représentants des étudiants, avant le 15 mars et, la semaine dernière, la réunion des présidents des associations générales avait lancé un mot d'ordre de grève pour le cas où ce texte serait adopté par le gouvernement sans leur avoir été soumis.

Lundi, les recteurs recevaient un télégramme du ministre, M. Joxe, les informant de la publication imminente de l'ordonnance, destinée à remplacer l'instruction ministérielle du 11 août — pratiquement annulée par le Conseil d'Etat — et les priant d'en aviser les étudiants.

Mais la Commission Armée-Jeunesse n'en ayant pas été saisie avant le conseil des ministres de mercredi après-midi, les étudiants ont commencé la grève des cours dans toutes les facultés.

Si les lignes générales que l'on prête aux nouvelles dispositions sembleraient devoir leur donner satisfaction sur plusieurs points, les dirigeants de l'U.N.E.F. se montrent en effet très inquiets du « coup de filet » préventif que pourrait représenter la soudaine avalanche de résiliations dont les jeunes

EXCLUSIVITÉS MASCULINES
françaises, anglaises, italiennes
sur mesure ou prêt à porter
HARLEY
TOP DU MOIS
Veste sport anglaise
169 NF
PARKING ASSURÉ
8 BD DE LA MADELEINE, PARIS



— Après les foules indonésiennes, cet itinéraire du Quai d'Orsay : j'ai attrapé un chaud et froid...

enseignants (maîtres d'internat, surveillants d'externat) sont les principales victimes. Ces résiliations, opérées selon les critères du 11 août, correspondent à la masse des formulaires bloqués en automne par la protestation unanime des étudiants.

M. SOUSTELLE S'INSTALLE EN SUISSE

● M. Jacques Soustelle vient de procéder depuis quelques semaines à une collecte de fonds dans les milieux du patronat, principalement du patronat algérien. Il va ouvrir prochainement en Suisse un centre « d'information et de documentation ». Ce projet avait été démenti dans son entourage pendant plusieurs jours. Mais des informations recueillies dans les milieux officiels le confirment, au contraire, avec précision.

On craint au gouvernement que l'organisation de M. Soustelle, échappant aux contrôles, notamment financier, de l'administration française, n'atteigne dans le domaine de la propagande et du renseignement une efficacité gênante.

INCIDENT TUNISO-EGYPTIEN CHEZ M. HERTER

● La froideur qui continue de régner entre Tunis et Le Caire s'est manifestée ces jours derniers à Washington par un curieux incident.

Le secrétaire d'Etat, M. Christian Herter, recevait en bloc les dix représentants diplomatiques des pays arabes qui venaient protester contre la visite de M. Ben Gourion aux Etats-Unis.

Il est d'usage, dans un cas pareil, que ce soit le doyen des diplomates présents qui se fasse leur porte-parole. Il se trouvait que ce doyen, l'ambassadeur d'Arabie Séoudite, ne parle par l'anglais et il avait été entendu qu'il céderait la place à M. Nadim Demeshkia, ambassadeur du Liban.

Or, ce fut l'ambassadeur de la République Arabe Unie, M. Mustafa Kamel, qui prit la parole, laissant ainsi entendre qu'il était le véritable leader de la délégation.

A peine se fut-il tu que M. Mongi Slim, ambassadeur de Tunisie, intervenait à son tour. Il déclarait à M. Herter que, tout en s'associant aux craintes exprimées par M. Kamel concernant la visite de M. Ben Gourion, il lui était impossible de laisser le représentant du Caire parler au nom de la Tunisie, qui a rompu les relations diplomatiques avec la R.A.U.

Au cours de la réunion des diplomates arabes qui suivit l'entretien avec M. Herter, M. Mongi Slim réaffirma vigoureusement cette position et reprocha de nouveau à l'ambassadeur de la R.A.U. le vote de son collègue de la Banque mondiale en faveur de la France, à propos de la demande de prêt soumise par cette dernière pour la construction du pipeline Hassi-Messaoud-Bône, alors que la Tunisie, représentée par le délégué du Maroc, votait contre.

(Agip.)
M. Guy Mollet (S.F.I.O.).
« Regardez son drame ! »

→ (Suite de la page 5.)

Chambres en session extraordinaire n'est qu'un pur symbole ! Pour cette raison, chez nous, des personnalités comme Robert Schuman et Pflimlin n'ont pas envoyé de lettre au président de la Chambre. Mais n'y voir qu'une simple soumission démagogique à la pression d'un groupe d'intérêts, c'est aller un peu vite. C'est ignorer les raisons profondes d'un malaise qui, s'il s'ajoute à d'autres malaises, peut aboutir à une véritable crise.

« Personnellement, je n'étais pas favorable à la convocation. Comme me le rappelait un chef syndicaliste, on a résisté, sous le gouvernement Laniel, à la pression des ouvriers, on peut bien résister à celle, très impopulaire d'ailleurs, des paysans. Mais pourquoi cède-t-on à une pression qui n'aurait eu aucune répercussion en d'autres temps ? C'est là la question. Eh bien ! il y a deux explications : en premier lieu, les méthodes de gouvernement n'ont jamais été aussi mauvaises et, d'autre part, tout le monde doute à nouveau de la politique algérienne du général.

« C'est très simple. Près de 25 % des Français vivent du monde rural et il n'y a plus place aujourd'hui que pour 13 % de la population. Un million de jeunes cultivateurs doivent, d'une façon ou d'une autre, se convertir. Ne pouvait-on prévoir que l'on assisterait à une réaction poujadiste, à un poujadisme agricole, comme il y a eu un poujadisme chez les petits commerçants ? Ne pouvait-on prévoir que les cadres politisés de la Picardie et de la Beauce, ceux qui ont monté « l'opération Amiens », sauraient organiser la piétaille de Bretagne et d'Auvergne ?

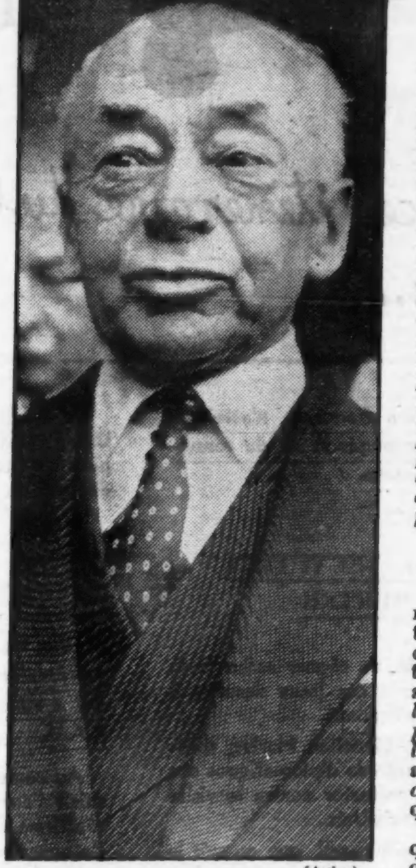
« Mais qu'est-ce qui fait la puissance politique nouvelle de l'organisation agricole de la rue Scribe ? C'est le désarroi politique. Pour l'Algérie, par exemple, si vraiment nous sommes dans une guerre longue, alors à quoi sert de Gaulle, sinon à nous paralyser ? Entre la menace d'un régime plus ou moins militaire et nous, il n'y a que de Gaulle, c'est vrai. Mais la guerre longue entretient cette menace, et de Gaulle, d'autre part, a mis en place un gouvernement qui ne règle pas les autres problèmes métropolitains. Les députés sont associés, du fait de l'Algérie, à une politique qu'ils ne contrôlent pas. Ils veulent dire qu'ils n'en sont pas responsables. »

Serait-ce là le sentiment profond des partis devant le chef de l'Etat ? Sont-ils d'autant plus amers qu'ils le considèrent comme indispensable ? Se disent-ils tous, en pensant à lui : qu'il règle vite, très vite, le problème algérien dont nous avons peur, et ensuite qu'il s'en aille pour que nous puissions avoir de nouveau une existence ?

Lâcher du lest

Une personnalité influente, qui a fait longtemps le pont entre l'Elysée et les partis, me confirme que c'est bien le sentiment de la S.F.I.O. comme d'une grande partie des Indépendants, au fond d'eux-mêmes, résignés à n'importe quelle paix algérienne :

« Que voulez-vous, un député ne tient plus le coup, à l'heure actuelle, devant ses électeurs ! A quoi sert-il ? Comment peut-il se justifier ? Il est inutile individuellement dans sa circonscription, et le parti auquel il appartient n'a pas d'autre choix que de se soumettre au général de Gaulle, avec d'ailleurs l'assentiment des électeurs eux-mêmes. La tradition parlementaire française consiste à associer le législatif et l'exécutif.



(Agip.)
M. Paul Reynaud (Ind.).
« Des erreurs rares, mais massives ».

« Regardez le drame de Guy Mollet. Il est persuadé, au fond de lui-même, que la guerre d'Algérie implique une trêve de la démocratie, une suspension de l'influence des partis en faveur de l'autorité du général de Gaulle, seul capable de régler le problème algérien. Mais il n'est plus suivi. Après les déclarations du général de Gaulle aux officiers d'Algérie, il lui faut lâcher du lest. La trêve de la démocratie paraît devoir durer trop longtemps. Personnellement, il pense que l'opposition à de Gaulle ne sert à rien. Il m'a dit : « Où sont les vrais « antigaullistes ? Dans l'Armée et « dans le grand capital, c'est-à-dire « à droite. » Et pourtant il est forcé de suivre ses troupes. Pourquoi ? Parce que l'idée d'une guerre longue ne justifie plus de Gaulle et ne justifie donc plus la neutralité des partis.

« Quant aux Indépendants, une partie d'entre eux est évidemment liée à l'activisme militaire. Cette fraction va naturellement se jeter sur le mouvement paysan pour l'utiliser, ce qui sera facile. Une grande partie des cadres de la F.N.S.E.A., subventionnés par les riches producteurs du blé, de la betterave et du lait, sont des pétainistes impénitents. Ils ont tous gardé la nostalgie de la charte agricole de Pétain et de la fameuse mystique du retour à la terre et du couple France-agricole-Allemagne industrielle. Les traces de cette ancienne propagande sont encore vivantes et elles alimentent un antigaullisme déchaîné.

« Mais ils sont loin de représenter la majorité des Indépendants. Chez la plupart de ces conservateurs, la peur d'un régime militaire et l'égoïsme petit-bourgeois les conduiraient à se résigner au «lâche soulagement» d'une paix en Algérie. Ils ont voté les pleins pouvoirs contre le désordre. Mais, là encore, et plus peut-être que partout ailleurs, ils ont besoin de se manifester. »

(A.F.P.)
M. M.-R. Simonet (M.R.P.).
«Où diable sont les vrais gaullistes ?».

Les avantages de la guerre

J'ai ensuite rendu visite, cette semaine, à plusieurs personnalités politiques — dont deux ministres en exercice — et qui m'ont confirmé tout cela. Au bout du compte, je me suis demandé : *« Mais où diable sont les vrais gaullistes ? Où sont les représentants de ce peuple qui acclame le général ? »* Et je me suis demandé aussi : *« Le chef de l'Etat se rend-il compte de tout cela ? »* J'ai posé la question à ceux qui le voient.

Il paraît, justement, qu'il ne le sait que trop. Les partis, se dit-il, n'abdiquent devant le général que du fait de la situation algérienne. Sans cette situation ils continueraient à s'entre-déchirer; chacun tirerait, comme avant, à hue et à dia, au gré des intérêts partisans ou financiers. Il se dit encore que la stratégie diplomatique avec les Américains et les Russes, l'évolution de la Communauté, rien ne serait possible de ce qui est important à ses yeux.

Mais alors, on est bien tenté de se dire qu'en somme le général de Gaulle peut trouver un intérêt — un intérêt d'ailleurs national — à ce que la guerre d'Algérie dure. On m'a répondu que cela était injuste :

« Le Général a dit que « la guerre d'Algérie bouchait l'avenir de la nation ». Il le pense. Il trouve la guerre d'Algérie sur tous les grands chemins qu'il emprunte : les affaires extérieures, la Communauté, l'autorité de l'Etat. Il veut la paix et il a exprimé sa déception irritée que le F.L.N. ait choisi d'interpréter les propos sur le cessez-le-feu plutôt que d'être sensible à la nouvelle mystique de « l'Algérie algérienne ». Cela dit, il est évident qu'il tire de la guerre tous les avantages — intérieurs ou internationaux — que la situation offre en effet. »

Lui seul et son reflet

Le Parlement vaincu, s'attachera-t-on aux causes, et non plus aux effets ? Remplacera-t-on le Premier ministre ? Cela se dit partout. Il est pourtant difficile, sans un éclatant prétexte, de demander sa démission à M. Michel Debré. On était en effet parti pour un « cabinet de législature ». En attendant, on se rabat à l'Elysée, sur la méthode des « comités » qui tendent à faire du général de Gaulle le vrai chef de l'Exécutif. Il y a un comité des « Affaires extérieures » (Debré, Couve de Murville, Courcel, Carbonnel) ; un comité des « Affaires algériennes » (Debré, Messmer, Chatenet, Moris, Ely, Challe, Delouvrier); un comité des « Relations avec la Communauté » (Debré, Foyer, Janot). Ce système donne au général de Gaulle une responsabilité directe sur presque toutes les affaires importantes. Est-ce un prélude au régime présidentiel ? Pour le Général, ce sera, en cas de crise grave, la solution du dernier recours. Pour le moment, il multipliera les interventions directes.

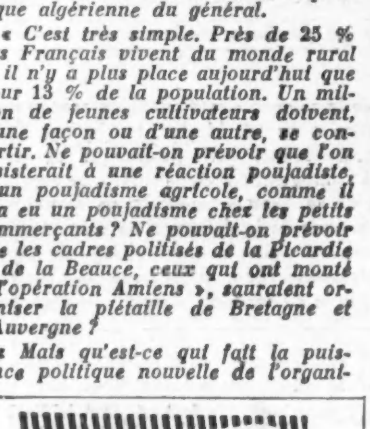
Et pour l'Algérie ? D'abord il convient de réparer la faute politique des déclarations aux officiers. A ce sujet, M. Paul Reynaud a déclaré : « Le général de Gaulle ne fait pas souvent d'erreurs politiques, mais quand il en fait, elles sont *massives !* » C'est qu'on a rarement assisté à une transformation si totale des situations par le simple effet d'un discours — sauf le 29 janvier dernier, il est vrai, mais c'était alors dans le bon sens.

Les assurances sont données par tous les intermédiaires possibles et imaginables que la politique du 16 septembre n'est en rien changée. Cela n'est pas suffisant, on le sait, pour le F.L.N., dont le raidissement s'est accentué. Il faut donc s'attendre à de longs mois de guerre encore : peut-être en profitera-t-on, là aussi, pour des réorganisations. En particulier, le général Olié, chef du corps d'armée de Constantine, doit devenir directeur de la maison militaire de l'Elysée, en remplacement du général de Beaufort.

Sur cette route qui paraît désormais n'être plus jalonnée que d'embûches, sur qui, à la fin du compte, le général de Gaulle pense s'appuyer ? En vérité, sur lui seul. Ou sur ce reflet de lui qu'il croit voir dans le peuple français. Il estime probablement avoir réussi à faire partager au peuple sa confiance dans sa propre étoile, sa lassitude devant le Parlement, son mépris de la « politique » et son désir de grandeur.

Ce règne de « l'homme seul », qui refuse néanmoins d'être un despote, ce système est-il viable ? A force de manœuvres et de colmatages, à l'aide d'intrigues et de savant machiavélisme, peut-être, oui, pour un temps. Mais ce temps paraît soudain, en mars 1960, plus mesuré qu'on ne le croyait. Les problèmes sans solution s'accumulent, et le vide autour du pouvoir légal grandit. Le général de Gaulle s'en rend compte. En voulant l'union dans l'équivoque, il dissipe son autorité. Peut-il encore et voudra-t-il *choisir* une politique ?

JEAN DANIEL.



Si vous désirez une détente totale en Europe dans une nature intacte passez vos vacances en
YOUGOSLAVIE
Côte dalmate ensoleillée et parsemée d'îles, lacs, rivières montagnes, folklore unique, contrastes étonnants.
Jusqu'à fin mai réduction de 40 %, et en juin 20 % dans les hôtels confortables.
Prime de 33, 13 % sur le cours des changes.
Renseignements : A votre Agence de Voyage ou à L'OFFICE DE TOURISME YOUGOSLAVE 3, rue de la Chaussée d'Antin PARIS 9e Tél. : Pro. 14-34
Documentation complète et détaillée contre 0,80 NF en timbres-poste.

PLAN SAUVY

LE COUP D'ENVOI

DANS « L'Express » du 11 février j'ai annoncé la parution d'un plan de politique économique progressiste. Avant d'entamer le fond du débat, je tiens à en rappeler les conditions, et à dissiper quelques malentendus.

Pendant douze ou treize numéros de « L'Express » vont être exposées les bases d'une politique progressiste positive ; dix personnalités ont été pressenties (1) pour rédiger ensuite un texte de cinquante lignes, dans lequel elles indiqueront soit leur total désaccord, soit le sens dans lequel la politique proposée devrait être à leur avis infléchie.

Le texte initial et les dix réponses seront ensuite publiés en librairie, à un prix aussi modique que possible. Cet ensemble servira de *plateforme de départ*.

Certains auraient préféré des consultations préalables et un texte collectif élaboré ; une longue expérience m'a appris la stérilité de telles initiatives, du moins pour un départ.

Que personne ne s'émeuve : les projets suggérés ne seront pas des décisions à subir, comme des décrets, mais des sujets de réflexion. *Le coup d'envoi donné*, ce sera ensuite aux joueurs (disons : aux partis, aux groupes, aux personnes) à tirer du ballon le meilleur parti possible.

Des élections doivent sans doute avoir lieu en 1964 ; il y a d'autant moins de temps à perdre que la partie progressiste de la nation a besoin d'une profonde réflexion et, sur certains points, d'une révision radicale de ses concepts, si elle veut parvenir à ses objectifs.

A mes très nombreux correspondants, je renouvelle mes excuses : il m'était impossible de répondre à chacun. Mais leurs lettres m'ont été précieuses.

Leurs signataires sont d'ailleurs connus : je peux citer au hasard : Alceste, Job, Diafoirus, Jérôme Coignard, Joas, Petit-Jean, Quichotte, voire Polyeucte. Peu de Harpagons, peu de d'Artagnans, moins encore de Bridoisons ; plus d'Antigones que de Crésus ; pas un Topaze, bien sûr, ni un Lechat, mais en revanche un bataillon de Perrettes.

Toutes ces lettres sont courtoises, certaines sensées, mais froides, d'autres touchantes, mais hors du sujet. Il s'agit moins de décrire la cité idéale et fleurie qui ferait place à notre monstre que de montrer comment peuvent être parcourus les cent premiers mètres. Ce sont toujours ceux que l'on oublie.

De cet ensemble de suggestions, de mises en garde, il me reste une conclusion sûre : je vais causer de terribles déceptions. Cela n'est pas pour m'arrêter, bien au contraire, mais cela m'éclaire.

Opposer la bonne tenue, la parfaite direction de nombreuses entreprises, privées ou nationales, au chaos des affaires publiques est un jeu facile.

Les deux tâches sont bien différentes. *Les affaires publiques sont ce que nous les faisons.*

Or, on voit souvent les hommes les plus intelligents, les plus cultivés, les plus actifs, les plus sérieux, déraisonner et puériliser, dès qu'ils parlent d'économie. Ils passent celle-ci successivement au concasseur, à plusieurs cribles, enfin au hachoir, et satisfaits, détendus, sont en état d'aborder d'autres sujets, leurs propres affaires en général, avec un esprit créateur.

Cette économie, ils ne l'ont pas étudiée, ou ne la connaissent qu'à travers un prisme, parfois monochrome, rouge, rose ou bleu, parfois multicolore, mais ils ne l'ont pas regardée à fond.

Pourquoi ? Parce que l'économie, c'est ennuyeux ou plutôt *déplaisant*. Celui qui s'y livre franchement est au supplice, à moins qu'il ne se retranche dans une forteresse confortable où il peut, avec ses amis, débattre sur l'étrange erreur des autres forteresses et le malheureux sort de ceux qui errent en rase campagne, en proie à tous les courants.

Ce domaine si peu plaisant, si pénible parfois, il n'y a pas besoin d'intelligence, moins encore de génie pour bien le connaître ; *il faut une qualité beaucoup plus rare, le courage.*

Il y a diverses formes de courage : les Français s'illustrent beaucoup plus volontiers dans celui de Verdun ou de la Résistance que dans celui d'exercer des choix et de mécontenter des amis.

Clairvoyance et courage : deux termes synonymes.

SANS perdre de vue la difficulté des cent premiers mètres, il faut bien se proposer un objectif. Nous avons devant nous deux exemples de société : dans l'une, la liberté a servi de prétexte pour imposer la loi de la jungle ; ce galvaudage de la liberté a eu pour conséquence le contrepied absolu par l'autre, avec mise à l'index de ce bel idéal. La libre entreprise, avec tout ce que cela comporte, a sa responsabilité dans le camp de concentration.

Il faut éviter cette affreuse confusion et *lutter à la fois pour la liberté de l'individu et contre le pouvoir pris faussement au nom de cette liberté.*

Dans le domaine strictement économique, la liberté pour l'individu, c'est (sous quelques réserves d'intérêt public qui seront vues en leur temps) de pouvoir consommer à sa guise le fruit de son travail ou le revenu social qui lui est attribué.

D'autres préfèrent le communisme total ; préoccupation fort légitime que nous respectons. Ce qui n'est pas admissible, *c'est de passer d'une férule à l'autre sans s'en apercevoir, sans l'avoir expressément voulu.*

Je montrerai, à propos du logement, comment nous sommes en train de glisser — toujours par réaction contre le pouvoir de l'argent — vers une contrainte aussi déplaisante que la première.

AU temps de l'anarchisme révolutionnaire, populaire ou intellectuel, de la « laide époque », a succédé celui de *l'anarchisme bourgeois*. Lorsque le suffrage universel a pris son plein sens, c'est-à-dire après la première guerre, lorsque le peuple s'est vu reconnaître quelques droits, c'est-à-dire après la seconde guerre, la bourgeoisie s'est quelque peu dissociée de l'Etat. Bien que celui-ci lui soit fatalement dévoué, pour le moment — et nous verrons pourquoi — elle a jugé que la fiscalité, la Sécurité sociale, diverses autres atteintes à ses droits imprescriptibles faisaient de l'Etat un ennemi. L'Etat n'est vraiment sien que lorsqu'il paie le magistrat, le gendarme, le soldat, entretient les routes et assure un minimum, pas plus, d'instruction (ou subventionne ceux qui instruisent à son idée).

L'erreur de nombreux Français victimes de l'ordre social est d'avoir emboîté le pas. La petite maison Courant n'a pas si mal réussi : embourgeoiser les victimes de la bourgeoisie. Si l'ensemble des travailleurs, j'entends ceux qui vivent essentiellement de leur travail, ne reconnaît pas que l'Etat c'est lui, ne cherche pas à l'améliorer ou plutôt à s'identifier à lui, alors il est exact que le système subsistera et qu'il faudra se borner à lui enlever quelques épines.

Si, au contraire, le corps des travailleurs prend vraiment possession de la machine, sous une forme moins primitive et plus noble que la « dictature du prolétariat », alors tout peut se transformer, non par miracle, mais de façon à la fois *naturelle et commandée.*

DE façon naturelle et commandée, qu'est-ce à dire ? On ne commande à la nature qu'en lui obéissant, c'est l'enfance de... l'art de créer. Nul ingénieur ne songerait à maudire les lois de la pesanteur. Loin de s'insurger contre les lois de la nature, il leur *obéit servilement*, et c'est ainsi qu'il *commande et domestique*.

Cette grande révolution scientifique qui a vu, au XVI[e] siècle, la séparation des Dieux et de l'action créatrice, n'est pas encore faite dans le domaine économique. Pourquoi ? Parce que, imbriquées dans un conglomérat social, les lois paraissent avoir été inventées par les hommes, au détriment d'autres hommes. Parce que, hypnotisés par l'intérêt immédiat, par la peur de concéder, nous sommes crispés sur des positions sans issue.

Qu'elle soit la plus intelligente ou la plus bête du monde, la droite française respecte, dans l'ensemble, ces lois, parce que, *dans l'état actuel des institutions, elles jouent fatalement à son avantage et ramènent toujours l'équilibre antérieur, après des tensions de courte durée.*

Dans l'exposé que je vais faire, j'insisterai sur le respect de ces lois et sur la nécessité de les utiliser, au lieu de les violer, ou de les ignorer puérilement.

NOTRE maison n'est pas très confortable, il faut l'avouer. Nous avons le choix entre l'aménagement progressif et la réfection totale, en rasant les fondations. Les communistes ont, en divers pays, choisi la seconde solution. Elle est plus héroïque et, à bien des égards, plus efficace. Je ne pense pas que les Français, parvenus au point où ils sont, l'acceptent. Leur désir de progrès dans la continuité est évident. Les rouages de la société sont extrêmement complexes, toucher à l'un déclenche une cascade d'incidences, plus ou moins imprévues, c'est un jeu plus difficile que le jeu de jonchets, mais on peut réussir, si l'on dispose à la fois d'une masse et d'une liberté de manœuvre.

Les mesures à prendre, les réformes à accomplir exigeront un certain régime politique. Il ne m'appartient pas ici de le trouver, ni de le proposer. Le politique prime évidemment l'économique, mais il doit tenir compte de celui-ci. Il serait vain de proposer une nouvelle Constitution ou des lois organiques, sans tenir compte de la nécessité de réformes profondes qui soulèveront de vives résistances et rencontreront les inerties traditionnelles.

LA plupart des politiques économiques de gauche sont déconcertantes de facilité ; après un exposé très bref de menues difficultés, aisément surmontées, c'est un plaisir de voir la dispense des félicités. Tout va, tout coule, l'esprit est libre enfin d'aller de l'avant.

Mais il est seul malheureusement à bénéficier de cette marche en avant.

Je prendrai une méthode *à peu près opposée*. Sans grossir la difficulté, j'irai droit sur elle et la dénuderai. C'est un principe élémentaire de toute stratégie, qu'elle soit amoureuse ou militaire, que c'est *au point le plus difficile qu'il faut être le plus fort*. Que de Charlerois économiques, parce qu'on s'est réjoui de la prise de Mulhouse !

C'est pourquoi, auprès d'amis très chers, je vais être parfois décevant, sinon même une source de scandale. Il me sera reproché, en certaines occasions, de marcher dans les pas mêmes des conservateurs les moins estimés.

Non, non, faisons bien attention : jusqu'ici, la droite conservatrice a employé de *bonnes méthodes* pour atteindre de mauvais objectifs ; la gauche progressiste, soucieuse de *bons objectifs*, a utilisé de *mauvaises méthodes*. Je propose de mettre *les bonnes méthodes au profit de bons objectifs.*

Quelle simplicité et quelle immense difficulté !

ALFRED SAUVY.

(Copyright réservé.)

(1) Leurs noms seront publiés lorsque la liste des acceptations sera définitive.

Prochain article :

LE DISPOSITIF PROTECTEUR.

(Finances et Commerce extérieur.)

PRESSE

A huitaine

● *Comment la grippe de M. Krouchtchev a donné la fièvre à 16.000 inspecteurs de police, 20.000 C.R.S., des centaines de journalistes et une dizaine de hauts fonctionnaires.*

UN vent de panique s'est emparé lundi matin des « brain-trusts », des états-majors, des « desks » qui venaient d'achever fébrilement la mise au point de leurs dispositifs pour «couvrir», chacun à sa manière, le Tour de France de M. Krouchtchev. Au Secrétariat général à l'Intérieur, le grand ordonnateur du rallye, M. Jean Mairey, était inabordable. Il avait, depuis deux mois, expédié 900 circulaires, rédigé 1.500 pages de rapports, établi le mouvement de 16.000 inspecteurs et 20.000 C. R. S. et gendarmes, réquisitionné 2.000 chambres d'hôtel, éloigné un millier de réfugiés politiques. Tout était à recommencer.

A Europe N° 1, Maurice Siégel, qui revenait des sports d'hiver pour l'arrivée de « K », caressait d'un dernier regard les vingt-huit feuillets désormais inutiles du plan d'organisation préparatoire, minuté comme le découpage d'un film : sept reporters accrédités pour Paris, dix-huit techniciens, six chauffeurs pour les quatre voitures radio-téléphone et les deux camions de son. Tous avaient un rôle bien défini sur le tableau de marche. Deux équipes devaient se partager la province, chacune sautant une étape pour se rejoindre, une fois à Reims et l'autre fois à Rouen. Chaque soir, des journalistes soviétiques seraient venus donner leur point de vue au micro de la rue François-Iᵉʳ. Maintenant, il fallait décommander aux P. T. T. les circuits installés dans les « planques » préparées au 7ᵉ étage d'un immeuble de la porte d'Orléans, dans un 5ᵉ étage du faubourg Saint-Honoré, sur la terrasse de la Samaritaine et dans le salon du Paon, au Café de la Paix. Chauffeurs et techniciens étaient partis remonter les câbles, tandis que les programmistes s'occupaient à combler en hâte les soudaines lacunes du planning. Les producteurs à qui l'on avait demandé de retarder leurs émissions de la seconde quinzaine de mars étaient maintenant suppliés de les avancer.

(Archives.)

MAURICE SIÉGEL ET L'ÉQUIPE D'EUROPE N° 1.
Vingt-huit feuillets inutiles.

Un journaliste porte-micro

A la T.V., on était au bord de la catastrophe. Les émissions de la dernière semaine de mars, notamment celles en direct, se trouvaient bouleversées : la mise en place du réseau complexe destiné à fournir en images vingt pays et 300 millions de téléspectateurs avait mobilisé la presque totalité des moyens de la R. T. F. et plus de trois cents personnes.

L'effort des services de Pierre Sabbagh comprenait deux aspects :

1. Les émissions en différé : une équipe composée d'un journaliste porte-micro, parlant russe (Léon Zitrone), d'un cameraman sonore, d'un preneur de son et deux cameramen muets, collait au cortège avec un équipement ultra-léger. Le travail en lourd était assuré, en différents points de l'itinéraire, par trois équipes volantes dotées de techniciens-lumière et de voitures de prises de vues qui devaient servir également au dépannage de l'équipe Zitrone. Dans la nature, deux caravanes de télé-cinéma, raccordées par relais mobiles aux grands axes du réseau, diffusaient en circuit interne sur Eurovision et O.I.R.T. (1) les images en grande longueur prémontées, à charge pour les réceptionnaires de les condenser et de les commenter à leur guise.

2. En direct, trois des cinq stations d'émission roulantes de la T.V., occupant chacune une quarantaine de techniciens, étaient postées avec un commentateur aux points névralgiques du circuit parisien de « K », puis à Lacq, Gevrey-Chambertin et Tancarville ; des journalistes étrangers se tenaient en permanence rue Cognacq-Jay pour commenter ces images dans leur langue.

Les agences de presse s'étaient, elles aussi, préparées à ces exercices d'acrobatie. Le bureau parisien de l'United Press, qui a fait venir de Moscou son correspondant Henry Shapiro, tient sous pression une demi-douzaine d'envoyés spéciaux (dont la moitié parlent russe), répartis dans deux équipes pour travailler en « saut de puce ». L'équipe habituelle du rewriting recevra d'eux la matière de trois papiers par jour (25 pages). Pour transmettre leurs documents, le photographe du cortège et ceux des équipes itinérantes disposent de lignes télé-photos réservées en permanence, soit dans des chambres d'hôtel aménagées, soit dans des journaux locaux, soit dans des centraux téléphoniques où stationneront leurs voitures-laboratoires.

L'A. F. P., qui fait donner toute son infrastructure de correspondants, a mis trente journalistes à la disposition du desk-spécial-K. Elle enverra 20.000 mots par jour aux grands quotidiens, 3.000 à 4.000 mots aux petits journaux et à l'Ouest européen, 800 à 1.000 mots aux autres pays étrangers.

« En saut de puce »

A « France-soir », Robert Villers et Henri de Turenne ont fait évacuer deux bureaux qui seront occupés vingt-quatre heures sur vingt-quatre par cinq journalistes, un rédacteur en chef technique et deux secrétaires de rédaction affectés aux quatre pages « K ». Vingt envoyés spéciaux polyvalents ont été puisés dans tous les services. Le service des sténos et des huissiers a été doublé. Quatorze photographes travailleront en pool avec d'autres journaux pour la transmission.

Pas de renforts au « Parisien libéré » : les deux pages quotidiennes qu'il consacrera à « K » poseront moins de problèmes que l'organisation et la « couverture » du Tour de France cycliste.

« Paris-Match » a failli être l'une des grandes victimes de la grippe de « K ». Pendant quinze jours, deux équipes de reporters avaient reconstitué sur le terrain et au chronomètre la visite du chef soviétique pour préparer les « planques » des dix rédacteurs et des seize photographes à qui trente pages devaient être réservées dans le numéro du 22 mars. La nouvelle de l'ajournement est tombée une heure avant que l'on « serre les formes » du numéro de cette semaine consacré à l'arrivée de « K ». Il a fallu, dans [illegible]éro, reman[illegible]es légendes, les inscriptions de couverture et refaire le papier de fond s[illegible]r le thème, cette fois : « Pourquoi n'est-il pas venu ? ».

Seule, « L'Humanité-Dimanche », ignorant la démarche faite samedi soir par M. S. Vinogradov, a, avec son numéro spécial de quatre pages en héliogravure et ses 700.000 exemplaires (au lieu de 500.000), bénéficié de ces huit jours pour rien. Huit jours qui auront ébranlé les nerfs de beaucoup.

(1) Association qui groupe les pays de l'Est.

MIROIR DE L'HISTOIRE

éclaire les dessous de l'HISTOIRE

Au sommaire d'AVRIL qui vient de paraitre :

18 JUIN 1940

TROIS MILLE MILLIARDS D'OR FRANÇAIS ÉCHAPPENT AUX ALLEMANDS

par l'Amiral LEPOTIER

★

LE DRAME DE L'ARMÉE APRÈS WATERLOO

par Jean LUCAS-DUBRETON

★

LES MYSTÈRES DE L'ESPIONNAGE SOVIÉTIQUE

par le Général BOURCART

★

CINQ SIÈCLES D'ARGOT

par Jean RIVERAIN

128 PAGES - 60 ILLUSTRATIONS

12 *héliogravures en couleurs*

EN VENTE PARTOUT - 1,50 NF

remises de 25 %

20 % ou 15 %

Sur les prix officiels

RADIO

TÉLÉVISION

ÉLECTRO-MÉNAGER

TÉLÉ-OMTEX

23, r. de la Pépinière

(St Lazare)

EUR. 47-15 & 16

Garantie totale

Service après vente

Facilités de paiement 18 mois

OUVERT DE 9 A 19 H. SAUF LE DIMANCHE

AH ! CES 8 JOURS DE RETARD...

par SINÉ

LE GÉNÉRAL

Charles Marx.

Charlénine.

DIPLOMATIE

Impasse au calendrier

● ***Autour de la remise en cause du voyage de M. Krouchtchev, une fine partie diplomatique s'est déroulée : les Français l'ont jouée contre la montre ; les Russes contre le protocole.***

«BIEN sûr, M. Krouchtchev souhaite que sa visite en France serve à resserrer les liens d'amitié traditionnels entre la France et la Russie et il est d'accord pour être traité avant tout comme un représentant de la Grande Russie. Mais n'oubliez pas qu'il n'est pas un simple héritier de Nicolas II : il est un peu aussi, pour beaucoup d'hommes dans le monde, le camarade Krouchtchev.

— Camarade ? Quel camarade ? Pas d'ingérence dans les affaires intérieures françaises ! Un chef d'Etat russe ne peut avoir de « camarades » dans la République Française ! »

Tel était le sens sous-entendu du dialogue qui s'est déroulé à Paris entre l'ambassadeur de l'U.R.S.S., M. Vinogradov, et les personnalités françaises chargées d'accueillir le Président du conseil soviétique. Les détails des modifications d'itinéraires demandées par Moscou au cours des soixante-douze heures de pourparlers fébriles qui ont eu lieu à Matignon et au Quai d'Orsay ne sont pas connus avec certitude. On sait pourtant par les Soviétiques que M. Krouchtchev a manifesté la crainte d'être promené dans une sorte de tunnel, au milieu d'une masse d' « anges gardiens » qui l'empêcheraient de prendre directement contact avec « le magnifique peuple de France ».

Les Français ont confirmé de leur côté que M. K. a demandé à être reçu à la Bourse du Travail de Paris, à déposer une couronne au Mur des Fédérés et à honorer de sa présence l'Association France-U.R.S.S. Ces trois manifestations devaient à ses yeux marquer précisément qu'il n'est pas Nicolas II mais le chef d'un gouvernement communiste.

Non seulement MM. Debré et Couve de Murville refusaient de satisfaire ces demandes, mais ils s'opposaient à l'allégement du programme — extrêmement chargé — du voyage, redoutant que leur turbulent invité ne profitât d'un après-midi libre pour une visite impromptu en des lieux « déconseillés ».

Le drapeau de Belleville

L'ambassadeur Vinogradov, qui jouit pourtant d'une solide réputation de « gaulliste » et qui est considéré comme un des inspirateurs de la prochaine rencontre entre les deux chefs d'Etat, invoquait les précédents créés au cours des séjours de M. Krouchtchev dans d'autres pays occidentaux ; à Londres, il était allé s'incliner devant la tombe de Karl Marx ; en Amérique comme en Angleterre, il avait rencontré les syndicalistes et visité les Bourses du Travail.

Du côté français, on répondait que M. K. aurait toutes facilités pour se rendre à la maison habitée par Lénine à Paris, mais que les autres demandes constituaient une ingérence dans les affaires intérieures françaises. Aucun compromis n'était en vue.

Paradoxalement, la lecture de la presse russe à la veille de cette visite historique semblait confirmer que les Français avaient eu totalement gain de cause. Les journaux soviétiques s'abstenaient de mentionner la Commune de Paris et le drapeau de la barricade de Belleville qui couvre le corps de Lénine dans le mausolée de la Place Rouge. Ils « oubliaient » même d'évoquer la Révolution Française de 1789, qui occupe, elle aussi, une place importante dans les manuels d'histoire soviétiques. Contrairement à l'habitude, aucun journaliste n'a rappelé que sur le rideau du théâtre Bolchoï, sont inscrites trois grandes dates : 1789, 1871, 1917. Au cours d'une manifestation d'amitié franco-soviétique présidée par Ilya Ehrenbourg, aucun souvenir « révolutionnaire » n'a été évoqué, bien que le romancier soviétique passe pour un expert de l'histoire des classes ouvrières russe et française.

Mieux encore, les poèmes de Maïakovski sur la France — qui ont fait découvrir Paris à des millions de Soviétiques — n'ont pas été réédités dans une plaquette spéciale, comme l'avaient été il y a six mois ses œuvres consacrées à l'Amérique. Sans doute ne voulait-on pas rappeler que le grand poète soviétique a surtout chanté les louanges des « ouvriers de Renault » et des « ouvriers du Creusot ».

Samedi dernier, au cours d'une conférence de presse donnée à l'ambassade de l'U.R.S.S. à Paris, nous avons appris qu'une exposition de documents historiques franco-russes allait être organisée prochainement à Paris et que nous y verrions la photocopie du décret de Nicolas II décernant la croix de l'Ordre de Saint-Georges à la ville de Verdun en 1916. Nous avons été abreuvés aussi de beaucoup d'autres détails sur la traditionnelle et inébranlable solidarité entre la France et la Russie, quel que soit leur régime.

Derrière cette façade conciliante, pourtant les difficultés subsistaient. Le samedi matin l'ambassadeur Vinogradov revenait à la charge, réclamant une nouvelle fois à M. Debré un changement de programme allant dans le sens des désirs du « camarade Krouchtchev ». Mais alors qu'il était au désespoir devant le refus persistant du Premier ministre français, une communication de Moscou le délivrait momentanément de ses soucis : Nikita Sergueïevitch venait d'attraper la grippe et était obligé de remettre son voyage d'une huitaine de jours.

20 discours

Cette maladie n'est pas feinte, mais en même temps elle paraît providentielle. M. Krouchtchev était mécontent de l'organisation de son voyage et il semble qu'il était décidé à chercher, à défaut de grippe, un autre prétexte pour ajourner son départ. Le calendrier du général de Gaulle étant bloqué à partir du 4 avril — date de son départ pour Londres — et la visite de Krouchtchev étant d'une importance diplomatique capitale pour le gouvernement français, un ajournement contraint servait les intérêts des Soviétiques en les mettant dans une meilleure position pour faire accepter leurs exigences, notamment sur l'allégement du programme.

Dès dimanche dernier, la nouvelle date du voyage était fixée au 23 mars. Les huit jours de délai ainsi gagnés suffiront-ils pour supprimer les points litigieux ?

On peut être sceptique sur ce point, quand on sait que la préparation de

DE LA
COEXISTENCE
A LA PAIX
avant les rencontres au Sommet
un numéro spécial, 256 pages : 5,20 NF
19, r. Jacob - Paris 6e
C. C. P. 1154 - 51
ESPRIT

SE PRÉPARE *par TIM*

Charles-Joseph.

Charles K.

ce voyage — pourtant sincèrement désiré par les principaux intéressés — a suscité dès le début beaucoup plus de difficultés que la visite de Krouchtchev en Amérique. La raison en est simple : la France est le premier pays occidental visité par M. K, où il existe un puissant parti communiste.

Aux Etats-Unis, le président du Conseil de l'U.R.S.S. n'a pas prononcé moins de 20 discours, télévisés et radiodiffusés, représentant à eux seuls un volume de 600 pages. Il a été l'hôte le plus volubile que l'Amérique ait jamais reçu. Mais ses propos ne pouvaient pas affecter l'équilibre des forces politiques américaines étant donné l'absence de parti prosoviétique.

Une tradition républicaine

Le général de Gaulle et son entourage, qui souhaitaient, pour des raisons de prestige évidentes, recevoir le chef de l'U.R.S.S. pour une durée au moins aussi longue que celle de son séjour américain, se sont vite rendu compte qu'il serait dangereux d'offrir les mêmes facilités oratoires à leur éloquent visiteur. Aussi, ont-il: invoqué une tradition républicaine qui interdit à un chef d'Etat étranger de prononcer des discours publics quand le Président de la République Française n'est pas à ses côtés pour lui répondre. Certes, M. Krouchtchev pourra répondre aux toasts et discours de bienvenue, mais la diffusion de ceux-ci sera limitée.

La réponse immédiate des Russes avait été de demander une réduction du séjour à dix jours seulement, la moitié étant consacrée au « camp David » privé entre de Gaulle et Krouchtchev. Mais Paris insistait pour que l'on s'en tînt au projet initial : Moscou a finalement cédé.

En revanche, aucun effort de persuasion n'a pu arracher au président du Conseil soviétique la promesse de visiter Hassi-Messaoud. M. Krouchtchev a poussé très loin l'esprit de conciliation en ce qui concerne l'affaire algérienne. Même après les récentes déclarations du général de Gaulle, la presse soviétique n'a pas critiqué la politique française en Afrique du Nord. Ce silence était toutefois le maximum de ce que l'U.R.S.S. pouvait faire pour être agréable au Président de la République Française et il était hors de question que Krouchtchev, par sa présence au Sahara, prît symboliquement parti contre le F.L.N. Pourtant, Paris, convaincu du pouvoir de conviction du général de Gaulle, ne désespérait pas d'arracher cette ultime concession après la première rencontre en tête à tête entre les deux hommes d'Etat.

Il y a eu Lénine

La grippe de M. K. le place dans une meilleure position pour résister aux pressions françaises. Son voyage étant écourté, il sera normal qu'il ne puisse se rendre ni sur les lieux historiques du mouvement ouvrier international, ni à plus forte raison à Hassi-Messaoud et que le nombre de ses discours soit limité. Sans perdre la face, les deux parties pourront invoquer les raisons du calendrier pour s'en tenir à la partie paradoxalement la moins épineuse du voyage : les pourparlers de Gaulle-Krouchtchev à l'Elysée et à Rambouillet.

Les deux interlocuteurs ne nourrissent sans doute pas l'espoir de se mettre d'accord sur tous les points de la politique internationale. Mais ils ont intérêt à sonder leurs positions respectives avant la Conférence au Sommet qui, elle, constitue une étape décisive dans toute la diplomatie krouchtchevienne. Pour que cette rencontre réussisse, le Premier soviétique est prêt à faire beaucoup de concessions sur la forme et sur le fond de son voyage. Vis-à-vis de ses compatriotes et de ses « camarades de l'étranger », pourtant, il est obligé de demander que les apparences soient d'une certaine façon sauvées, non pour renforcer le P. C. français, mais parce que Nikita Krouchtchev — qu'il le veuille ou non — n'est pas le descendant direct de Nicolas II. Entre temps, il y a eu Lénine, la Révolution d'Octobre et ses suites.

K.-S. KAROL.

ITALIE

Le feu vert

La droite attaque — et perd.

APRES huit heures de délibérations, la direction du parti démocrate-chrétien a pris cette semaine une décision capitale : M. Segni, dont le gouvernement avait dû démissionner sous la pression des milieux de droite désireux de prouver que toute « ouverture à gauche » était impossible, est autorisé à former un nouveau gouvernement pratiquant justement cette « ouverture à gauche ».

Malgré la violente opposition de la droite ultra-cléricale et industrielle du parti, la majorité s'est ralliée à un programme de gouvernement, dont plusieurs points ont reçu l'agrément du parti socialiste de M. Nenni.

L'expérience qui s'annonce sera forcément limitée dans ses ambitions par l'absence d'une majorité liée par un contrat précis (sans les socialistes nenniens, qui n'apporteront qu'un soutien à éclipses, la nouvelle majorité ne sera que d'une seule voix). Mais quelles qu'en soient la portée et la durée, l'entreprise de M. Segni est une première victoire de la gauche italienne sur la droite, qui a voulu — et déclenché — l'épreuve de force.

CUBA

Les pierres et les mots

Le verdict d'un expert de l'anticommunisme, Joseph Alsop, sur le régime de Fidel Castro.

L'EXPLOSION, dans le port de La Havane, du cargo français « La Coubre », chargé de munitions achetées à la Belgique par le gouvernement cubain, a provoqué la crise la plus grave dans les relations américano-cubaines depuis le renversement du dictateur Batista par Fidel Castro, en décembre 1959.

Fidel Castro ayant affirmé « *qu'il avait des raisons de croire que ce sabotage avait été inspiré par les Etats-Unis* », le secrétaire d'Etat américain, M. Herter, a répliqué en « *protestant contre l'attitude irresponsable du Premier ministre cubain... qui ne peut que contribuer davantage à la détérioration malheureuse des relations entre nos deux pays* ».

Localement, les difficultés entre les deux pays proviennent de la politique intérieure du gouvernement cubain qui, après avoir dénoncé « l'impérialisme économique des Etats-Unis », a confisqué la plus grande partie des avoirs industriels et fonciers américains à Cuba.

Washington pourrait réagir en réduisant ses importations de sucre cubain, pour tenter de porter un coup à l'économie de l'île, mais cette mesure compromettrait les efforts des Etats-Unis pour améliorer leurs relations avec les pays de l'Amérique latine, où le régime de Fidel Castro est très populaire.

Nasser

Afin de faire le point de la situation, le « New York Herald Tribune » a envoyé sur place son éditorialiste le plus connu avec Walter Lippmann, Joseph Alsop. M. Alsop est habitué à dénoncer sans relâche la complicité de Moscou dans tous les mouvements nationalistes qui menacent les positions américaines dans le monde. Cette fois, pourtant, son verdict est différent :

« *Cuba,* écrit-il, *n'est pas devenu une base soviétique dans l'hémisphère occidental et il est peu probable qu'il le devienne... Le régime de Castro, comme celui de Nasser, est un nationalisme qui n'a pas l'intention de s'asservir à l'U.R.S.S.*

« *La transformation radicale d'une société corrompue, mal organisée et semi-coloniale est une entreprise difficile. Elle ne peut se faire qu'en s'appuyant sur un fort courant de ferveur nationale. Or, le moyen le plus simple d'entretenir cette ferveur est de l'orienter contre un ennemi extérieur.*

« *Une grande puissance, justement ou injustement placée dans le rôle « d'ennemi » d'un petit pays secoué par une révolution nationaliste peut adopter deux attitudes. Elle peut écraser ses accusateurs par la force. Mais elle peut se rappeler aussi que si les moyens employés par les révolutionnaires — les appels à la haine — sont ignobles, les fins qu'ils poursuivent peuvent être beaucoup plus admirables. Dans ce dernier cas, la règle à suivre est la suivante : « Les bâtons et les pierres peuvent me casser les os, mais les mots ne me blesseront jamais.* »

ÉCONOMIE

Avec les yeux de K.

● Ce que M. Krouchtchev verra de la France et que bien peu de Français connaissent, Michel Bosquet le présente ici en étudiant l'aspect exceptionnel de chaque réalisation.

M. KROUCHTCHEV, à partir de la semaine prochaine, ne verra pas la France en touriste. Sur son périple, les châteaux, les cathédrales et les bonnes caves sont l'exception. Dans chaque région, le centre d'intérêt sera une véritable réalisation économique moderne.

M. Krouchtchev jugera en connaisseur ; il aura tendance à comparer et à donner des conseils. Que pensera-t-il des grands ensembles de H.L.M. des régions parisienne, marseillaise et bordelaise ? Quel effet lui feront — si cette visite n'est pas supprimée de son programme — Lacq et Artix, le canal du Languedoc, Fives Lille-Cail, la Lainière de Roubaix ? Et d'abord, quelles réalités se cachent derrière tous ces noms, ignorés souvent des Français eux-mêmes ?

Regardons-les. Suivons, d'avance, son itinéraire possible.

Commençons par les ensembles architectureux : Marseille, Rouen, la cité de la Benauge et Mourenx-la-Neuve. Est-ce réussi ? Faute de connaître l'U.R.S.S., je donnerai une impression personnelle .C'était au retour d'Allemagne. L'architecture y vaut sans doute la française, sinon l'italienne. Mais après Berlin et Francfort, la supériorité des ensembles français, vus du sol ou d'avion ,était saisissante.

Elle tenait à peu de chose : à la qualité de la lumière, mais aussi à l'utilisation des couleurs et de l'espace, à la mise en valeur du milieu ambiant, à l'unité du style et de la conception. Esthétiquement, la réussite est le plus souvent complète.

Le meilleur réseau

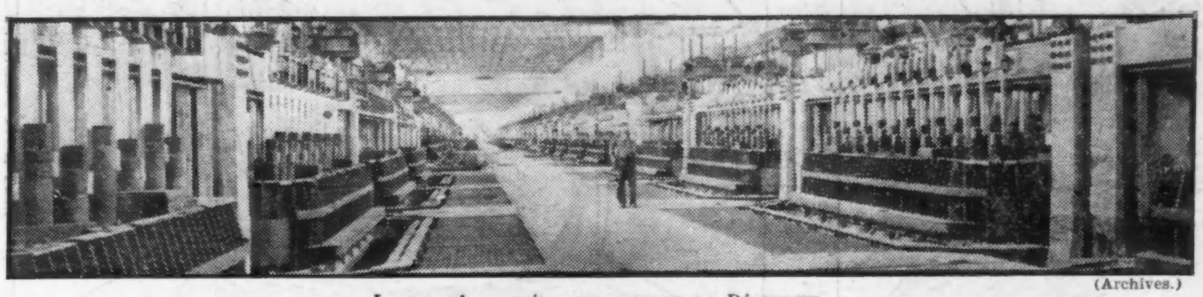
Et techniquement ? Sur ce point, M. Krouchtchev est déjà averti : la technique française de la préfabrication est la première du monde. Elle permet une économie de main-d'œuvre de 50 % par rapport aux méthodes traditionnelles. La société Raymond Camus, qui possédait déjà des usines de préfabrication en Allemagne, Italie, Espagne et Hollande, en monte actuellement deux en U.R.S.S., avec des ingénieurs et des machines françaises ; elles auront une capacité de 20 appartements par jour chacune, soit 12.000 par an.

M. Krouchtchev devait faire le trajet Paris-Bordeaux en train. Ce n'était pas là un hasard : la France voulait lui faire connaître la S.N.C.F. Il y a deux raisons à cela :

Le réseau français est l'un des meilleurs du monde, peut-être le meilleur, alors que le réseau soviétique est encore un point faible. Le rapide Paris-Bordeaux détient le record du monde de vitesse sur plus de 500 km.

De plus, le matériel de traction français, que M. Krouchtchev inspectera pendant l'escale prévu à Dijon, est exceptionnel. Il n'existe pas au monde d'autre locomotive aussi puissante que la CC. Si bien que l'U.R.S.S. a passé commande à la société Alsthom (Belfort), de 50 de ces locomotives de 6.000 CV, capable de remorquer, en version marchandises, des trains de 7.000 tonnes à 100 km/h. Trente-sept machines ont déjà été livrées : elles sont destinées au transsibérien.

Passons sur la gare de triage de Gevrey-Chambertin (près de Dijon) — modèle de « dispatching » automatisé, capable de tirer 2.500 wagons par jour — pour suivre M. Krouchtchev dans le monde de la chimie : il devait en voir trois aspects : Lacq, Mourenx et Chantereine. Il jugera en spécialiste : l'industrie chimique soviétique, jusqu'ici en retard, est l'objet d'un effort intense dans le cadre du septennat 1959-1965.



(Archives.)

LACQ : L'USINE ÉLECTROLYTIQUE DE PÉCHINEY.
Grande exportation de « matière grise ».

Le plus grand gisement

A Lacq, tout d'abord, le président du Conseil soviétique retrouvera un spectacle familier : dans l'exploitation du gaz naturel, l'U.R.S.S. a devancé la France. Celle-ci détient pourtant quelques records dans ce domaine : le gisement de Lacq (200 milliards de mètres cubes) est l'un des plus grands du monde ; c'est le plus profond et l'un des plus sulfureux. Il assurera, à partir de l'année prochaine, 10 % de la production mondiale de soufre, de quoi couvrir les besoins de toute l'Europe occidentale.

Le centre d'intérêt du complexe de Lacq se situe cependant près de Mourenx-la-Neuve, cité de 12.000 habitants construite dans les Landes pour loger la main-d'œuvre des industries utilisatrices de l'énergie. A leur tête, une entreprise déjà familière à M. Krouchtchev : Péchiney, dont l'usine électrolytique des Landes, à peine inaugurée, fournira cette année plus de 50.000 tonnes d'aluminium.

Péchiney détient plusieurs records: celui du prix de revient de l'aluminium, du rendement par personne active, du rythme d'abaissement des coûts de production. Grande exportatrice de « matière grise », ses procédés (tant électrolytiques que chimiques) sont appliqués dans le monde entier : aux Etats-Unis aussi bien qu'en Yougoslavie, en Chine et en U.R.S.S. où des ingénieurs Péchiney ont dirigé l'installation d'usines d'aluminium, utilisant du matériel et des brevets français.

Outre ses usines électrolytiques, Péchiney pourrait montrer à M. Krouchtchev d'autres réalisations de pointe : des usines, hautement automatisées, de matières plastiques, notamment, dont l'une (le rilsan) est une exclusivité française qui, il est vrai, est surtout produite, présentement, en Amérique du Sud.

Une usine unique

Mais brûlons plusieurs étapes pour retrouver un autre grand de la chimie française : Saint-Gobain. Dans son usine de Chantereine, unique en Europe et peut-être dans le monde, cette vénérable société, fondée sous Louis XIV, possède un train, long de 525 mètres, qui assure en continu la coulée de 5 kilomètres de glaces par jour et leur polissage sur les deux faces. Au total, l'usine produit 85.000 tonnes de glaces par an (les deux tiers de la production nationale) et, championne d'Europe dans son domaine, exploite des usines similaires dans quatre autres pays du Marché commun.

Quittant le Sud-Ouest pour le Midi, M. Krouchtchev découvrira sur son trajet, entre Béziers et Arles, un immense chantier, modeste à côté des gigantesques travaux d'aménagement soviétiques, mais néanmoins titulaire d'un record.

Entre Arles et Béziers, en effet, les ingénieurs français ont entrepris de faire couler le Rhône à l'envers : de bas en haut. Un canal principal de 180 km, relié à 5.000 km de canaux de distribution, amènera les eaux du Rhône et de l'Orb vers les terres arides du Languedoc, vouées depuis 70 ans à la monoculture de la vigne.

(Archives.)

FLINS : LA CHAINE DE MONTAGE DES DAUPHINES.
La plus belle vitrine de France.

La station de pompage du Pichegu, la plus puissante d'Europe occidentale avec ses 39.000 CV, élève 75 mètres cubes d'eau à la seconde du niveau de la mer à 20 et 65 mètres d'altitude, pour les laisser redescendre à travers des canaux, des conduits aériens et des siphons, sur 140.000 hectares de terres irrigables.

Pour 229.000 ruraux, la monoculture de la vigne cessera d'être un destin : contre 30.000 francs (légers) par hectare et par an, ils pourront acheter l'eau qui doublera les recettes procurées par leurs cultures. La Compagnie Nationale du Bas-Rhône leur assure les conseils techniques, la location du matériel d'irrigation par aspersion et la vente de leurs fruits et légumes à des prix garantis. Un pays socialiste ne pourrait faire mieux.

L'étape de Pont-à-Mousson sera sans doute supprimée. C'est dommage, car l'acier français n'est pas inconnu pour l'U.R.S.S. Pont-à-Mousson est un nom prestigieux, synonyme de tuyaux en fonte pour canalisation dans soixante capitales du monde. La Compagnie de Pont-à-Mousson possède, en effet, seule au monde, des machines capables de centrifuger des tuyaux en fonte de 1 m. 25 de diamètre et de 7 m. de longueur, et de 12,5 mm de diamètre en 3 m. A la tête de la technique mondiale pour les tuyaux en fonte ductile, en amiante-ciment et en matière plastique, pionnière des tubes de précision et des canalisations de toute nature, Pont-à-Mousson exploite des usines sur quatre continents (notamment dans cinq pays d'Amérique latine) et offre le dernier cri en matière d'automatisation.

Réalisation de pointe, cette entreprise est néanmoins représentative de la technique sidérurgique française, l'une des premières du monde par la qualité, sinon par le volume de ses productions. Les aciéries françaises possèdent la plus puissante installation du monde pour la coulée continue, offrent des prix imbattables (jusqu'à 15 % inférieurs aux prix allemands) sur certains produits et exportent le quart de leur production vers 90 pays.

La plus grosse filature

L'U.R.S.S., dont la sidérurgie est presque quatre fois plus puissante, occupe une place de choix parmi les clients de la France : elle importe 167.000 tonnes d'aciers français ; cela ne représente que 1 % du tonnage total produit ; mais ce 1 % comprend le quart de la production de tôles magnétiques de 0,75 watts et plus.

Prolongement de la sidérurgie, les ateliers du groupe Fives Lille-Cail, à Fives, offriront à M. Krouchtchev d'autres records impressionnants.

Spécialisée dans la grosse chaudronnerie (chaudières, turbines, locomotives, fours), le matériel de levage, de forage et de broyage, Fives Lille-Cail construit, entre autres, les cimenteries et les sucreries les plus puissantes du monde et exporte vers les cinq continents. Depuis la guerre, elle a livré à l'U.R.S.S. 9 chaudières, 50 grues sur portique et du matériel de sucrerie.

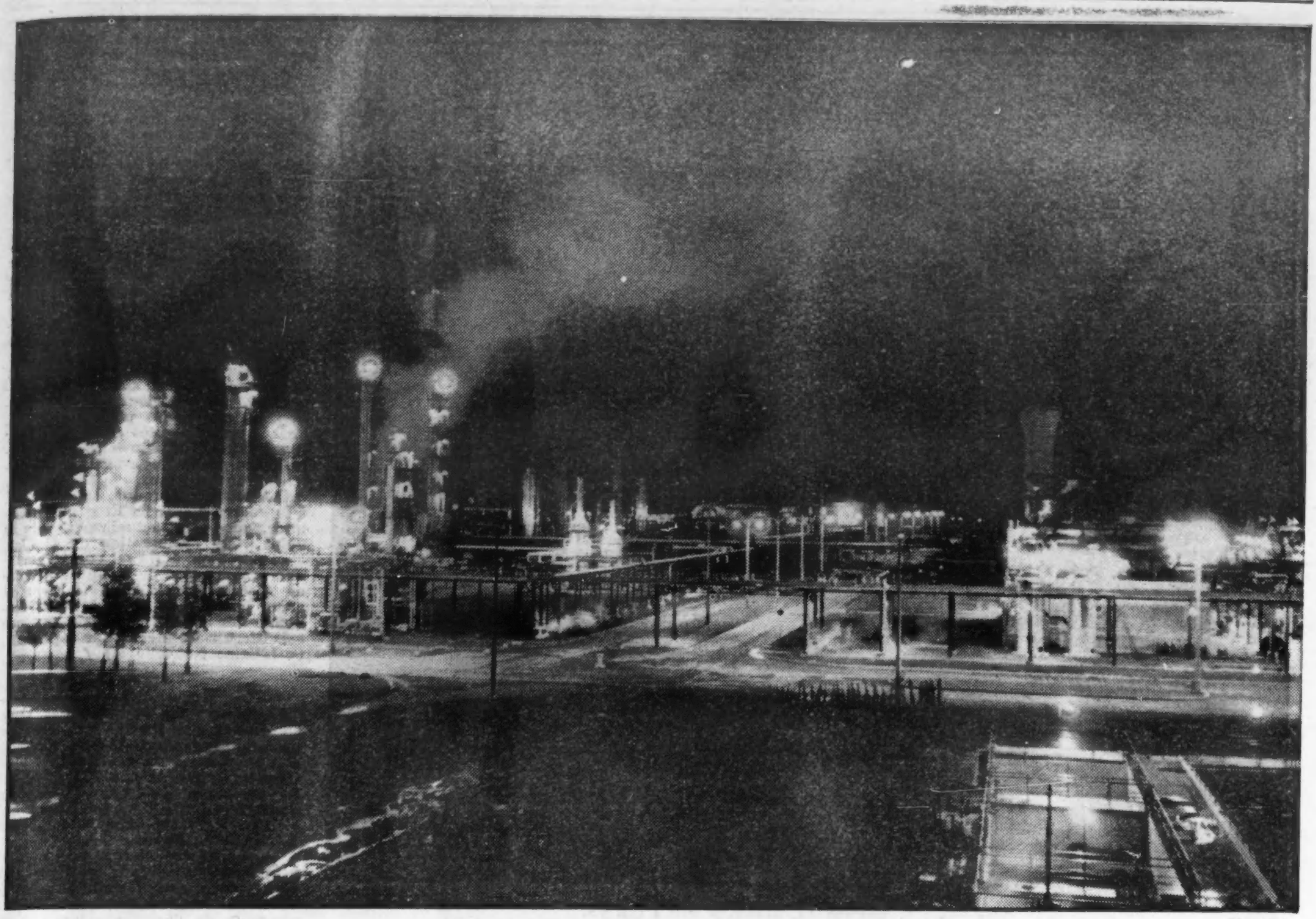
La seule cimenterie que l'U.R.S.S. ait commandée à l'étranger l'a été, en mai 1958, à Fives Lille-Cail ; actuellement en cours de construction, elle sera la plus grosse du monde. En décembre dernier, la même entreprise a reçu commande d'U.R.S.S. de trois sucreries d'une valeur de 17 milliards capables de traiter chacune 5.000 tonnes de betteraves par jour.

M. Krouchtchev n'appréciera pas seulement les installations ; il prendra contact, à Fives, avec 8.000 ouvriers, presque tous cégétistes et qui, par leur concentration (ils logent tous et sont nés à proximité de l'usine), leurs traditions et leur haute valeur professionnelle, comptent parmi les plus combatifs de France. A n'en pas douter, ils feront à M. Krouchtchev un accueil enthousiaste ; et si le président du Conseil soviétique a un message pour la classe ouvrière française, c'est à Fives qu'il le délivrera et qu'il sera le mieux compris.

La Lainière de Roubaix et la Cotonnière Boussac, que doit visiter ensuite M. Krouchtchev, sont, techniquement, des modèles du genre. La première est la plus importante filature de laine peignée d'Europe, et la plus moderne: une centaine de métiers continus assurent avec une demi-journée d'ouvrier le même travail qu'un renvideur avec trois journées ; 6.000 ouvriers et ouvrières, d'une valeur professionnelle sans doute inégalée dans le monde, produisent des filés d'une qualité insurpassée et dont 25 % sont exportés.

(Archives.)

MOURENX-LA-NEUVE : LA CITÉ D'HABITATION.
Lumière. Couleurs. Espace.



(Marquis.)

LES INSTALLATIONS DE TRAITEMENT DU GAZ DE LACQ.
Pourquoi ces ombres ?

La Cotonnière Boussac, à Marq-en-Barœul, n'est pas moins moderne : ensemble intégré, elle assure avec 3.000 ouvriers toutes les phases de la transformation du coton brut en tissus imprimés. Le plan de reconversion et de modernisation commence à porter ses fruits dans ce secteur ; il ne sera achevé que dans neuf ans. Mais déjà la suppression de plus de 20 % de broches vétustes, la fermeture d'usines archaïques, la concentration et le regroupement des entreprises ont permis d'accroître la productivité de plus de 50 % en six ans. L'industrie cotonnière française est devenue l'une des plus automatisées d'Europe.

Le marasme

L'énumération est loin d'être complète : M. Krouchtchev visitera encore les usines Renault de Flins, chef-d'œuvre d'automatisme et d'organisation. Il ne visitera pas les entreprises grenobloises dont la science et la précision en matière d'études et d'équipement de barrages hydrauliques sont l'avant-garde mondiale de ce domaine...

Cette liste est déjà impressionnante. Elle prouve que la France, qui dispose également d'une équipe de planificateurs de valeur mondiale, et du plus haut rendement ouvrier d'Europe, compte dans certains secteurs parmi les pays les plus avancés du monde.

Regardons maintenant ces réussites exceptionnelles de plus près, et tentons de saisir la signification de chaque réalisation, en la replaçant dans son contexte.

Pour la construction, il est vrai que l'architecture française rayonne sur tous les continents et que la technique de préfabrication française, grâce aux Camus et aux Coignet, est la première du monde.

Mais il est vrai aussi que cette technique n'est appliquée que par 4 % des entreprises françaises du bâtiment ; que la construction française est actuellement dans le marasme ; que la société Raymond Camus, qui va fabriquer 12.000 appartements par an en U.R.S.S., n'en a produit que 20.000 en France en neuf ans ; que la France est l'un des pays qui ont construit le moins depuis la guerre ; et que ses 400.000 taudis (prévision de M. Sudreau) ne seront pas détruits avant vingt ans.

La raison ? C'est la cherté du crédit, la spéculation sur les terrains, le taux de rémunération des entrepreneurs (privés), la pénurie d'ouvriers qualifiés, l'absence d'une politique sociale du logement. Les millions de mal logés sont sans pouvoir sur l'Etat, et l'Etat, en la personne du ministre de la Construction, est sans pouvoir sur les banques et sur les sociétés de construction, pour lesquelles la rentabilité est l'impératif premier.

Passons à la S.N.C.F. Parce qu'elle est considérée comme un service public, la rentabilité n'est pas son premier souci. C'est ainsi qu'elle est devenue le premier réseau du monde. Sans doute, les quatre cinquièmes de ses 360.000 cheminots gagnent moins de 50.000 francs par mois. C'est que l'Etat est mauvais patron ; mais il est bon technicien.

Il l'a prouvé à Lacq, où il s'est substitué à l'initiative privée défaillante. Il le prouve dans le Languedoc, où il accomplit une œuvre admirable : le marché-gare et les abattoirs de Nîmes, les contrats de culture et la prévente des produits montrent que le problème agricole est soluble en France. Mais quand sera-t-il résolu ?

Les travaux du Bas-Rhône-Languedoc furent entamés en 1955 ; ils coûteront en tout 80 milliards d'anciens francs. Dans deux ans, ils ne seront achevés que pour moitié. Pour quand l'autre moitié ? Pourquoi cette lenteur ? Et pourquoi des millions de paysans vivent-ils encore comme il y a un siècle ? Pourquoi leur niveau de vie n'a-t-il guère évolué depuis vingt ans ? Pénurie de moyens financiers ? Certes, mais le dégagement de crédits, la fixation des priorités sont une question politique. Un jeune paysan l'a déclaré ici même (1) : la politique agricole française est dominée par des notables et des intérêts commerciaux, le Plan est impuissant contre le ministère de l'Agriculture, leur bastion.

Le morcellement

Dans la chimie, Péchiney et Saint-Gobain en particulier ont à leur actif des réalisations exceptionnelles. Cela est vrai. Mais il est vrai aussi que la chimie française est en retard, dans l'ensemble, sur l'allemande, voire l'italienne et la hollandaise, pour les colorants, la pharmacie et les matières

(1) Voir « L'Express » du 10 mars 1960.

→

douceur IBM ← haut rendement

Claudine possède la machine à écrire la plus douce du monde.

La frappe est souple et discrète ; un décélérateur amortit le retour du chariot et la tabulation en fin de course : ils ne font aucun bruit.

Claudine travaille sans fatigue.... travaille mieux et davantage.

Vraiment, la machine à écrire IBM électrique a le plus haut rendement du monde.

IBM FRANCE

5, PLACE VENDOME PARIS-1er OPÉRA 17-90

(Archives.)

UNE DES LOCOMOTIVES CC ACHETÉES PAR L'U.R.S.S.
Paris-Bordeaux et Moscou-Vladivostok.

→

plastiques notamment. Ses 8.000 entreprises, le plus souvent conservatrices parce que familiales, investissent moitié moins que la chimie allemande, dépensent moitié moins pour la recherche que la seule usine Bayer, dépendent de l'étranger pour un nombre sans cesse croissant de brevets.

La raison ? C'est le morcellement de cette industrie, l'attachement jaloux de petits patrons à l'indépendance financière. C'est aussi le manque de personnel scientifique, dû lui-même au manque de crédits publics pour la recherche et l'enseignement.

La France a un déficit de « matière grise » qui lui coûte 20 milliards par an : 55 % des brevets exploités sont maintenant étrangers (contre 45 % avant guerre et 25 % en Allemagne). Le nombre annuel des inventions françaises n'a progressé que d'un quart en vingt ans, seize fois moins vite qu'en Allemagne. Pour le nombre annuel de brevets par habitant, la France vient au huitième rang, derrière la Suisse, la Norvège, le Danemark.

Le manque de crédits, de bourses, de pouvoirs lorsqu'il s'agit d'orienter les jeunes vers la science, renvoie au social et au politique.

Des dents de scie

La sidérurgie française, au moins, défie toute critique. Techniquement. Il est vrai que son développement et sa modernisation ne sont pas le fruit de l'initiative privée seulement. L'Etat y a joué un rôle considérable : le premier et le deuxième Plan, les travaux des Charbonnages et du Gaz de France, les emprunts et les interventions publiques ont beaucoup fait pour réorganiser ce secteur et l'arracher à son malthusianisme traditionnel.

L'impulsion que l'Etat a donnée à la sidérurgie fait encore cruellement défaut à l'industrie française des biens d'équipement. Fives Lille-Cail est l'une des trop rares exceptions au sous-développement de ce secteur. Car, malgré la renommée mondiale de plusieurs constructeurs français, l'ensemble de l'industrie des biens d'équipement n'a progressé que de 3 % par an depuis 1949. La proportion de matériels étrangers est de 40 % dans la machine-outil, 50 % dans l'étirage, le tréfilage et le laminage, 60 % dans la grosse forge, près de 100 % dans la conserverie, malterie, boulangerie, teinturerie, dans certains secteurs de l'imprimerie, du textile, etc.

L'industrie de l'équipement souffre en France du morcellement, de la petitesse et de l'âge des entreprises, en majorité semi-artisanales, du recensement insuffisant des besoins, du rythme incertain de l'expansion, des « dents de scie » dans les commandes de l'Etat, soumises aux aléas budgétaires. La récession et le ralentissement des investissements publics d'il y a dix-huit mois sont à l'origine des difficultés que connaissent aujourd'hui de nombreux constructeurs. Or, pour réaliser le Plan, les importations françaises de biens d'équipements devraient, cette année, dépasser les exportations de 300 milliards.

Une planification continue et impérative a fait, en revanche, de l'industrie d'équipement soviétique la première du monde. Ses machines-outils, construites et exportées en série, sont 30 % moins chères que les américaines. Sans les réglementations « stratégiques » du Cocom, les échanges franco-soviétiques pourraient être considérablement développés dans ce secteur.

L'incertitude capitale

L'insuffisance du secteur « équipement » pèse lourdement sur l'industrie textile. Si celle-ci est l'avant-garde pour le tissage et la filature de peignés, son matériel a atteint la limite d'âge à raison de 80 % dans le tissage de cardé, 60 % dans la filature et le tissage de coton, où un plan de quinze ans, visant à la rationalisation, est actuellement en cours.

Le renom des entreprises de Lille et Roubaix, visitées par M. Krouchtchev, n'empêche pas, d'autre part, le Nord d'être une zone de dépression, socialement sous-développée : la mortalité infantile y est l'une des plus fortes en France, le niveau d'instruction l'un des plus bas (7 % des garçons seulement dépassent le certificat d'études), les conditions de logement affligeantes.

Pourquoi toutes ces ombres au tableau, dans un pays qui démontre par ses réalisations de pointe qu'il est capable d'être le meilleur ? Le bilan annuel du commissariat au Plan apporte un premier élément de réponse : la France est le pays des plans bien conçus et non réalisés.

Le plan pour 1957-1961 a déjà un an de retard pour la sidérurgie, la mécanique, les matériaux de construction, un peu moins pour la chimie, mais beaucoup plus d'un an pour l'agriculture, les industries alimentaires, sans parler des routes et de certains grands travaux.

Ces retards sont dus, entre autres, à la guerre d'Algérie. Et si un « plan intérimaire » est actuellement mis au point avant l'élaboration du 4[e] Plan, c'est parce qu' « il faut compter avec une prolongation de la lutte militaire en Algérie au-delà de 1960. Il n'est guère possible de fixer à notre économie des objectifs éloignés tant que subsistera cette incertitude capitale ». (« L'Usine Nouvelle ».)

L'embrayage

L'Algérie n'est toutefois pas seule en cause ; elle illustre un mal plus profond : le manque de prise de l'Etat et du Plan sur la société française. C'est la société, et non l'Etat, qui est ici en cause. Car, nous l'avons vu, dans la majorité des réalisations que visitera M. Krouchtchev, l'impulsion est venue de l'Etat.

La société économique française est actuellement ainsi faite qu'elle répond mal, peu ou avec lenteur aux impulsions qui lui sont données : les programmes de décentralisation, d'aménagement, d'expansion régionale restent trop souvent lettre morte. Des groupes de pression, peu nombreux mais puissants par leur organisation et leurs moyens financiers, s'opposent avec succès aux mesures nécessaires pour le bien commun, grâce notamment à leur domination sur les moyens d'information.

Il manque l'embrayage entre les organes de conception, de coordination, de commandement et la vie réelle de la collectivité. Le pouvoir de l'Etat s'exerce faiblement ; il n'a pas d'appui dans le peuple, personne ne l'ayant mandaté pour un programme de développement économique. Il manque le dialogue politique indispensable à l'épanouissement technique de toutes les richesses dont la France est grosse.

MICHEL BOSQUET.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE
8. rue Henner - PARIS (9[e]) - Tél. : PIG. 39-76 - C.C.P. 13.693.09
LE N° 24 EST PARU
AU SOMMAIRE :
EDITORIAL, par Pierre MENDES FRANCE
L'AGRICULTURE, CETTE INCONNUE... par J.-M. DAUZIER, J.-M. BRETON, M. FEBVAY
Etc.

Prix du numéro .... 3,50 NF — Etranger .... 25 NF
Abonnement (6 numéros)...... 18 NF — Soutien .... 40 NF

Si vous désirez recevoir ou faire envoyer à un ami un SPECIMEN GRATUIT remplissez le bon ci-dessous :

M. .... *M.* ....
Adresse : .... *Adresse :* ....

EUROPE - U.S.A.
Super DC-6 B...
Classe Touriste Supérieure

Seule à pratiquer les prix les plus bas!

Consultez votre Agent de Voyages
et précisez bien
LOFTLEIÐIR
ICELANDIC AIRLINES
3, rue des Mathurins, PARIS - Tél. : OPE. 87-33

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Félicité*** une jeune femme qui semble avoir résolu un problème jusque-là apparemment insoluble : permettre aux femmes petites de trouver des modèles prêts à porter, non seulement à leur taille, mais à leurs proportions. Si l'on peut en effet toujours raccourcir une robe ou un manteau, il n'est guère facile pour les moins de 1 m 60 de trouver des robes ou des ensembles avec la taille, les pinces de poitrine ou les poches placées à la bonne hauteur. Geneviève Corne, qui mesure elle-même 1 m 54, a réussi à établir des normes « petite taille » et à passer des accords avec un certain nombre de confectionneurs, qui l'autorisent à adapter les modèles qu'elle choisit (un 40 de confection correspondant à un mannequin de 1 m 62 !). Le résultat prouve que les petites femmes peuvent tout porter, à condition de respecter leurs proportions. La collection est en outre charmante et les prix étudiés : robes d'été en coton à partir de 100 N.F. (Geneviève Corne, 21, rue La Boétie.)

● ***Visité*** le premier Salon international de la puériculture, des jeux et des jouets qui se tient depuis samedi et pour une semaine dans le cadre de la Foire de Lyon. Destinées aux « acheteurs » commerçants plus qu'au grand public, c'est à Lyon que l'on peut trouver les grandes nouveautés qui seront commercialisées dans les semaines ou les mois qui viennent. Voici quatre de ces nouveautés :

1) Les cubes en « rigidex ». Ils sont souples et incassables, mais brillants et sonores, toutes qualités appréciées des très jeunes enfants. (Kiddicraft.)

2) Un landau qui, tout en étant de conception française (la nacelle est carrée, les tiges métalliques en forme d'X, la toile en tweed gris clair, il est démontable), a cependant la hauteur et la suspension des meilleurs landaus anglais — pour un prix environ deux fois moindre. (Parizot.)

3) Le « Télécran », qui a la taille d'une ardoise d'écolier, muni de deux boutons qui permettent d'écrire et de dessiner par télécommande. Le brevet est français, mais déjà vendu en Amérique. Il vaudra 22 NF environ. (Les Jouets rationnels.)

4) Une alèze en nylon plastifié blanc qui ne donne aucune sensation de froid au toucher et que l'on peut utiliser comme drap de dessous. Elle est déjà en vente. (18 NF, Bébé-Confort.)

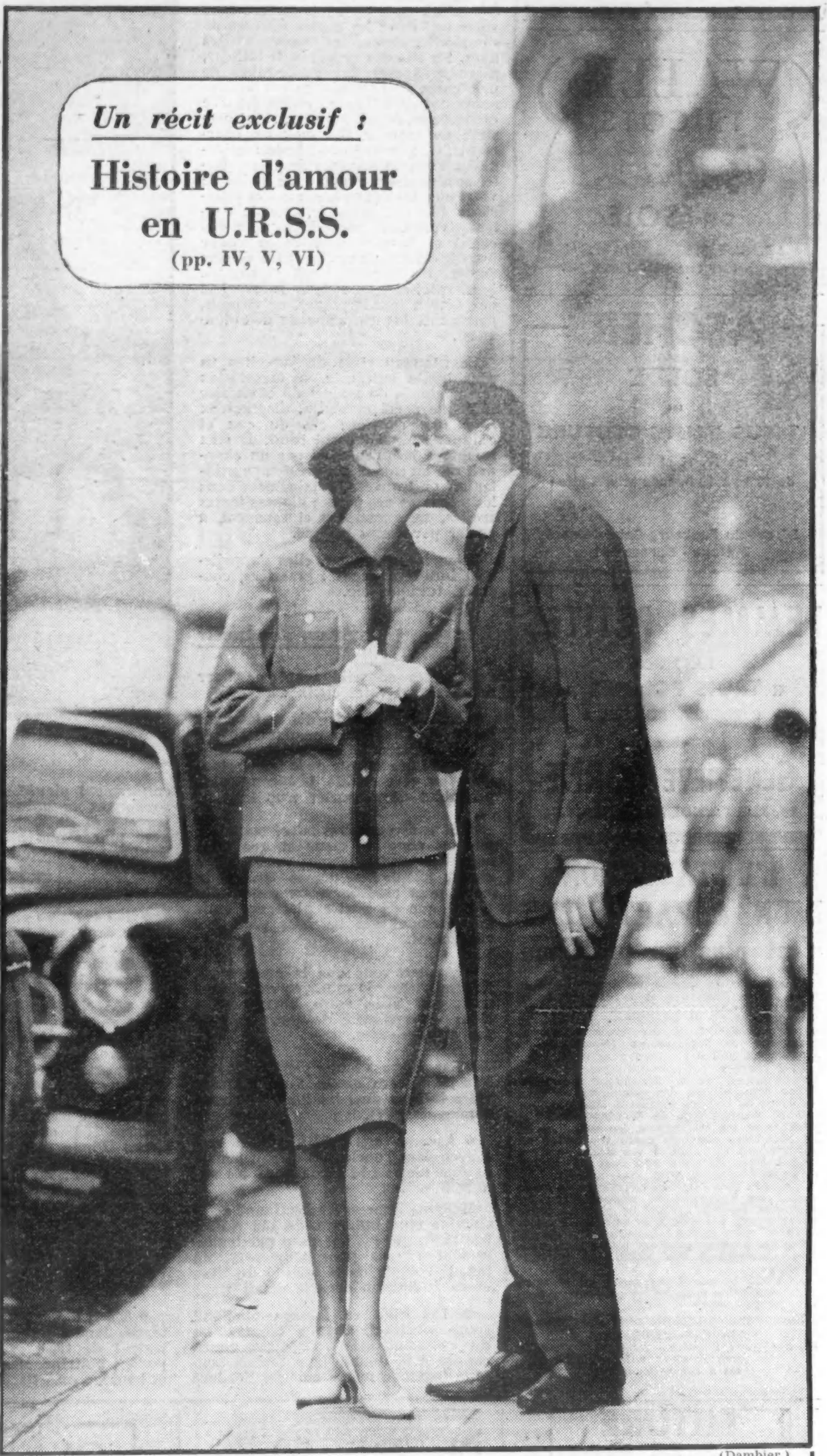
● ***Noté*** que les inscriptions à l'examen spécial d'entrée dans les facultés pourront être prises aux sièges des diverses facultés du 14 mars au 16 avril.

L'examen, qui permet à des jeunes gens n'ayant pas le baccalauréat de reprendre des études supérieures, aura lieu en avril-mai. Il porte sur les programmes des classes secondaires terminales. Conditions nécessaires : être de nationalité française (quelques exceptions sont faites pour des pays de culture française). Etre âgé de 21 ans au moins si l'on ne s'est jamais présenté au bac, ou de 25 ans au moins dans le cas contraire.

● ***Téléphoné*** chez Givenchy pour savoir qui fournissait le satin ciré noir employé dans la collection sous forme de petits nœuds séduisants. Le fournisseur (il s'agissait de Guillemin) lui a appris que ce satin ciré devenait pratiquement introuvable sur le marché. Depuis quelques années, l'article était peu demandé et les fabricants ne constituaient que des stocks très réduits qui ont été épuisés en quelques jours.

Entêtée, Madame Express a cherché quand même du satin ciré aux quatre coins de Paris. Finalement elle a trouvé au Printemps un satin laqué de nylon noir assez épais et ressemblant à de la peau — parfait pour des ceintures (19 NF 90 en 1 m) et du ruban de satin laqué noir en plusieurs largeurs — parfait pour les nœuds (de 1,50 cm : 0 NF 60 à 10 cm : 2 NF 75).

● ***Joué*** avec un parapluie télescopique de taille classique qui, une fois replié, se présente sous la forme d'un petit cylindre de 30 cm de long. En pressant sur un bouton, le parapluie s'ouvre, en repressant sur le même bouton il se referme. (A noter qu'il faut parfois aider aux dépliage et pliage !) Son grand agrément est qu'il ne prend aucune place dans une valise ou un fourre-tout. Shopping Boy, prix : 49,90 NF. (Kirby Beard, 5, rue Auber.)



Un récit exclusif :

Histoire d'amour en U.R.S.S.

(pp. IV, V, VI)

(Dambier.)

Les tailleurs de printemps sont sortis *(pp. II, III)*.

Les blouses
Pierre Cardin
chez
OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
Ouvert sans interruption de 10 à 19 h. sauf lundi

WALLIS
TRICOTS
Bettina
en SOIE
67, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

ASCHER
SOLDE
ses
TISSUS HAUTE COUTURE
les 17, 18 et 19 Mars
de 10 h. à 19 h. sans interruption
56, rue du Faubourg-Saint-Honoré
3e étage - Bureau 301

FEMMES PETITES
LA MODE
« TROIS POMMES »
« PRET A PORTER »
chez
GENEVIÈVE CORNE
21, RUE LA BOETIE - ANJ. 68-64

L'INSTALLATION D'UN APPARTEMENT n'est plus un problème

Vous venez de trouver un appartement et vous voulez l'installer et le décorer de la façon la plus agréable. Ou, plus simplement, vous avez envie de transformer le vôtre et de le rajeunir. Deux problèmes différents, mais que le département Décoration de Lévitan est prêt à résoudre pour vous.

Et à résoudre entièrement : sous la direction d'un ensemblier décorateur qui coordonne leurs efforts, des spécialistes de tous les corps de métiers mènent à bien tous les travaux d'installation ou de rénovation. Les peintres et les électriciens, les tapissiers et les plombiers mettront entre vos mains un appartement conforme à vos désirs, prêt à être habité. Résultat que seul un travail d'équipe homogène peut vous assurer.

Il suffira pour vous en convaincre de venir visiter les appartements réalisés dans les magasins Lévitan. Muni du plan de votre appartement (demandez à voir M. Maurice Lévitan) vous pourrez consulter nos spécialistes qui vous proposeront toujours la solution conforme à vos goûts... et à votre budget.

Et n'oubliez pas, à ce propos, que Lévitan vous consentira toujours les plus larges facilités de paiement.

Documentation gratuite n° 27 sur demande.
LEVITAN-DECORATION
63, boulevard Magenta - PARIS - BOT. 65-90
Un parking pour votre voiture est à votre disposition
Communiqué.

MODE

L'idée fixe

● ***En tête des envies et des urgences : le tailleur.***

DEPUIS quinze jours, la mode nouvelle a eu le temps de germer dans votre esprit, et les envies diffuses de s'implanter avec la valeur d'idées fixes. En tête des urgences, le tailleur, pièce maîtresse des garde-robes de printemps. Cette année, les confectionneurs ont parfaitement réussi dans ce domaine et, à tous les prix, il est possible de trouver des modèles charmants. Une tendance générale : la jeunesse. Tous les tailleurs de prêt-à-porter semblent conçus pour les moins de vingt ans, tant dans le choix des matériaux (flanelle grise, lainage de couleur vive, chinés ou pieds-de-poule discrets) et la simplicité de la coupe (cardigans courts ou jaquettes droites comme les blazers d'écoliers anglais, jupes plissées) que dans la sobriété des détails (bords piqués, cols ronds, parements blancs, manches demi-longues).

Ce nouveau style de jaquettes va sans doute entraîner la disparition (momentanée du moins) du chemisier classique à col masculin, disgracieux avec une encolure ras du cou et chiffonné sous un col rond. Il sera remplacé jusqu'en avril par un chandail ras du cou, et, au printemps printanier, on trouvera certainement dans les magasins des petites blouses toutes droites, sans manches et sans col, à porter par-dessus la jupe.

Selon leur longueur, elles s'appelleront indifféremment : brassière, chasuble, tunique, etc.

Avant de choisir

Quelques conseils avant de fixer définivement votre choix :

● Mieux vaut perdre dès maintenant les trois kilos pris pendant l'hiver avant d'acheter une jupe neuve. Vous seriez obligée ensuite de la faire retoucher ou (éventualité beaucoup plus probable) de la porter trop large.

● Si vous vous êtes laissé emporter par un coup de cœur et que vous regretiez ensuite, la nuit venue, votre choix, téléphonez dès le lendemain matin pour modifier votre commande plutôt que de porter plusieurs mois un vêtement qui ne vous plaît pas réellement.

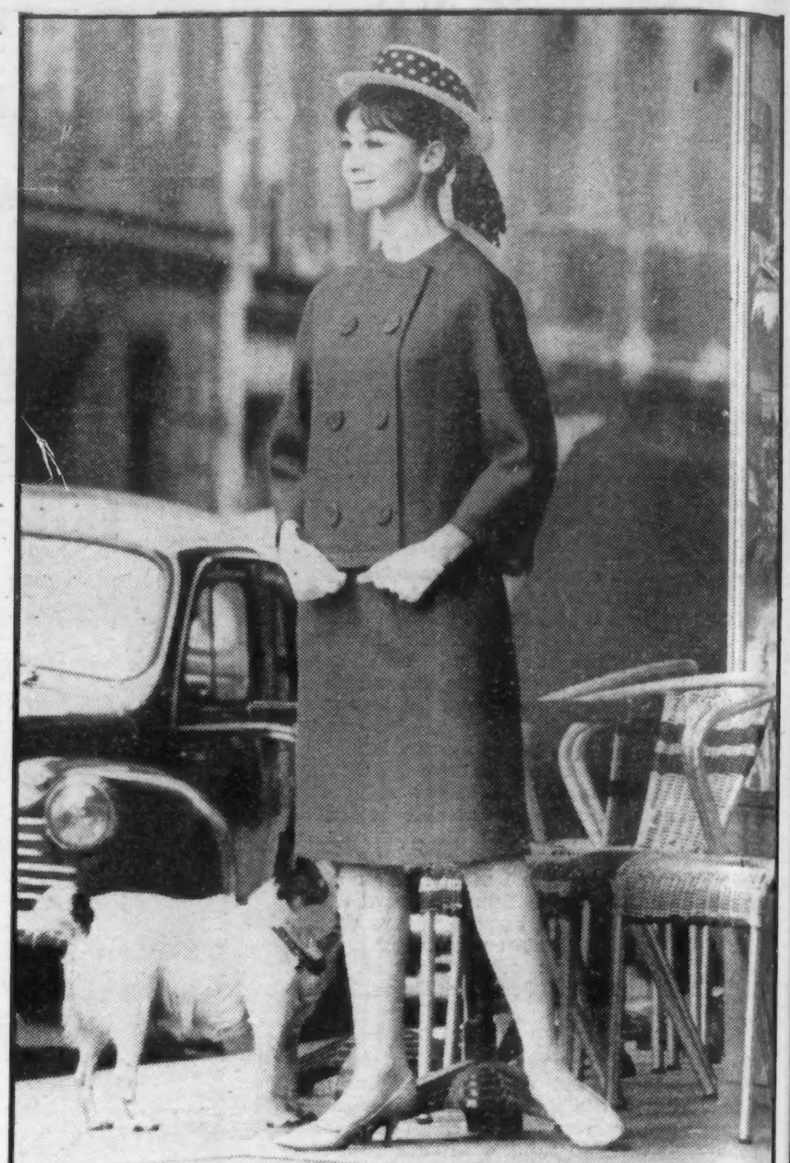
● Assurez-vous que la couleur du tailleur s'accorde soit avec votre manteau, soit avec votre imperméable. Nous pouvons avoir des journées froides et pluvieuses.

● Laissez-vous tenter par le gris, très à la mode cette année. Vous porterez votre tailleur sans lassitude plusieurs années de suite.

● Assurez-vous qu'il y a de la ressource dans l'ourlet, on ne sait jamais ce que réserve la mode dans les années à venir !

Madame Express a sélectionné cette semaine cinq tailleurs, de 159 N.F. à 390 N.F., qui lui ont paru particulièrement réussis pour leur prix, en tenant compte de la qualité du tissu et de la finition dans le détail :

● 159 N.F., en lainage Shetland rouge « ultra-diorisant » (comme on dit « chanellisant »). Cardigan court, ras du cou, double boutonnage, boutons fantaisie même coloris. Bordure entièrement piquée, et double piqûre soulignant le milieu du dos, de la jaquette et de la jupe. Jupe montée avec pinces non piquées à la taille. Doublure ton sur ton. Existe également en beige et en bleu France. (*Au Printemps.*) (Photo n° 1.)



(Dambier.)

1. — SHETLAND ROUGE.
Vérifier la couleur du manteau.

● 169 N.F., en flanelle gris moyen. Blazer droit, col tailleur, poches plaquées à hauteur de la poitrine. 3 boutons de nacre. Jupe droite à pli creux. (*Florence, 14, avenue Victor-Hugo.*)

● 255 N.F., en lainage chiné gris foncé et blanc. Veston strict, col tailleur, quatre poches-gilet, trois boutons de nacre, épaules assez carrées. Jupe droite, pli ouvert avec petit panneau de tissu assorti. Manchettes et pochette en piqué blanc vendues avec le tailleur. Existe en plusieurs tons de gris. (*Laura, 104, avenue du Général-Leclerc.*) (Photo n° 2.)

● 360 N.F., en flanelle deux tons : gris clair et gris foncé. Cardigan à col rond et bande de boutonnage de couleur contrastée, bordés d'une double piqûre blanche. Poches plaquées, petits boutons de nacre, manches montées très plates et jupe droite. (*Lorène, 66, avenue Victor-Hugo.*)

● 390 N.F., en pied-de-poule gris et blanc. Jaquette courte, col classique, travail de tissu contrasté pour les poches poitrine. Manches trois-quarts et boutons assortis. Jupe à très larges plis creux, repiqués sur une hauteur de 15 centimètres environ pour ne pas élargir la silhouette. (*Modèle Basta, en vente chez Amy Linker*, 46, *rue du Faubourg-Saint-Honoré.*) (Photo n° 3.)

(Les chapeaux ont été sélectionnés au *Printemps*. Le canotier de paille, garni d'un ruban à pois : 7,95 N.F. La forme cloche en paillasson : 19,90 N.F. Le panama à ruban foncé qui peut se porter baissé ou relevé : 49,90 N.F.)

SANTÉ

Attention au cholestérol

● ***Il crée autant de « névroses » que d'accidents circulatoires***

« J'AI du cholestérol » — antienne quotidienne, maladie à la mode et phénomène absolument général : nous avons tous du cholestérol dans le sang (on en a trouvé chez le fœtus) et nous sommes tous athéroscléreux (1) à partir de trente ans, c'est-à-dire que les

(1) Dans la terminologie médicale, l'artériosclérose s'appelle maintenant athérosclérose.

FUTURE
MAMAN
ENFIN
DES MODÈLES
ÉLÉGANTS
DANS
DES TISSUS
DE "CLASSE"
ROBES
ENSEMBLES
JUPES
"Kangourou"
MARINIÈRES
LINGERIE
GAINES
ENVOI CATALOG
JAS. 96-72
MAMAN CHIC
48 RUE DE PASSY
"SALON-BOUTIQUE" DANS LE JARDIN

R........
Royaldaim
LES VÊTEMENTS DE PEAU LES PLUS ÉLÉGANTS
74 Rue de Rennes - Tél. Lit. 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

Pierre
Clarence
vous propose
tous les jours à 15 h. 15
ses robes Tergal et laine,
ses manteaux de flanelle.
Une Collection
exceptionnelle
9, rue Saint-Florentin
OPÉRA 09-88
ouvert le samedi toute la journée

JOE
Chausseur
spécialiste
enfants et
juniors
modèles fantaisie "médical-fantaisie"
petite orthopédie
FROMENT
38 RUE DE
ROCHECHOUART
102 Fg ST DENIS
GARE DE L'EST
BESSY
7 RUE VAVIN
CONSULTATIONS
SUR RENDEZ-VOUS
AVEC ORTHOPÉDISTE
élève d'Osterman
AGRÉÉ S.S. ODÉ 33-15
modèles
exclusifs

parois internes de nos vaisseaux sanguins sont plus ou moins incrustées de plaques graisseuses jaunâtres, riches en cholestérol.

Le taux du cholestérol circulant dans le sang est en majeure partie d'origine endogène, c'est-à-dire interne, provenant de nos propres organes. Mais il est aussi en liaison avec les graisses de notre alimentation. On obtient des lésions athéroscléreuses chez les lapins en surchargeant leur régime avec des matières grasses.

A partir de quelle limite faut-il s'inquiéter quand le taux du cholestérol augmente ? Faut-il supprimer les matières grasses de l'alimentation ? Que valent les fameuses « huiles insaturées » (tournesol, maïs, soja) dont on a prétendu qu'elles étaient capables de neutraliser le cholestérol ?

Deux éminents spécialistes français des problèmes circulatoires, chefs de service à l'hôpital Broussais, ont répondu pour nous à ces questions :

Le chiffre fatidique

a) LE RÉGIME : il faut « démystifier » le cholestérol. Quand on trouve à un monsieur d'une cinquantaine d'années 2,80 gr. ou 3 gr. de cholestérol dans le sang, il peut être plus dangereux de le mettre à un régime draconien que de le laisser poursuivre son mode de vie, en lui conseillant la prudence, toutefois.

En effet, les régimes totalement dépourvus de matières grasses ne sont pas sans présenter, sur le plan organique, des inconvénients (troubles oculaires par manque de vitamines A et D, fatigue) et surtout sur le plan psychologique.

« Nous assistons chaque jour à de véritables « névroses du cholestérol » chez des malades qu'on a mis brutalement à un régime trop strict, et à qui on fait périodiquement des dosages de leur cholestérol sanguin », nous disent les médecins de Broussais. « Ils arrivent à ne vivre que pour le chiffre fatidique : si le taux est en baisse, tout va bien. S'il remonte, même légèrement, le moral s'effondre. C'est très exagéré ; car, après tout, si le taux du cholestérol est *un indice, en liaison indiscutable avec l'athérosclérose, il n'est nullement formel :* on peut faire des accidents athéroscléreux avec un taux de cholestérol sanguin normal, et ne pas en faire avec des taux élevés. On a vu des vieillards arriver allégrement à quatre-vingt-dix ans avec 4 grammes de cholestérol dans le sang. *En angoissant un malade hypercholestérolémique, le médecin peut lui faire un tort plus grave qu'en ne cherchant pas à faire baisser son taux de cholestérol,* si l'hypercholestérolémie ne s'accompagne pas d'autres signes cliniques.

« En revanche, si le même monsieur d'une cinquantaine d'années, outre son cholestérol élevé, a déjà fait un accident cardiovasculaire (infarctus, artérite, troubles cérébraux), il convient de le mettre à un régime alimentaire approprié qui visera avant tout à lui faire perdre ses kilos excédentaires le cas échéant, toute surcharge graisseuse étant un facteur de complication dans les maladies circulatoires. De toute façon, pour qu'un régime alimentaire soit réellement efficace, il faudrait le commencer dès l'enfance. Nous mangeons tous trop et nous nourrissons tous trop nos enfants. *Nous commençons dès l'enfance à encrasser nos artères de cholestérol.* C'est à la base qu'il faudrait changer nos habitudes alimentaires. »

Il faut souligner enfin que l'alimentation n'est pas tout. L'hérédité joue un rôle important. A taux de cholestérol égal, certaines personnes feront des accidents circulatoires, d'autres pas. Le stress est nettement favorisant. Des statistiques établies dans vingt pays civilisés montrent que le taux des accidents cardiovasculaires augmente de façon parallèle au nombre des téléphones.

Les huiles végétales

Des expériences sur lesquelles il serait trop long de revenir ici ayant montré que certaines graisses végétales : huiles de tournesol, de maïs, de soja, obtenues à froid dans des conditions particulières, faisaient baisser le taux du cholestérol sanguin, on en est arrivé à préconiser l'emploi de ces huiles en plus du régime alimentaire normal. En Amérique, par exemple, toute une campagne a été lancée pour dire qu'en absorbant quelques cuillerées d'huile de maïs, on neutralisait les graisses animales de l'alimentation. Est-ce exact ? Voici les résultats des investigations faites à Broussais :

● SUR LES LAPINS : dans les conditions de l'athérosclérose expérimentale, on obtient les mêmes lésions vasculaires quand 70 % des calories du régime alimentaire sont fournies par du beurre ou quand elles sont fournies par l'huile de maïs.

● SUR L'HOMME : 28 malades, tous athéroscléreux, avec un taux de cholestérol élevé (10 au-dessus de 3 grammes, les autres au-dessus de 4 grammes) ont reçu, pendant un an, dans leur régime alimentaire, les uns de l'huile de maïs « diététique », les autres de l'huile ordinaire du commerce — sans qu'ils sachent quelle huile ils recevaient. Un bilan a été fait toutes les six semaines. Après six mois, on a inversé les huiles et *on n'a constaté aucune différence d'action sur le taux de cholestérol entre l'huile banale et l'huile de maïs.* Mais si on supprime toutes les graisses animales de l'alimentation (y compris celles provenant de viandes grasses telles que porc et mouton) et qu'*on utilise exclusivement des huiles végétales insaturées, on assiste à une baisse spectaculaire du taux de cholestérol.* Une expérience rigoureuse sur les membres d'une communauté religieuse américaine l'a prouvé.

En résumé, les huiles végétales ne neutralisent pas le cholestérol : ajoutées à un régime normal, leur action est nulle. En grande quantité, et en remplacement de toutes les autres matières grasses, elles sont, en revanche, efficaces.

(Dambier.)

3. — PIED DE POULE GRIS ET BLANC.
Téléphoner dès le lendemain.

(Dambier.)

2. — CHINÉ GRIS ET BLANC.
S'assurer de l'ourlet.

HISTOIRE D'AMOUR

DEPUIS quelques mois, quand un Occidental discute avec un Soviétique de la liberté d'expression, celui-ci répond presque systématiquement: « Lisez Galina Nicolaïeva ! Vous verrez que nous ne cachons plus la vérité sur le sort des Soviétiques et qu'on peut tout écrire chez nous ».

Le dernier roman de Mme Nicolaïeva, « L'ingénieur Bakhirev » (1), tant vanté et tant discuté, paraîtra ces jours-ci en France dans une remarquable traduction de Georges Soria. Qu'apporte-t-il de nouveau par rapport à ses prédécesseurs ?

Tout d'abord sa description très humaine, on pourrait presque dire romantique, des personnages, peut-être parce que l'auteur est une femme. Ensuite, et malgré tous les malheurs qui frappent ses héros, une vision optimiste de l'avenir (alors que pour Pasternak, par exemple, tous les sacrifices des quarante dernières années n'ont servi à rien).

L'histoire d'amour entre Bakhirev et une jeune femme, ingénieur également, Tina Karamysch, que nous publions ici, est sans doute la partie la plus révélatrice du livre sur les réactions des Soviétiques face à un problème aussi « classique » dans la littérature universelle que celui de l'adultère.

Peut-être les déchirements et les drames qui en découlent paraîtront-ils exagérés aux Occidentaux. Pourtant cette histoire d'amour impossible est révélatrice du monde dur et difficile dans lequel vivent les Soviétiques et du comportement de l'homme et, surtout, de la femme socialistes, dans la vie de tous les jours.

C'est, à ce titre, un véritable document que nous sommes heureux de publier en exclusivité.

(1) Editeurs Français Réunis, 704 pages, 19 NF.

UNE JEUNE FEMME SO[...]
« Elle ne pouvait être le complément d[...]

DEUX jours après sa nomination comme ingénieur au service des blocs-cylindres, Tina Karamysch, convoquée chez le chef d'atelier, entra en blouse bleue, chaussée de ses petits souliers d'écolière sans talons. Dimitri Bakhirev, le directeur de l'usine, et Sagourov l'attendaient.

Bakhirev regarda ses yeux clairs, la ligne mince des sourcils, le visage d'un rose basané, et presque aussitôt ses craintes redoublèrent. Il se souvint pourtant de la note que la jeune femme avait rédigée sur le moulage en coquille, et de son intervention à la réunion des chefs de service pour défendre Vassili Vassiliévitch. Ce n'étaient là toutefois que des faits isolés, qui permettaient difficilement de se faire une opinion véritable à son sujet.

— Alors, vous acceptez d'être transférée à l'atelier de fonte ? dit Bakhirev.

La réponse l'étonna par sa brièveté et par son côté ultimatum :

— *Pour quelque temps seulement. Jusqu'à ce qu'on commence le moulage en coquille.*

Il se radoucit. Le moulage en coquille ! Il y avait donc, à part lui, quelqu'un à l'usine que la question du moulage en coquille tourmentait.

— Qu'est-ce qui vous intéresse à la fonte ?

— *Dans un bureau, on noircit du papier. A la fonte, une unité de rebut représente des tonnes de métal.*

Bakhirev poursuivit son interrogation, car de nombreux détails, chez cette jeune femme, éveillaient sa méfiance ; sa trop grande aisance, son attitude trop féminine, trop douce, son regard trop calme venu de très loin, comme d'une inaccessible tour d'ivoire, la paume des mains, fragile, impuissante. « Des milliers de tonnes de métal et des mains pareilles... Cela ne marchera pas ! ».

— Par où avez-vous commencé ? reprit-il.

Elle leva les yeux sur lui sans se presser.

— *Par cela.*

Sur une feuille blanche, un beau diagramme circulaire, soigneusement tracé.

— *J'ai fait l'analyse du rebut pendant un semestre.*

— C'est tout ce que vous êtes arrivée à faire ? dit Sagourov avec une pointe d'inquiétude.

Bakhirev aimait cette manière d'exposer les problèmes en chiffres. Il savait combien de papiers elle avait dû examiner, les calculs que ce diagramme supposait. Elle ne réagit nullement au reproche de Sagourov.

— *Oui, c'est tout.*

Etait-ce une fille équilibrée, ou indifférente ? Bakhirev prit sa défense :

— Vous avez commencé par cela ? C'est bien, vous avez raison ! Par quoi allez-vous continuer ?

— *Par les blocs-cylindres.*

— Vous n'avez pas de questions à nous poser ?

— *Non.*

Elle n'était vraiment pas bavarde ! Il lui sourit :

— Bonne chance !

Les sables et les cubilots avaient eu raison de sa beauté...

Tina se rendit sur le terrain où s'amoncelait le rebut. Noirs, énormes, lézardés, les blocs-cylindres s'y entassaient.

Aidée par le contremaître, Tina tira plusieurs blocs-cylindres des tas de ferraille. Un, deux, trois, quatre... Des courbes, tantôt ouvertes, tantôt abruptes, reliaient les unes aux autres les surfaces plates. Presque toutes les fissures correspondaient à des courbes abruptes. Les pièces semblaient être vulnérables à ces endroits. Peut-être suffisait-il d'en aplanir légèrement la forme, d'aplanir les joints ?

Ce fut là ce qu'elle commença par proposer à Sagourov, qui donna aussitôt des ordres en conséquence. Presque immédiatement, le pourcentage de rebut baissa.

Sagourov fit un long discours pour exprimer ses remerciements :

— Les marins disent que les femmes sur les bateaux, cela porte malheur. Dans cet atelier, c'est une femme qui tient en main la baguette magique du bonheur !

Tina passait pourtant ses journées dans le silence et la crainte. Etait-ce utile d'étaler ses doutes aux yeux de tout le monde. Mais quand Bakhirev, à son tour, la félicita, elle lui dit sur un ton presque fâché :

— *Non, la cause n'est pas encore décelée ! Depuis de longues années, le rebut apparaît et disparaît. Ces courbes ne sont pas la véritable cause ! Elles ne sont que l'endroit où la cause « perce ».*

Aussitôt, elle se demanda pourquoi, jusque-là, elle n'avait confié à personne d'autre ses pensées profondes. Ne pouvait-elle pas parler d'égal à égal qu'avec lui ?

La nuit du troisième jour, elle reçut un coup de téléphone du dispatcher de l'atelier :

— Tina Borissovna ! Le rebut vient de « percer » à nouveau !

— *A la section des blocs-cylindres ?*

— Non, des volants.

Elle se rendit immédiatement à l'usine. Les volants gisaient, couverts de soufflures, comme si une lèpre les avait attaqués.

Tina passa la nuit sur ces volants, changeant à diverses reprises les proportions du mélange de sable. Lorsque l'aube pointa, elle s'assit près de la chaîne.

Un jour grisâtre filtrait à travers les carreaux sales : les ouvriers de l'équipe du matin prenaient leurs places. Saisie de frissons, Tina se réchauffa les mains au-dessus de la fonte brûlante. Les lourds disques rouges, incandescents, qu'elle attendait, firent enfin leur apparition.

— Ils obscurcissent lentement, dit Sagourov. Bon signe ! Je crois que l'épreuve du volant est achevée. Va te laver et mange quelque chose, sinon la lèpre des volants finira par avoir raison de toi !

Tina n'eut pas le temps d'arriver au réfectoire qu'une voix, derrière elle, criait au loin :

— Tina Borissovna !

Elle pensa : *« Pourvu que ce ne soit pas le tour des blocs ! ».*

Son pressentiment était fondé. Le téléphone sonna. On vint chercher Tina. C'était son mari qui l'appelait. Une voix lointaine lui dit :

— Tu dois tout de même prendre le temps de dormir.

— *Laisse-moi tranquille !*

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— *C'est le tour des blocs-cylindres...*

— Bientôt ce sera ton tour, si tu ne prends pas la peine de te reposer.

Elle raccrocha le téléphone. Des blocs énormes, rouges, suspendus à des crochets, semblables à des pièces de boucherie, arrivaient par le rail aérien. Elle courut à leur rencontre.

— *Il y a encore des fissures ou pas ?* cria-t-elle à Sagourov.

— Il y en a...

Il lui fallait donc reprendre les recherches. Mais dans quelle direction ?

A l'atelier de fonte, elle procéda avec minutie à la vérification de la température de coulée qui pouvait avoir une incidence sur la résistance du bloc-cylindre. Ayant noté soigneusement les numéros des blocs-cylindres et les températures, elles donna l'ordre d'effectuer quelques coulées avec du métal à moitié refroidi, et d'autres avec du métal à une température élevée. Les fissures persistèrent.

Le lendemain matin, elle fut convoquée par Sagourov et Bakhirev pour s'entendre dire que les blocs-cylindres produits la veille étaient défectueux.

Bakhirev ne lui épargna pas les observations désagréables. Sagourov, lui, eut quelques mots conciliants :

— Tina Borissovna a passé trente-deux heures d'affilée à l'atelier, elle s'est rendue dans toutes les sections.

Bakhirev était implacable :

— C'est bien ce que je dis toujours : quand la tête ne marche pas,

DES FEMMES RUSSES FAISANT LE[...]
« Tu crois que je t'aurais aimé si[...] qui abandonnent leurs [...]

U.R.S.S. par Galina NICOLAIEVA

(Raoul Lévy.)

ce sont les pieds qui courent. Réfléchissez ! Avez-vous étudié de près les analyses chimiques de la fonte ?

— Oui, elles correspondent aux normes.

— Que pensez-vous faire d'autre ?

— Prendre ma tête à deux mains et réfléchir...

Une ironie légère et triste perçait dans ces paroles. Bakhirev regarda Tina attentivement. Disparus, le beau teint basané, les reflets chatoyants des cheveux ! Pâle, couverte de suie, exténuée, le regard éteint, des cernes couleur de plomb sous les yeux, l'ingénieur Karamysch tenait à peine debout et souriait d'un air vague. La juvénile beauté de cette femme intelligente n'avait résisté ni aux sables ni aux cubilots ! Devant ce spectacle, Bakhirev sentait une vague de pitié l'envahir soudain. Tina lui devint plus proche.

— Surtout, ne perdez pas la tête. Je passerai vous voir ce soir. Ne perdez pas le fil de vos recherches.

Il lui avait dit : « Prenez votre tête à deux mains ». Elle exécuta littéralement cet ordre. Installée au service des fabrications, elle avait posé ses coudes sur la table, puis elle avait pressé les paumes de ses mains contre ses tempes. Les sables, les noyaux, les moules, la fonderie, les cubilots, la charge, les analyses... Elle avait tout envisagé, tout vérifié de ses propres yeux, de ses propres mains. Tout était absolument normal. Mais les blocs-cylindres continuaient de craquer.

Au terme de sa réflexion, Tina décida de parcourir de nouveau les différentes sections et de tout réexaminer, des sables aux fontes.

Où, quoi, comment chercher ?

Il faisait déjà sombre. Son mari lui avait téléphoné plus tôt. Il voulait aller au cinéma. « C'était bien le moment ! Les blocs-cylindres craquaient toujours, la chaîne pouvait s'arrêter d'un moment à l'autre et cet arrêt retomberait maintenant de tout son poids sur ses épaules. Où, quoi et comment chercher ?

Elle n'avait pas omis une seule direction de recherche. Mais s'il en était vraiment ainsi ,cela signifiait qu'elle n'avait pas mené son travail jusqu'au bout. Ainsi, ce graphique, cette courbe comparative qu'elle avait commencé à tracer, elle ne l'avait pas achevée ! Comment avait-elle pu se convaincre de son inutilité avant d'avoir véritablement épuisé la question ?

— Tant pis ! se dit-elle pour essayer de se contrôler. *C'est cela, la recherche... Si on trouve tout de suite, ce n'est évidemment pas la peine de chercher.*

Elle en était arrivée à la proportion de silicium : la courbe avait atteint la limite supérieure des normes, et justement, la courbe du rebut montait aussi en flèche pour la même période. Début janvier, la proportion de silicium tombait brusquement, et le rebut, aussi, baissait brusquement. Tina en fut bouleversée. Ce n'était peut-être là qu'une coïncidence fortuite. « Prenez-vous la tête entre les mains ! ». Que lui révélaient les mois de février, mars, avril ? Elle chercha précipitamment les chiffres sur les feuilles de papier jauni et recommença à tracer des courbes. A la fin de février, la proportion de silicium atteignait le maximum et, parallèlement, un grand pic, un véritable mont Blanc apparaissait dans la courbe du rebut... C'était clair ? Non, pas tout à fait ! Après tout, ce n'était peut-être là qu'une coïncidence, un effet du hasard. Quand son diagramme fut enfin établi, la courbe de rebut et la courbe du silicium coïncidaient parfaitement. Tina sentit comme une bouffée de joie lui monter au visage.

Toute seule, dans le grand bureau du service des fabrications, elle se mit à rire de joie. Elle avait décelé les vices de fabrication des blocs-cylindres.

Soudain, la fatigue accumulée pendant ces jours l'envahit tout entière. Elle fut prise d'une irrésistible envie de ne plus bouger, de poser sa tête sur ces belles courbes et de s'endormir, doucement, près d'elles.

A ce moment, Bakhirev entra sans frapper à la porte.

— Vous êtes encore ici ?

Elle sourit d'un sourire heureux, comme dans un rêve.

Dans ce grand bureau désert, sentant le tabac, les tables de travail étaient vieilles, constellées de taches d'encre et les encriers dépareillés.

Le tapis vert de la table projetait par réflexion une lueur verdâtre sur le visage de cette jeune femme solitaire, portant au front une tache d'encre. Bakhirev fut touché par le sourire calme et heureux de ce visage fatigué.

— Comment ça va ? dit-il gentiment. Vous avez besoin qu'on vous aide ?

— Non.

— Vous avez obtenu des résultats pour les blocs-cylindres ?

Sans mot dire, elle lui tendit les courbes. Il apprécia tout de suite la méthode, sa logique et les résultats. Ce n'était pas à l'atelier, dans les sections, ni sur le terrain réservé au rebut, mais par l'analyse minutieuse des chiffres que le mystère des fissures des blocs-cylindres était enfin percé. Du bon travail ! Elle était vraiment intelligente !

Il décela une ressemblance entre cette jeune femme et lui-même et revécut soudain les minutes exaltantes de bonheur de ses propres veilles et découvertes nocturnes. D'un seul coup, elle lui devint étrangement proche, et ce sentiment d'intimité suscita en lui une émotion toute nouvelle. Il eut envie de lui poser doucement la main sur la tête, comme à un enfant, de l'étreindre comme on étreint un camarade, de lui adresser des paroles viriles d'encouragement.

— On peut dire que l'épisode des blocs-cylindres est maintenant achevé, dit-il lentement d'une voix troublée, un peu rauque, qu'il ne se connaissait pas.

Elle ne parlait toujours pas. Elle souriait cependant de son sourire heureux et vague. Une toute petite fille, une écolière, avec des chaussures d'écolière et un pâté d'encre au front. Mais il n'était pas question de lui poser doucement la main sur la tête. Il sortit un mouchoir propre.

— Vous avez une tache... Permettez que je l'enlève.

Elle resta assise pendant qu'il lui frottait le front.

— Allez dormir, ajouta-t-il. Et demain, reposez-vous aussi longtemps que vous en aurez envie.

Elle sortit d'un pas fatigué, traînant les pieds, se retourna en arrivant au seuil de la porte, le regarda en ouvrant avec effort ses paupières rougies, enflées, et lui sourit avec le même sourire heureux, timide et vague.

Il demeura seul, agité de sentiments complexes, fâché contre lui-même et éprouvant un vague regret. Comme si un instant précieux s'était enfui à tout jamais, comme si un être très proche l'avait quitté sans s'ouvrir à lui. C'est à elle qu'il aurait dû parler, précisément tout à l'heure, de tout ce qui le préoccupait, et il n'avait pas su...

(Magnum.)

DEUX ÉTUDIANTES DANS LES RUES DE MOSCOU.

« Cette négation de la féminité que l'on rencontre chez certaines femmes très jeunes... »

Oui, c'est ainsi que devait être son mari...

Quelques jours plus tard, à la sortie de l'usine, Bakhirev aperçut Tina Karamysch. Elle portait un large manteau gris argent et un petit chapeau. Son visage frais, reposé, avait recouvré sa beauté redoutable. Mais cette beauté n'avait plus maintenant pour Bakhirev ce côté inquiétant qui l'avait éloigné d'elle. Tina était capable de dévouement, de sacrifice. Cette idée l'émut.

Il n'y avait rien d'artificiel dans la beauté de Tina Karamysch. Il n'y avait pas non plus sur son visage cette négation de la féminité que l'on rencontre chez certaines femmes, très jeunes. Ce visage extraordinaire exprimait un tranquille mépris de sa rare beauté. Bakhirev eut soudain pitié de ces yeux que la fatigue devait souvent ternir, de ce teint que la suie recouvrait souvent de sa grisaille. Au lieu de prendre sa voiture, il resta immobile à la regarder. Elle avait une raquette à la main.

— Tu commences déjà à jouer ? lui demanda une fille blonde qui, de loin, semblait être la fille de Rosslavliev. Tout est encore trempé.

— Non, le court est sec. Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas joué !

Elle tourna la raquette en l'air. Bakhirev posa attentivement son regard sur sa petite main finement gantée.

— Allons-y ! dit la jeune fille.

— J'attends mon mari. Le voilà ! Volodia, Volodia ! cria-t-elle.

— Allons le rejoindre.

Elle lui fit un signe de sa raquette et se dirigea rapidement vers la place. « Comment sont les maris de ce genre de femmes ? », se demanda Bakhirev.

D'un grand pas sportif, un grand jeune homme, beau, souriant, traversait précisément la place. De larges épaules, une taille mince, sanglée par la ceinture de l'imperméable. Il portait lui aussi une raquette. Ils se saluèrent en se serrant les mains, si joyeusement qu'on n'aurait pas dit qu'ils étaient mari et femme, mais des amis intimes se retrouvant après une longue séparation.

« Oui, c'est ainsi que devait être son mari... », se dit Bakhirev.

Ils poursuivirent leur chemin, en se tenant par le bras.

Les gens se retournaient pour les regarder. Bakhirev éprouva soudain un sentiment d'envie ; il enviait leur beauté, leur jeunesse, l'insouciance, la légèreté de leur démarche, l'harmonie des corps, et surtout la gaieté de cette camaraderie, apparente même

→

→

de loin. L'indépendance, la légèreté, le calme de cette jeune femme avaient pour lui quelque chose de nouveau, d'extraordinaire.

Il s'était habitué à voir en sa femme le complément silencieux de sa propre personne. Mais ce jeune être qui venait de passer ne pouvait être le complément de qui que ce fût. Tina serait toujours l'égale... non, la première en toutes choses... Dans les relations entre ces deux êtres, il y avait quelque chose d'inaccessible à sa femme et à lui. Douloureusement vexé pour ce qui était de sa femme, il se dit tout de suite : « Nous avons notre vie... Ils ont la leur... Chacun vit à sa façon. »

• *« Qu'est-ce qui me prend ? Il faut que j'ôte mes mains »*

De tous les côtés, les gens affluaient vers les galeries, les loges, les balcons. Une véritable foule bousculait les ouvreuses et se précipitait dans la salle, avec des sandwiches entamés et des petits gâteaux, des rubans de serpentins plein les cheveux. « Quelle popularité ! », pensa Bakhirev. Il entra dans une des loges, déjà pleine de monde.

Démianov dansait une danse russe, une danse comme Bakhirev n'en avait jamais vu et qu'il ne verrait jamais plus danser de la sorte. Un oiseau de feu s'agitait sur la scène, tantôt prenant son envol, tantôt s'abattant le corps en avant. A chaque envol, à chaque chute, l'assistance, le souffle coupé, pensait que cette fois-là serait la dernière, que Démianov ne se relèverait plus ! Mais à chaque fois pourtant, le danseur rebondissait plus haut...

Le danseur s'arrêta, sans saluer, regarda la salle et, sans se presser, comme s'il était chez lui, il s'épongea le visage avec son mouchoir.

— Bis ! bis ! bis ! Bravo !

Il fit de nouveau un geste de la main. Et, à nouveau, l'oiseau magique qui, sans épargner ses forces, se laissait tomber sur la scène, la poitrine en avant, pour rebondir encore plus haut en l'air, s'anima.

— O-oh ! Que c'est beau ! Regardez, regardez ! dit précipitamment, près de lui, une voix de jeune femme.

L'espace d'un instant, il entrevit un front pur, des yeux clairs, largement écartés, et un regard à la fois transparent et secret qui lui parut incompréhensiblement familier.

Tina Karamysch s'était tournée de nouveau vers la scène.

Devant elle, des épaules, des têtes l'empêchaient de voir ; elle tendit le cou et se dressa sur la pointe des pieds.

Du haut de sa taille, Bakhirev aperçut, sur la droite de la jeune femme, un endroit libre.

— Là... un peu plus sur la droite... lui dit-il, à voix basse. Elle ne comprit pas. Alors il la prit, de ses mains, par les épaules et la déplaça doucement vers la droite.

— Vous verrez mieux.

Il l'avait déplacée, mais n'enlevait pas ses mains. Il avait tout d'abord maintenu ses mains sur les épaules de la jeune femme sans s'en rendre compte. Mais il sentit bientôt monter en lui la force et la chaleur de ses épaules, la fraîcheur de rivière qu'exhalaient ses cheveux. « Pourquoi est-ce que je la tiens ainsi ?... Ce n'est pas bien », se dit-il. Et pourtant, il serrait toujours de ses mains le jeune femme.

Le sentiment d'intimité qui l'avait envahi un jour dans le bureau du service des fabrications s'était transformé d'une façon toute naturelle, et qui l'effrayait, en un besoin d'intimité physique, et ce contact lui procurait une joie profonde. Il pensa, l'espace d'un éclair, qu'il avait parfaitement le droit de tenir ces épaules dans ses mains et que cette femme, avec son extraordinaire regard transparent, lui appartenait.

Pour la première fois, cette salle, qu'il avait vue si souvent,, lui parut belle. De tout son être, il sentit là-bas, derrière les murs, les étoiles, le vent, le ciel du printemps, noir et humide, vivant de son existence infinie et mystérieuse. Les choses s'ouvraient à lui, lui livrant leur beauté secrète.

« Qu'est-ce qui me prend ? Il faut que j'ôte mes mains », se dit-il. Mais il ne bougea pas. Et il n'y eut plus pour lui personne au monde que cette jeune femme incompréhensiblement proche, indispensable. Cela dura quelques secondes, des secondes qui passèrent inaperçues pour les gens qui les entouraient, mais qui semblèrent délicieusement longues à Bakhirev. Enfin, elle tourna la tête, et il aperçut, juste devant lui, ses yeux grands ouverts, pleins d'étonnement.

— Pardonnez-moi, bredouilla-t-il en retirant ses mains.

• *Le maximum du minimum possible d'honnêteté...*

Comme tous les ans, Katérina avait emmené les enfants passer un mois en Crimée, à Eupatoria. Bakhirev ne dormit pas longtemps. Il se réveilla au milieu de la matinée, fatigué mais heureux. Il téléphona à l'usine. Bien que ce fût un jour férié, tout marchait normalement. Il relut sa note, regarda l'épure et se réjouit une fois de plus de la simplicité de la solution trouvée. « Il faut raconter cela à Tina. »

Comme toujours depuis qu'il avait connu Tina, Bakhirev éprouva dans ce moment de bonheur le sentiment de son absence avec une acuité extraordinaire. Quelque part, à l'autre bout de la ville, elle se déplaçait, vaquait à ses occupations.

A moitié enivré par le succès et par les nuits d'insomnie, Bakhirev n'avait plus au plus profond de lui-même qu'un désir : la voir, et pas à l'atelier durant les heures de travail, devant d'autres gens, mais seul, au soleil, au grand air ; pour la première fois, il se présenterait à elle non plus en vaincu mais en vainqueur. Une légère crainte traversa son esprit : où tout cela pouvait-il bien le mener? Aussitôt, il se fâcha contre lui-même : au diable les précautions, les tergiversations ! Il voulait la voir, il en avait le droit !

Il connaissait l'adresse de Tina. Il prit un taxi et, une demi-heure plus tard, il aperçut à travers les buissons du jardin sa fine silhouette. Portant une robe bleue sans manches et un drôle de petit tablier, elle était accroupie près d'une plate-bande.

Sans descendre de voiture, il sortit la tête par la fenêtre et dit :

— Tina Borissovna !

Elle se retourna, confuse, et accourut vers la voiture :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle avait les mains couvertes de terre : sur le visage et les épaules, le premier hâle de la saison était encore rosé : ses yeux bleus étaient tellement lumineux qu'il avait du mal à les fixer. A chaque nouvelle rencontre, elle lui avait semblé jusque-là différente, plus jolie, mais jamais il ne l'avait trouvée aussi jeune, aussi digne d'être aimée.

— Nous avons mis au point un nouveau profil pour la masse d'équilibrage. Ce Ziablik deviendra quelqu'un... Allons à la campagne ! dit-il, en passant abruptement du coq à l'âne.

— Un moment... Je change de robe.

— Non... comme ça !

— Avec des mains pareilles !

Elle tendit ses doigts rosés, sales de terre. Il les essuya avec son mouchoir.

— Vous vous souvenez du jour où j'ai essuyé la tache d'encre que vous aviez sur le front ?

Elle hocha la tête et s'installa à côté de lui dans la voiture. Le taxi démarra.

Il lui parla des masses d'équilibrage, des forces d'inertie qui préparaient une catastrophe si on ne les prenait pas en considération. Elle l'écoutait, le comprenant, comme toujours, à demi-mot. Quand ils arrivèrent à la forêt, il s'arrêta de discourir et renvoya la voiture. Il ne pensait plus qu'à elle. Ils prirent un sentier jonché d'aiguilles et de pommes de pin. Dans la chaleur accablante, les pins étaient complètement immobiles : la résine coulait de leurs troncs, formant presque aussitôt des languettes blanchâtres et gluantes qui séchaient en quelques instants.

Les masses d'équilibrage, l'usine, le programme fondirent dans le silence, dans le parfum de la résine. Tina aux yeux brillants comme les coins du ciel bleu parmi les pins, Tina au cou, aux bras fins, élancés, d'un cou doré comme les arbres environnants, était l'être le plus proche de lui au monde, l'être qui le comprenait le mieux. Depuis les clavicules fragiles, affleurant sous la peau comme chez une toute jeune fille, jusqu'à cette petite veine bleue sur le cou-de-pied, tout en elle lui était depuis longtemps familier et fouettait son désir. Il savait pourtant qu'il n'avait pas le droit et qu'il n'aurait jamais l'audace de la toucher. Ces sentiments contradictoires provoquaient en lui une tension tellement intense qu'il se taisait, ne trouvant plus de mots pour s'exprimer. C'était la première fois de sa vie qu'il se sentait en proie à une soif absolue et dévorante.

Tina, elle, se souvenant du soir du 1er mai, de la loge au Palais de la Culture, de la « lanterne » et de son odeur de peinture, eut soudain envie que Dimitri lui prenne la main... Mais quand il esquissa le geste, elle s'écarta craintivement de lui.

Elle essaya de parler, il ne répondit pas ; il ne l'écoutait pas.

— A quoi pensez-vous ? lui dit-elle.

Ses lèvres s'étaient figées. Il n'osait pas lui dire à quoi il pensait, et il était incapable d'articuler un mot. Tina se tut également. Elle pensait ce qu'elle avait essayé de dissimuler au cours de ces derniers mois. *« Je l'aime. Je n'envisageais cela que comme une possibilité. Mais je l'aime depuis longtemps ».*

Un sentier les mena à un groupe de maisons réservées au personnel de l'usine. Au-delà d'un petit cours d'eau, une palissade verte, une porte fermée.

— J'ai une maison là, dit Bakhirev, en desserrant les lèvres avec difficulté.

L'avait-il amenée par hasard jusque-là ou était-ce de propos délibéré ? Ils s'arrêtèrent au bord du ruisseau. Le soleil et le ciel se reflétaient dans l'eau. Les nuages blancs défilaient à leurs pieds. Le feuillage d'un saule était immergé dans le ruisselet, de petites fleurs jaunes brillaient dans l'herbe. Deux papillons voletaient sur l'herbe. Insouciants, capricieux, leurs ébats répondaient à l'appel de la nature. Immobile, au bord de l'eau, Bakhirev demanda lentement, d'une voix sourde :

— Nous entrons ?

Et il se tut aussitôt. Elle savait que sa réponse déciderait de tout. Enjamber ce ruisseau, c'était renoncer à tout ce à quoi elle avait tenu ces dernières années. Elle eut peur. Elle eut envie de faire demi-tour, de s'en aller. Mais cela voulait dire : plus jamais... Elle regarda les deux papillons dorés : pourquoi le sort lui avait-il refusé ce qui faisait la joie de ces deux créatures ? Sans mot dire, il suivait son regard, lisait chacune de ses pensées, mais ne bougeait pas. Elle fixait le fond du ruisseau. Le soleil jouait tranquillement dans l'eau claire. Franchir le ruisseau ?

Elle comprit soudain que, si cela arrivait, tout ce qui s'était passé jusque-là se ternirait et disparaîtrait. Franchir le ruisseau, c'était compromettre tout ce qui avait donné un sens à la vie, accepter une angoisse qui la tourmenterait à jamais.

L'avenir ? Comment penser à l'avenir alors qu'il était près d'elle, avec ses larges épaules et son cher visage, pétrifié dans l'attente. Et son cerveau rusé la menait déjà où elle désirait aller. Il lui soufflait : « Une seule fois... Qui en souffrira, sinon toi-même ? Tu n'aurais pas craint de mourir pour lui. Pourquoi donc as-tu tellement peur de cela ? ».

Elle leva les yeux sur lui, regarda de nouveau le ruisseau. Du fond de l'eau, le ciel la contempla. Elle l'enjamba. Le soleil miroita à ses pieds.

Ils traversèrent en silence le jardin et pénétrèrent dans une chambre à moitié vide où se trouvaient un fauteuil en osier, une chaise-longue et, tout à côté, une paire de pantoufles brodées. Ces pantoufles avaient été brodées par les mains de l'autre femme.

Tina ouvrit une fenêtre, resta debout, immobile, silencieuse. Un lourd bourdon entra dans la pièce.

Bakhirev lui dit d'une voix voilée :

— Je n'ai jamais aimé aucune autre femme au monde que toi. Jamais je n'aimerai une autre femme que toi. Mais... jamais je n'abandonnerai ma famille.

Elle sourit amèrement malgré elle. Comme elle le connaissait ! Il n'avait pas besoin de lui expliquer son souci d'honnêteté ! Même dans la situation fausse où il se trouvait, il essayait en quelque sorte de préserver en lui son honnêteté foncière...

« Le maximum du minimum possible d'honnêteté », pensa-t-elle avec un sourire. Elle l'aimait pour cette sorte de rigueur absurde qui l'habitait.

— Je sais. Tu crois que je t'aurais aimé si tu étais de ceux qui abandonnent leurs enfants ? dit-elle. *Ne te tourmente pas. Notre bonheur est bref... Faisons en sorte qu'il soit total.*

Elle entendit ses pas derrière son dos. Comme il marchait lourdement, lentement ! Mais ses mains étaient impatientes. Ses lèvres, desséchées par des années de soif ! Elle comprit qu'elle avait attendu ce moment depuis toujours. Toute sa vie.

La semaine prochaine :

« Nous nous aimons parce que nous sommes égaux... »

DES SOURIRES ET DES HOMMES...

Les sourires qui vous sont adressés s'évanouissent à votre approche ? L'odeur de votre transpiration en est la cause. Supprimez cette odeur gênante sans stopper votre transpiration, nécessaire à votre santé, en utilisant chaque jour le stick désodorisant AÏDA. Une touche discrète d'AÏDA : vous voilà sûre de vous et tout vous est sourire. AÏDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

HAUSSMANN COATS
PRESENTE
APRÈS TRANSFORMATIONS
UNE COLLECTION EXCLUSIVE
SPORT - CLASSIQUE
109, BD HAUSSMANN - ANJ. 15-35

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

Apportez vos tissus...
SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
vous exécutera
les dernières créations
dans les plus brefs délais
Toutes retouches et transformations

Etablissements
PERFILS
MANUFACTURE
DE TRICOTS
PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS
88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XIe
Tél. : OBE. 14-83

VACANCES

Hors des sentiers battus

● *Un long week-end de Pâques : peu pour un vrai voyage, beaucoup pour rester enfermé.*

PEU de Français acceptant de prendre leurs vacances d'été... au printemps, Pâques se résume pour la grande majorité d'entre eux à trois jours de congé. Trois jours qui posent un problème. Un week-end, même prolongé, c'est peu pour entreprendre un vrai voyage, et c'est beaucoup pour rester enfermé.

A ne pas oublier en outre, cette année : des Pâques tardives faisant espérer du beau temps, les réservations doivent être effectuées très tôt : en fait, dès maintenant. Mme Express s'est donc demandé quelles « vacances » pouvait raisonnablement prévoir, selon son mode de « motorisation », le touriste pascal. Voici le résultat de ses recherches.

En voiture

Deux choses sont importantes pour les automobilistes :

— essayer de ne pas prendre les routes les plus fréquentées,

— ne pas aller trop loin : pour trois jours, 500 km sont le maximum raisonnable. Mais pour ceux qui peuvent prolonger le week-end, on peut prévoir deux étapes plus longues que les autres (la première et la dernière), ce qui permet d'aller plus loin.

Il ne faut pas oublier que la vitesse sera limitée sur les routes à grande circulation à 100 km à l'heure, ce qui réduit d'autant les possibilités d'éloignement (mais augmente les chances de... survie).

Mme Express, en collaboration avec le Commissariat au Tourisme, a établi cinq idées d'itinéraires « hors des sentiers battus », qui peuvent être raccourcis à volonté.

Au départ de Paris

● La Bourgogne par la « Route Buissonnière » : cette route, classée route touristique l'an dernier et signalisée par des panneaux représentant un « petit lapin », adopte l'itinéraire suivant : RN 6 jusqu'à Auxerre, puis Clamecy, Tannay, Corbigny, Moulins-Engilbert, St-Honoré-les-Bains, Luzy, Charolles, La Clayette et Chauffailles (deux châteaux forts à ne pas manquer), retour par Autun, Avallon (Vézelay).

● Val de Loire : l'itinéraire des châteaux est classique, mais il faut noter que certains spectacles « Son et Lumière » fonctionneront déjà à Pâques, notamment : Amboise (tous les soirs), Angers (le 21), Azay-le-Rideau (les 18, 19 et 20), Blois (du 8 au 24), Brissac (les 21, 22 et 24), Chambord, Chenonceaux, Loches (tous les soirs), Sully-sur-Loire (le 18), Villandry (du 16 au 24).

● Normandie : la route de Deauville-Trouville n'est pas la seule qui mène en Normandie. Voici quelques « centres d'intérêt » de la région : Le Bec-Hellouin (abbaye bénédictine), Honfleur, pont de Tancarville, Etretat (les célèbres falaises), Saint-Wandrille et Jumièges (deux belles abbayes), Clères (parc zoologique avec animaux en liberté), Mesnières-en-Bray (église de Fresles, avec fresques), Varengeville (hameaux cauchois accrochés à la falaise). Retour par Forges-les-Eaux et Gisors.

Au départ de Lyon

● Auvergne : plus ou moins en dehors des itinéraires classiques, en voici un intéressant au départ de Lyon : prendre la RN 69 vers Thiers (ville pittoresque étagée au-dessus d'une gorge) en passant par La Bastie-d'Urfé (château Renaissance). Ensuite, Ambert (musée historique du papier), La Chaise-Dieu (église abbatiale) et Le Puy (vaut deux jours de visite). Retour par Saint-Etienne.

Au départ de Marseille

● Le plateau du Vaucluse : route de Montpellier, ensuite la RN 109 vers Lodève (pont gothique et ville étagée), en visitant au passage Mourèze (gigantesques pointes dolomitiques). De Roquefort (les caves) à Alès, toutes les routes sont très pittoresques (et assez difficiles). On peut rentrer par Nîmes.

En train

Pour trois ou quatre jours le maximum supportable est une nuit aller, une nuit retour (à condition de pouvoir voyager allongé). Sinon, il faut se limiter à quelques heures de voyage. A titre d'exemple, on met de Paris moins de 3 heures pour aller à Bruxelles avec un rapide, 5 h. 3/4 pour atteindre Amsterdam avec le même train, mais plus de 7 heures pour aller à Genève, aucun train rapide n'existant sur cette ligne (le voyage est donc à peine plus long en voiture, Genève étant à 521 km de Paris).

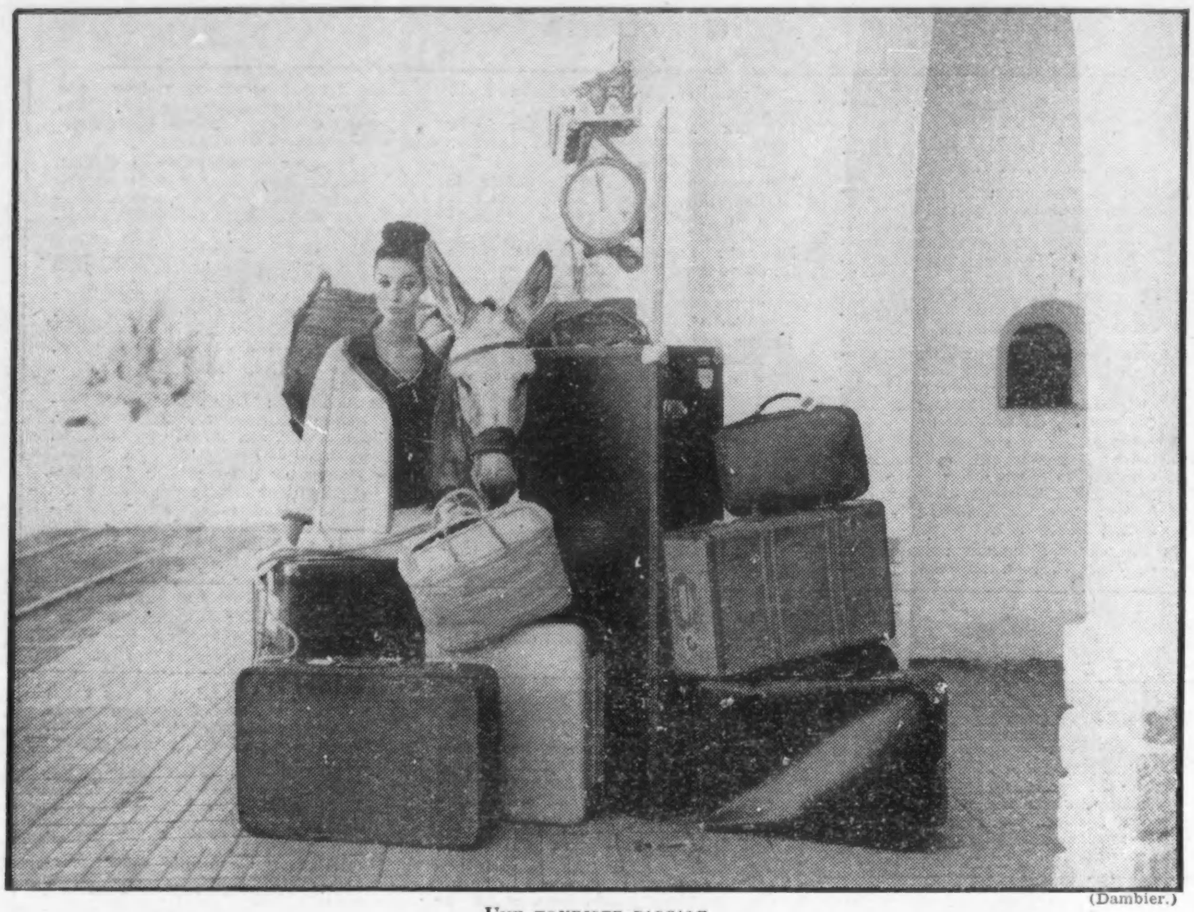
● A noter : le billet « week-end » délivré par la S.N.C.F. sur un rayon de cent kilomètres autour de Paris et qui représente une réduction de 30 à 50 % sur les tarifs normaux. Ce billet est valable du vendredi soir au dimanche soir.

● Les circuits : pour le week-end de Pâques, sont organisés un certain nombre de circuits utilisant le train seul ou train plus un autre moyen de communication (autocar, bateau). En voici quelques exemples :

● Pâques en Morvan, ou les gorges du Cher : 16-18 avril, pour les amateurs de marche à pied, excursions pédestres, mais aussi en autocar. Prix 81,50 N.F. et 120 N.F. Touring Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée, Tél.: PAS. 62-55.

● Les Causses et les Gorges du Tarn : du vendredi 15 à 20 h. 30 au mardi 19 à 7 h. 45. Voyage touristique et... gastronomique (Rocamadour, Padirac, Causse Méjean, Figeac, lacs du Levezon, l'aven Armand, etc.). Prix : 228 N.F. sans la boisson, suppléments pour chambre seule, première classe et couchette. Cook, 2, place de la Madeleine. OPE. 40-40.

● Week-end à la montagne : trois jours de séjour au Collet d'Allevard (altitude 1.400-2.000 m). Hôtel confortable à Allevard-les-Bains, car quotidien jusqu'au Collet d'Allevard (télésiège, remonte-pentes). Tout compris (sauf boisson) : 135 N.F. Groupe des skieurs du T.C.F., 65, avenue de la Grande-Armée. Inscription jusqu'au 2 avril, dernier délai.



(Dambier.)

UNE TOURISTE PASCALE.
Selon le mode de « motorisation... » (1)

En autocar

Quelques grandes agences se sont fait une spécialité des week-ends organisés en autocar. Les voyages proposés oscillent entre deux et cinq jours. Par exemple à Pâques :

● Deux jours. — La Bourgogne médiévale: abbaye de Fontenay, château de Clermont-Tonnerre, les vignobles, Vézelay. 127 N.F. Compagnie Française de Tourisme, 14, bd de la Madeleine. OPE. 97-93.

— Grotte de Han, la « Petite Suisse luxembourgeoise ». 125 N.F. Le Tourisme Français, 96, rue de la Victoire. TRI. 15-43.

— Les châteaux de la Loire : onze châteaux, cinq cathédrales et un spectacle « Son et Lumière ». 135 N.F. Transtours, 49, avenue de l'Opéra. OPE. 61-15.

● Trois jours. — Poitou, Saintonge, Périgord : les abbatiales, les châteaux et le bord de mer. 175 N.F. tout compris. Touring Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée. PAS. 62-65.

— Les Vosges et l'Alsace : Gérardmer, Strasbourg, Colmar et Colombey-les-deux-Eglises. 195 N.F. Le Tourisme Français, 96, rue de la Victoire. TRI. 15-43.

— Belgique, Hollande et « La Floriade » à Rotterdam. 185 N.F. Transtours, 49, av. de l'Opéra. OPE. 61-15.

● Quatre jours. — La Suisse, les sources du Danube, la forêt Noire et les Vosges. Promenades en bateau sur le Rhin et tour du lac de Constance. 229 N.F. Cie Française de Tourisme, 14, bd de la Madeleine. OPE 97-93.

— Pâques au Léman : séjour à Montreux, libre ou avec excursions organisées. Départ de Strasbourg. 171 N.F. Cook, 2, place de la Madeleine. OPE. 40-40.

— La Hollande : avec le quatrième jour consacré à la visite de Bruxelles. 266 N.F. Le Tourisme Français. TRI. 15-43.

En avion

Naturellement, l'avion permet d'aller plus loin. Seulement il coûte cher (pas plus, cependant, qu'un wagon-lit de première).

● A titre d'exemple, voici, communiqué par Air France, le temps de vol et le prix minimum du voyage aller-retour jusqu'à :

— Nice : 2 h. à 2 h. 30. 300,60 N.F. environ.

— Ajaccio : 5 heures environ. 349,20 N.F.

— Londres : moins de 2 heures, à partir de 196,10 N.F. (la nuit).

— Rome : 2 heures avec Caravelle, à partir de 467,60 N.F.

— Palma de Majorque : moins de 3 heures, à partir de 387,30 N.F.

— Madrid : 3 heures et demie, à partir de 471,70 N.F.

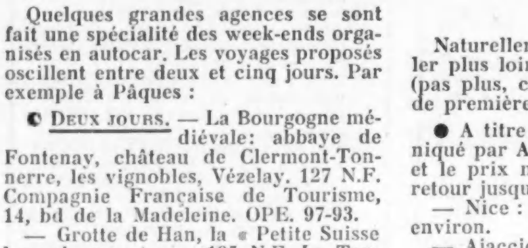
● Voyages organisés :

— Aux îles Anglo-Normandes : 3 jours à Jersey et Guernesey par Jersey-Airlines (départ le 16 avril au matin). Attention : passeport obligatoire. 315 N.F. Cie Française de Tourisme, 14, bd de la Madeleine. OPE. 97-93.

— Quatre jours à Ajaccio : séjour libre, une excursion en automobile. Prix à partir de 603 N.F. Cook, 2, place de la Madeleine. OPE. 40-40. (La même agence organise de courts séjours par avion à Milan, Palerme, Palma, aux Canaries, etc.)

1) L'ensemble photographié est en jersey de laine, parements et blouse en high-fil : 239 N.F. les trois pièces. (Modèle Tricosa, en vente chez Josette, 13, avenue Mozart.)

Lecteurs de « L'Express »
Nord - Camping
122, boulevard Magenta et
2, rue de Compiègne, Paris-Xe
LA MAISON DU SPORT
REPREND AU MEILLEUR PRIX
VOTRE ANCIEN MATERIEL



venez voir fabriquer votre tente
tentes à armature à partir de 350 NF
FABRIQUE VENDANT DIRECTEMENT AU DETAIL
FASH
55, BD BEAUMARCHAIS - PARIS
6, BD MAGENTA - PARIS

cinéma

NOUVEAUX

Plein soleil : méchant et brillant. (Voir page 36.) (*Marivaux*, RIC. 83-90 ; *Colisée*, ELY. 29-46.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma, à déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (Voir page 37.) *Balzac*, ELY. 52-70; *Helder*, PRO. 11-24; *Scala*, PRO. 40-00; *Vivienne*, GUT. 41-39.)

Pather Panchali : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une extraordinaire beauté. (*Cinéma d'Essai-Caumartin*, OPE. 81-50.)

Normandie-Niémen : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Berlitz*, RIC. 60-33 ; *Paris*, ELY. 53-99 ; *Wepler-Pathé*, EUR. 50-70.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma. (*Pagode*, INV. 12-15 ; *Avenue*, ELY. 49-34.)

Les Etoiles de midi : l'amour de la montagne. (*Biarritz*, ELY. 42-33 ; *Rotonde*, MED. 08-22.)

Les yeux sans visage : la poésie de l'horrible. Mais pas pour nerfs fragiles. (*Madeleine*, OPE. 56-03 ; *Mercury*, BAL. 75-90.)

Etoiles : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Monte-Carlo*, BAL. 09-83.)

Le Bel Age : un rêve éveillé de Pierre Kast, où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

RECENTS

Le dernier train de Gun Hill : pour les amateurs de westerns. (*Cinéac Ternes*, WAG. 24-50.)

Le visage : la magie contre la raison dans la Suède du XIX[e] siècle. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Come back Africa : vécue sous nos yeux, la tragique condition des noirs d'Afrique du Sud. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04.)

Les Liaisons dangereuses : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Raimu*, ELY. 38-91 ; *Régent*, MAI. 40-40.)

ANCIENS

Dies Irae : une affaire de sorcellerie au moyen âge racontée par Carl Dreyer. (*Studio 28*, MON. 36-07.)

Ivan le Terrible : le grandiose testament d'Eisenstein. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Hellzapoppin : la quintessence du burlesque délirant. A voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Le Diable au corps : Gérard Philipe et Micheline Presle dans l'une des meilleures réussites du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Plaza*, OPE-74-55.)

occasions

Je propose

- **Lambretta** 125, 17.000 m, avec accessoires. Prix intéressant. Tél. : VOL. 71-36.
- **Beau bureau** acajou × 153. Style Empire. Prix : 300 N.F. Tél. heures repas : GAL. 06-95.
- **Buffet de cuisine** blanc recouvert Formica vert. Etat neuf. Tél. à partir de 9 h. 30 : BAL. 59-01.
- **Grand landeau** enfant, type anglais, marque Bonnichon, excellent état. Tél.: DAN. 94-85.
- **Dostoievski**, œuvres complètes en langue russe. 14 volumes, format 18 × 26. Edition Saint-Pétersbourg 1902. Reliure cuir, parfait état. Prix : 500 N.F. Tél.: MAR. 51-20.

Je cherche

- **Belle voiture** d'enfant ou landau genre anglais, très bon état. Tél.: GAL. 79-88.
- **Sièges** Louis XIII ou Renaissance. Tél. après 19 h.: CAR. 53-35.

expositions

Antagonismes : deux cents toiles toutes fraîches dans les jardins de la peinture « extrême-actuelle ». (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 21 mars.*)

Gauguin : quelques chefs-d'œuvre et beaucoup de surprises. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au 24 mars au soir.*)

L'Art graphique de la Chine : aux sources et à l'avant-garde de l'art contemporain. (*Huguette Bérès, 25, quai Voltaire.*)

Peintres témoins de leur temps : le Salon des artistes officieux. Thème de cette année : La Jeunesse. (*Musée Galliéra, 10, avenue Pierre-I[er]-de-Serbie.*)

Nouveaux peintres : les poulains actuels de René Drouin, qui fut le premier à défendre la peinture d'avant-garde aujourd'hui en vogue. (*Galerie des Quatre-Saisons, 59, rue de Grenelle.*)

Comparaisons : un des rares « Salons » qui, par sa diversité et par une certaine qualité des envois, vaille encore le déplacement. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

Brassai : l'aventure objective des formes. Sculptures et dessins. (*Pont-Royal, 40, rue du Bac.*)

Chu Teh Chun : 2.000 ans de peinture dans les doigts et le goût moderne du risque. Un nouveau venu de Chine dont on reparlera. (*Legendre, 31, rue Guénégaud.*)

Coudrain : des aquarelles d'un art étrange et raffiné. (*Galerie Seder, 25, rue de l'Echaudé.*)

Dufour : une étape importante dans une œuvre en plein mouvement. (*Pierre Lœb, 2, rue des Beaux-Arts.*)

Van Gogh : manifestation exceptionnelle à ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Feito : sens des structures tragiques. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Gonnet et Humbert : deux tempéraments, l'un plus constructif et l'autre plus sensible, qui s'affrontent et se complètent. (*Galerie, 8, rue de l'Ancienne-Comédie.*)

Halpern : la vision romantique au XX[e] siècle. Avec des qualités indéniables de peinture. (*Art Vivant, 72, boulevard Raspail.*)

Marquet : le charme et la force d'une grande époque. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

Marfaing : des lavis d'un des rares peintres véritables de la nouvelle vague romantico-informelle. (*Cl. Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Meystre : la quintessence des paysages tunisiens. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

Pagava : vers de nouveaux espaces. (*Jeanne Bucher, 9 ter, boulevard du Montparnasse.*)

Hans Richter : quarante ans de peinture au rouleau, de cinéma insolite et de lutte contre l'académique immobilité des formes. (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

Thiollier : paysagiste au talent sûr, qui vient d'obtenir le « Grand Prix du Club du Tableau 1960 ». Sont également exposées les œuvres des autres lauréats : Epko, Rosso, Kovner et Chabrier. (*Norval, 14, rue des Beaux-Arts.*)

Viseux : une élégance désinvolte et de bon aloi. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

théâtre

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (Voir page 34.) (*Atelier.*)

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française.*)

Gout de miel : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Long voyage au bout de la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Marigny.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

télévision

Jeudi 17 mars a 21 h. 35 : « Les secrets des chefs-d'œuvre », une émission de Madeleine Hours, présentée par Jean Thévenot : examen photographique et microscopique des œuvres de Léonard de Vinci exposées au Louvre.

Vendredi 18 mars a 21 h. 55 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais.

Dimanche 20 mars a 18 h. 45 : « Concert de l'Orchestre National » sous la direction d'un des meilleurs jeunes chefs actuels : Lorin Maazel. Réalisation : J.-P. Carrère.

Lundi 21 mars a 20 h. 35 : « A l'Ecole des Vedettes », une émission d'Aimée Mortimer, avec Daniel Gélin, Pierre Mondy, Juliette Gréco, etc. Réalisation : Stellio Lorenzi.

Lundi 21 mars a 21 h. 40 : « La Justice et les Hommes », une émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou consacrée à la criminologie.

Mardi 22 mars a 20 h. 35 : « La maison de Bernarda », de Federico Garcia-Lorca, avec Tania Balachova, Marie Déa, Marie Mériko, etc. Réalisation: André Hugues.

recette

- **Moules aux crevettes**

Des moules, des crevettes, un beurre d'escargot : 125 gr. de beurre, échalote, persil, basilic, poivre.

Vous faites ouvrir les moules et vous les retirez des coquilles. Vous les mettez dans de petits bols avec des crevettes décortiquées (on en trouve en boîtes ou en sachets). Vous faites, d'autre part, un beurre d'escargot : vous travaillez le beurre avec le persil et l'échalote finement hachés. Vous y incorporez un peu de l'eau de cuisson des moules, une pointe de basilic, du poivre, un peu de sel s'il y a lieu. Vous recouvrez les moules avec cette préparation, vous mettez au four 5 minutes et vous servez.

SUZANNE ET HENRIETTE.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE DU PERISTYLE (salle Gaveau)
Maï-Thu
Peinture sur soie
45, rue La Boétie
ELY. 54-24

Galerie H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud - PARIS (6e) - DAN. 20-76
Chu-Teh-Chun
PEINTURES RECENTES
Jusqu'au 9 avril

Galerie BELLECHASSE
266, boulevard Saint-Germain - INV. 20-39
Nasser ASSAR
Peintures et Gouaches à partir du 15 mars

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
Cent œuvres de GAUGUIN
Clôture définitive de l'exposition
le 24 mars au soir

Galerie ARNAUD
34, rue du Four (6e)
FEITO
PEINTURES - MARS

GALERIE GENET- Dir Ch. Zalber
13, rue du Bac et 37, rue de Lille (VIIe)
FRANTA
Jusqu'au 30 mars

CARDO-MATIGNON
32, avenue Matignon
Louis MAZOT
19 mars - 9 avril

Galerie ISIDORE
44, rue d'Orsel - ORN. 18-50
LAVOINE L. P.
Vernissage 18 mars

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
YANKEL
« PORTS DE FRANCE »
Jusqu'au 9 avril

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
F. LÉGER
PEINTURES 1920-1955
Jusqu'au 11 avril

BARLACH HEUER
expose
à la GALERIE LE SILLON
22, rue Jean-Mermoz
17 mars - 2 avril

Galerie CAMBACERES
15, rue La Boétie - ANJ. 29-64
F. CAVEL
AQUARELLES - Du 17 au 31 mars

Galerie du BAC
46, rue du Bac
ADILON
PRIX OTHON FRIESZ 1956
19 mars au 2 avril

Galerie du DRAGON
PFRIEM
19, rue du Dragon

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA - F. FIEDLER

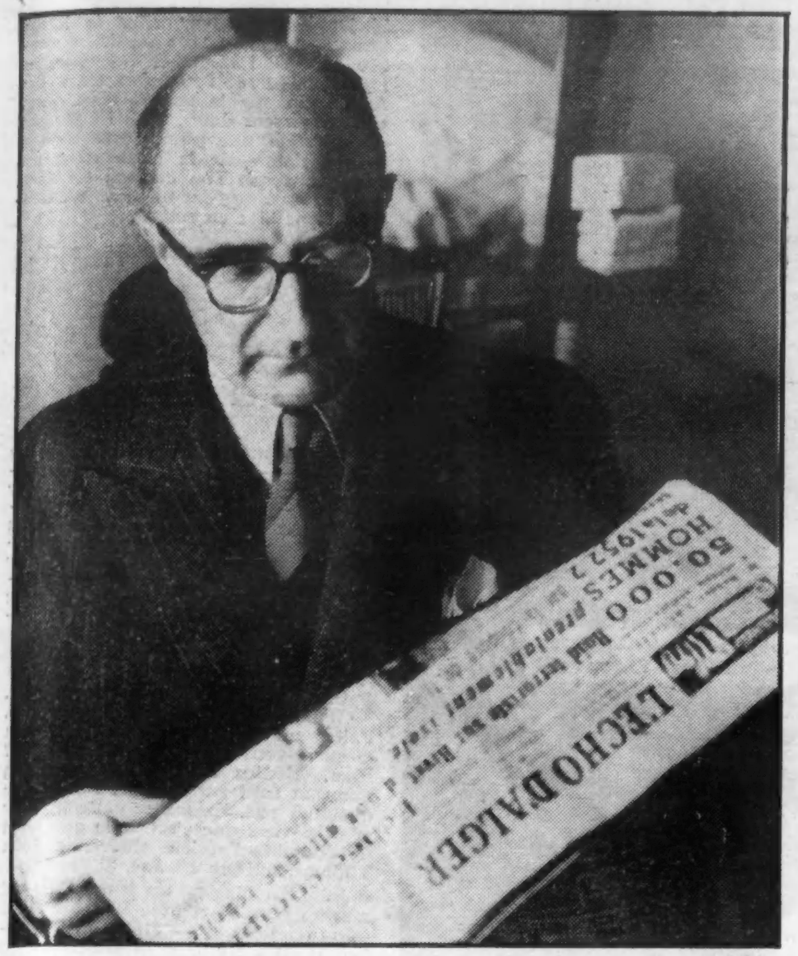
GALERIE RECIO
25, rue La Boétie - ANJ. 56-09
LAURE DELVOLVÉ
TAPISSERIES - DESSINS - PEINTURES

Galerie SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
HARMAN *allures d'objets*
Du 16 mars au 9avril

MODERNA MUSEET, STOCKHOLM
JACQUES VILLON
RETROSPEKTIV

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
MUSIC

GALERIE BOISSIERE
Nakache
peintre de l'expressionnisme fantastique
52, RUE BOISSIERE - PARIS • JUSQU'AU 8 AVRIL



M. ALAIN DE SÉRIGNY, INCULPÉ. (A.D.P.)

M. MICHEL DEBRÉ, PREMIER MINISTRE. (Keystone.)

« En état de légitime défense ».

JUSTICE

La tactique de M. de Sérigny

● ***Le directeur de « L'Echo d'Alger » a arrêté la liste de ses témoins et son plan de défense. Une épreuve de force intéressante se trouve engagée.***

DEPUIS quelques jours les chefs de l'insurrection algéroise incarcérés depuis un mois à la prison de la Santé à Paris bénéficient du régime politique. Ils ont maintenant le droit de prendre leurs repas ensemble, d'échanger leurs impressions, de lire la presse et d'y suivre l'évolution de leur affaire devant l'opinion publique. Le régime du secret est terminé pour eux. Pourquoi ? On affirme officieusement que l'instruction est suffisamment avancée pour que l'isolement des détenus ne se justifie plus.

En fait, depuis trois semaines, deux juges d'instruction chargés de l'affaire, M. Bertrand Dauvergne et M. Alain Simon, ont entendu à deux ou trois reprises chacun des inculpés. Les procès-verbaux d'interrogatoire se sont amoncelés. Mais il ne semble pas que l'on ait beaucoup avancé : du fait des complicités rencontrées initialement par les insurgés dans les services de police d'Alger, les dossiers étaient à peu près vides au départ. Les magistrats hésitent à s'engager sur un terrain aussi peu sûr.

Des témoins illustres

Que restera-t-il donc des accusations précises du procureur général d'Alger, M. Schmelck, qui affirmait que l'insurrection avait été « préparée de longue date, sciemment provoquée, délibérément entretenue » ? Le secret de l'instruction est rigoureusement respecté par la chancellerie et les organes officiels. Il n'en est pas de même du côté des avocats de la défense. Des fuites nombreuses ont eu lieu et les déclarations des inculpés ont pu être citées entre guillemets. D'ores et déjà les grandes lignes de la stratégie de la défense apparaissent : elles offrent une analogie troublante avec les positions de Mᵉ Tixier-Vignancour au cours du procès du bazooka.

M. Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger » et vedette du futur procès avec M. Pierre Lagaillarde, a demandé l'audition d'une longue série de témoins illustres parmi lesquels le Premier ministre M. Debré, l'ancien ministre du Sahara, M. Soustelle, le délégué du gouvernement à Alger, M. Delouvrier, les généraux Challe, Salan, Massu, Faure, le maréchal Juin, M. Guy Mollet, etc. Qu'entend-il prouver de la sorte ?

D'abord, pour ce qui est de son journal, il l'a dit : la complicité de fait du délégué général en Algérie et du général Challe, commandant en chef :

« M. Delouvrier disposait en Algérie des pleins pouvoirs. Il n'a jamais saisi « L'Echo d'Alger », contrairement à ce qu'il a fait à l'égard de confrères métropolitains comme « L'Express » ou « Le Monde ». »

C'est un fait. Pas plus qu'elle n'a tenté de neutraliser les réseaux armés qu'organisait M. Ortiz, la Délégation générale ne s'est préoccupée des campagnes menées par « L'Echo d'Alger » qui font aujourd'hui l'objet de poursuites. Il en a été de même pendant la semaine des barricades. Plus, et c'est ce que pour sa part M. Lagaillarde tente de faire valoir, pendant plusieurs jours on a vu, aux côtés des insurgés, des parlementaires, des officiers, des fonctionnaires, la révolte trouvant son expression à l'intérieur des corps de l'Etat mêmes, comme dans le peuple algérois.

Un tel sursaut, pour M. de Sérigny, était parfaitement légitime, et le directeur de « L'Echo d'Alger » cite ses sources :

« Un seul article publié par mon journal pouvait constituer un appel à la révolte. Il parut le 3 octobre dernier et reproduisait les termes d'un texte signé de M. Michel Debré qui déclarait alors : « Que les Algériens sachent surtout que l'abandon de la souveraineté française en Algérie est un acte illégitime, c'est-à-dire qu'il met ceux qui le commettent et ceux qui s'en rendent complice hors la loi. Et ceux qui s'y opposent, quel que soit le moyen employé, sont en état de légitime défense. » Or, ajoute M. de Sérigny, *depuis la déclaration du 16 septembre prévoyant l'abandon de la souveraineté française en Algérie, je me trouvais en état de légitime défense et il me semble étonnant que celui qui a écrit cet article me fasse poursuivre... »*

La lettre de M. Soustelle

On ne sait actuellement si le Premier ministre acceptera de se rendre à la confrontation que réclame le directeur de « L'Echo d'Alger ». Les liens entre les deux hommes sont anciens. Moins toutefois qu'entre M. de Sérigny et l'ancien gouverneur en Algérie, M. Jacques Soustelle. Ce dernier a été le témoin du « patriotisme » de M. de Sérigny avant et pendant le 13 Mai. C'est Jacques Soustelle qui a été l'instrument de la conversion « gaulliste » du seul journaliste d'Afrique du Nord à avoir été décoré de la francisque par le maréchal Pétain. Sur quelles bases ? Là encore M. de Sérigny est précis :

« J'ai tout fait politiquement et matériellement pour aider le retour au pouvoir du général de Gaulle en mai 1958. Je l'ai fait parce que M. Soustelle affirmait dans une lettre qu'il m'a adressée le 15 mars 1958 que le général de Gaulle était partisan comme moi-même de l'intégration (1). J'ai prêté 10 millions le 17 mai 1958 à M. Bozel, ex-trésorier du R.P.F., pour couvrir les frais que les collaborateurs du général de Gaulle devaient engager. Après de nombreuses réclamations, ces 10 millions m'ont été remboursés dans une enveloppe à en-tête de l'Elysée par M. Foccard. Quand le général de Gaulle a changé d'opinion, j'ai changé d'attitude et je l'ai combattu. »

(1) Le 22 octobre 1959, « L'Express » faisait état de l'existence de cette lettre de M. Soustelle au directeur de « L'Echo d'Alger » peu avant le 13 Mai. Le 23 octobre, M. Soustelle adressait une lettre recommandée à « L'Express » où il affirmait qu'il s'agissait « d'un faux pur et simple ». M. de Sérigny confirme aujourd'hui l'existence de ce texte capital pour la compréhension du 13 Mai.

Bref, pour M. de Sérigny, comme pour de nombreux inculpés, il n'y a pas eu d'insurrection ni de complot mais l'affirmation au grand jour, en accord avec une partie de l'Armée et de l'administration, d'un mouvement patriotique légitimé par l'action passée des hommes du 13 Mai.

Pour l'instant les juges attendent. Au-delà des « péripéties » d'un complot parmi tant d'autres ils auront à répondre essentiellement à une question : comment les mêmes hommes, mus par les mêmes mobiles, peuvent-ils avoir été des patriotes le 13 Mai et des insurgés le 24 Janvier ? Ce qui rend tant de fonctionnaires ou d'officiers hésitants, c'est qu'ils constatent qu'à l'intérieur du pouvoir, comme au-dehors, le même « travail » continue. Les liens noués entre les inculpés et les nouveaux « princes » sont tels qu'ils rendent toute réponse difficile sinon impossible.

SCIENCE

La troisième planète

● ***L'engin américain « Pionnier V » manquera son rendez-vous avec Vénus. Mais, pour les physiciens, il est un précieux espion cosmique.***

DEPUIS la semaine dernière, une nouvelle planète artificielle gravite autour du Soleil : Pionnier V. Elle est la troisième qui ait été créée par les hommes. Mais à la différence de ses deux prédécesseurs (Lunik I, lancé le 2 janvier 1959, et Pionnier IV, lancé le 3 mars 1959), qui n'étaient devenus des planètes que pour avoir manqué la Lune, Pionnier V n'est pas le résultat d'une expérience manquée.

Représente-il une pleine réussite pour autant ? Pour en juger, exposons d'abord les intentions des Américains, qui le lancèrent. Leur but initial était de faire décrire à l'engin une trajec-

→

NEIGE et SOLEIL - VACANCES de PAQUES en SAVOIE - PRALOGNAN la VANOISE
Téléphérique - Remonte-Pentes - Patinoire - Hôtels confortables
S. I. PRALOGNAN ou MAISON de SAVOIE, 117, Champs-Elysées
PARIS - BAL. 29-21

→

toire elliptique serrant de près l'orbite de Vénus et maintenant Pionnier V dans le voisinage de cette planète.

Pour atteindre ce but, il fallait satisfaire à deux conditions. La vitesse de Pionnier V devait être déterminée avec une grande précision. Tout excès dans la vitesse installerait le satellite sur une trajectoire trop distante du Soleil ; tout défaut de vitesse l'installerait sur une trajectoire trop proche du Soleil.

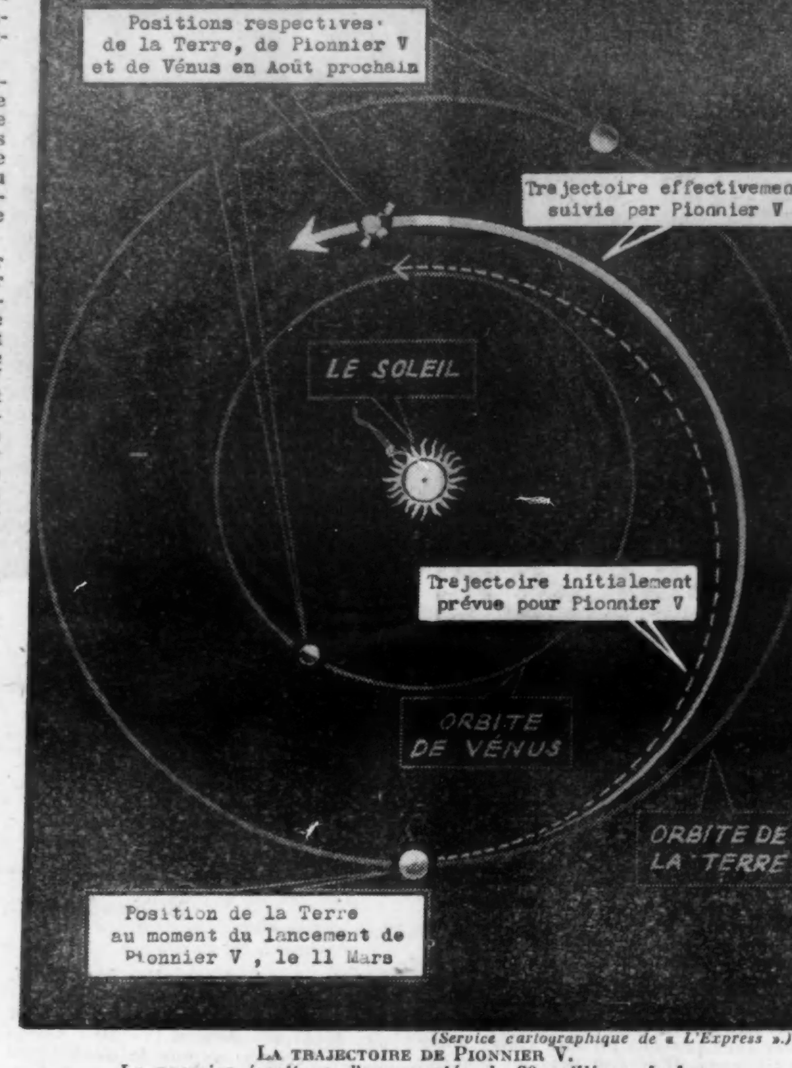
La seconde condition à remplir concerne la date du lancement. Pour arriver au voisinage de Vénus, Pionnier V devait couper l'orbite de cette planète au moment où celle-ci passait au point d'intersection prévu. La date propice au lancement de Pionnier V était le 2 juin 1959. L'engin ne fut toutefois pas prêt à cette date. Plutôt que d'attendre la prochaine date propice — qui se situe en janvier 1961 — les Américains décidèrent de procéder entre temps à une opération blanche, servant en somme de répétition.

Une erreur de 2 %

C'est là ce qui vient d'être fait. Faute de pouvoir remplir la condition de date pour un lancement réussi, les Américains espéraient remplir la condition de vitesse. Sur ce point, leur réussite laisse à désirer : l'orbite de Vénus n'a pas été atteinte. La planète gravite, en effet, à 108 millions de kilomètres du soleil, alors que la périhélie de Pionnier V (c'est-à-dire son point le plus proche du Soleil) se situe à 120 millions de kilomètres. Douze millions de kilomètres d'écart traduisent une erreur de près de 2 % dans la vitesse de lancement. Et si l'on note, d'autre part, que la charge utile de Pionnier V fut de 40 kg seulement, on constate que les Américains sont encore loin, apparemment, d'avoir conquis les fortes charges utiles et l'extrême précision des fusées soviétiques, capables de lancer dans l'espace 400 kg à une vitesse contrôlée à moins de 0,01 % près.

En revanche, dans le domaine de la retransmission des informations sur grandes distances, les Américains paraissent sur la voie de prouesses remarquables.

Déjà au cours des années écoulées, ils nous ont fait assister à deux expériences extraordinaires avec le contact de Vénus par radar (février 1958) et le contact du Soleil lui-même (avril 1959). Cette fois, ils se proposent de réaliser une portée de 80 millions de kilomètres avec l'émetteur de Pionnier V, qui, alimenté par 4.800 batteries solaires, travaillera en « modulation d'impulsions », selon une technique consistant à concentrer toute l'énergie disponible sur de très courts intervalles de temps où, dès lors, on peut compter sur des puissances instantanées considérables. En outre, à la réception, les Américains comptent, d'une part, utiliser des amplificateurs paramétriques et, d'autre part, recourir à des calculatrices électroniques pour défricher les messages et leur restituer leur véritable aspect au-delà des parasites qui les auront défigurés.



(Service cartographique de « L'Express ».)

LA TRAJECTOIRE DE PIONNIER V.
Le premier émetteur d'une portée de 80 millions de km.

Dans quelques mois

C'est dans quelques mois que nous pourrons ainsi juger du véritable intérêt de Pionnier V. Si, comme on le pense généralement, cet engin retransmet des informations lorsqu'il sera à des dizaines de millions de kilomètres de notre globe, ces informations seront probablement d'une valeur scientifique inestimable. En particulier, il sera capital pour le physicien de connaître le taux de particules électrisées de l'espace et de détecter les éventuels champs magnétiques existant dans le système solaire, l'utilisation ultérieure de ceux-ci n'étant pas impensable pour de futures locomotions interplanétaires. Mais il y a plus : Pionnier V montrera la possibilité de retransmettre demain les messages et photographies de laboratoires volants qui seront envoyés à proximité de Vénus et de Mars.

La véritable ère interplanétaire promet, en effet, de commencer bientôt.

Si janvier 1961 permettra le lancement d'une fusée vers Vénus, septembre 1960 sera une date favorable au lancement d'une fusée vers Mars. Les Américains ne laisseront sans doute pas passer ces dates. Mais les Russes, en obtenant une photographie de la face invisible de la Lune dans des conditions que l'on n'a pas oubliées, ont prouvé qu'eux-mêmes n'entendaient pas être en retard.

ALBERT DUCROCQ.

SPORT

L'homme et la fusée.

● ***Un Américain, John Thomas, vient de sauter 2 mètres 20. Il a battu le record, tenu pour inaccessible, du Russe Stepanov.***

COLLEZ-vous le dos contre un mur. Posez-vous une règle sur la tête. Faites un trait au crayon. Combien mesurez-vous ? 1 m. 70, par exemple ? Bien. Ajoutez 50 cm. et tracez un nouveau trait sur le mur. Reculez de quelques pas. Examinez cette hauteur et dites-vous que c'est celle que vient de franchir l'athlète américain John Thomas, âgé de 19 ans.

John Thomas est un jeune Noir qui mesure 1 m. 96 et pèse 86 kilos. Il est — officiellement — étudiant. En réalité, il est « étudiant en athlétisme » ; autrement dit, l'Université de Boston le loge et le nourrit afin de lui permettre de s'entraîner. Et elle lui fournit même quelques dollars d'argent de poche.

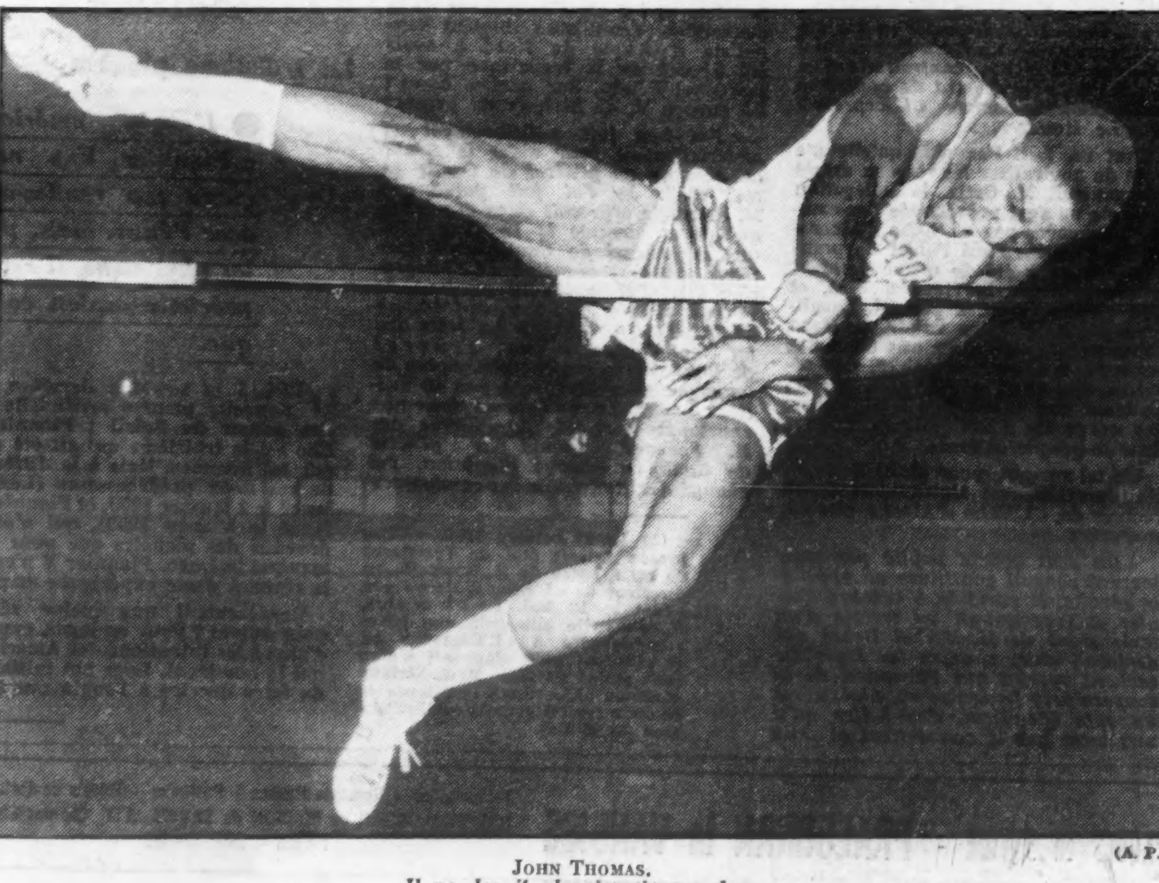
Le 13 juillet 1957, à Stalingrad, le Russe Youri Stepanov sautait 2 m. 16 au grand émerveillement des sportifs du monde entier. Il y eut une discussion relative à l'épaisseur des semelles de Stepanov puis, finalement, le record fut homologué. Comme tous les records, celui de Stepanov paraissait inaccessible, lorsque, moins de trois ans plus tard, le jeune Noir américain John Thomas se mit à franchir avec une régularité quasi mécanique 2 m. 16. Bientôt, il passait 2 m. 17, puis 2 m. 18, puis 2 m. 19. Il y a quelques mois, Thomas eut le pied gauche, son pied d'appel, pris dans une porte d'ascenseur. Les médecins dirent qu'il ne marcherait plus jamais normalement. Mais il reprit l'entraînement et cette semaine, enfin, le phénomène a sauté « indoor » 2 m. 20 (exactement 2 m. 197).

L'obstination

« Indoor » cela veut dire « en stade couvert », si bien que le record de Thomas ne sera pas homologué. Mais il ne fait aucun doute que le jeune athlète n'aura pas de mal à répéter sa performance en plein air et à détrôner très régulièrement Stepanov.

Peut-être êtes-vous ignare en athlétisme. Imaginez pourtant quelle détente, quelle souplesse, quels réflexes, quelle force, quelle précision sont nécessaires à un être humain afin d'arracher 86 kilos d'os et de muscles à l'attraction terrestre pour les projeter dans l'atmosphère à une altitude de 2 m. 20 ! Certes, des fusées vont se ficher dans la Lune. Mais une fusée, ça ne pense pas, ça n'est pas « nerveux »... John Thomas, lui, est un homme. En chair, en muscles, en sang, en nerfs, en intelligence.

Pionnier V continue de grimper dans l'espace interplanétaire. Il a parcouru déjà 1.000.000 de kilomètres. Qu'un homme s'obstine, au même moment, à franchir 2 m. 16, 17, 18, 19 et 20, c'est ridicule — et formidable.



(A. P.)

JOHN THOMAS.
Il ne devait plus jamais marcher.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *Galina Nicolaïeva : 3.000 lettres par jour.*

700 pages ; un titre sans attrait : « L'Ingénieur Bakhirev » ; un auteur dont le nom est inconnu du public français : Galina Nicolaïeva.

Oui, mais... Mais, dans le domaine du document humain, c'est l'un des livres les plus importants de ces dernières années qui sort cette semaine (et dont vous trouverez d'importants extraits en page IV, V et VI de Madame Express).

Le sujet : une histoire d'amour en U.R.S.S., émouvante et tragique. Pour la raconter, l'auteur a rompu avec la tradition littéraire officielle où les héros étaient libres de tout déchirement intime et de tous ennuis matériels.

Le livre commence la nuit de la mort de Staline et, parallèlement à l'histoire d'amour, trace une fresque des vingt dernières années où s'inscrivent tous les thèmes majeurs de la vie soviétique.

Tina Karamysch, l'héroïne de « L'Ingénieur Bakhirev », fille élevée dans le meilleur esprit du patriotisme soviétique, a perdu la trace de ses parents pendant la guerre et les a longtemps crus morts. Mais un miracle lui a rendu son père qui est devenu un haut fonctionnaire de la région, aimé et respecté de tous. Non seulement Tina ne manque de rien, mais elle est de plus en plus convaincue de la perfection soviétique. Un jour pourtant, son père tente de défendre un professeur juif, victime de la répression contre les « cosmopolites », déclenchée par Staline quelques années avant sa mort. Un beau matin, il est arrêté et, cette fois, Tania Karamysch reste orpheline pour toujours.

Adorée jusque-là par toute la ville, elle se retrouve seule, et c'est une vieille spéculatrice vivant en marge de la société qui lui accorde un refuge jusqu'à ce qu'elle puisse reprendre ses esprits et recouvrer son équilibre dans les études. C'est plus tard qu'elle rencontre l'ingénieur Bakhirev.

Pour être moins douloureuse, l'histoire personnelle de Bakhirev n'est pas précisément gaie, elle non plus. Ses parents, inadaptés à la vie nouvelle, ont sombré dans l'alcoolisme, et c'est pour fuir l'atmosphère étouffante de sa maison qu'il s'est installé chez un ouvrier de banlieue dont il épouse la fille. Ce qui compte avant tout pour lui, c'est la poursuite de ses études, puis la production des tanks, qu'il supervise en tant qu'ingénieur dans une usine de Sibérie.

Une étrange solidarité dans le malheur et un optimisme collectif caractérisent la société que décrit Mme Nicolaïeva, société où — elle nous le dit ouvertement — personne n'est à l'abri d'un « accident », d'une déchéance soudaine ou de privations extraordinaires imposées par la guerre ou par la mauvaise récolte.

Le sens de la lutte des jeunes Soviétiques parvenus à l'âge mûr dans le monde stalinien n'est pas toujours compréhensible pour les Occidentaux. Quand Mme Nicolaïeva nous décrit l'acharnement de la jeune kolkhozienne Dacha à apprendre à manier une machine-outil et son désespoir devant son incapacité à remplir la norme, une Parisienne sera tentée de croire qu'il s'agit d'une exagération. En fait, il y a des millions de Dacha en U.R.S.S., qui ont quitté leur campagne natale pour aller participer, dans les villes, à la grande aventure de l'industrialisation. Il est exact que ces jeunes femmes ont été fascinées par les perspectives que les usines nouvelles leur ont ouvertes, et que leur « patriotisme » du travail est sincère.

Certes, le livre de Mme Nicolaïeva n'est pas sans faiblesses. La lutte pour la modernisation et la justice que mènent Bakhirev, Tina Karamysch et quelques autres héros « positifs » contre les bureaucrates et les carriéristes se termine par la victoire des premiers, grâce à l'intervention quasi miraculeuse des anges krouchtchéviens arrivés de Moscou pour soutenir les « bons éléments ». A en croire l'auteur, au cours de la réunion décisive, ces émissaires de la justice gardaient sur leur visage « une douceur d'expression singulière ».

Mais le lecteur s'attache beaucoup plus au drame sentimental de l'ingénieur Bakhirev qu'à sa lutte pour la spécialisation et la réorganisation de son usine. Or, l'histoire d'amour de ces deux êtres mariés « par accident » chacun de son côté et qui connaissent une véritable révélation dès leur première rencontre, est digne des grandes traditions de la littérature russe.

L'auteur, Galina Nicolaïeva, a quarante-cinq ans. Elle préparait une agrégation de médecine à la Faculté de Gorki lorsque la guerre éclata. Elle servit dans l'armée et fut médecin de la flottille de guerre de la Volga pendant la bataille de Stalingrad. En 1945, elle publia ses premières œuvres : deux recueils de poèmes. Intéressée d'abord par les problèmes de la construction du socialisme dans les kolkhozes, elle vécut plusieurs mois dans les kolkhozes du Koriban et de l'Altaï, puis elle étudia les problèmes industriels et travailla dans une usine de tracteurs de Stalingrad.

Son premier roman, « La Moisson », paru en 1950, connut un grand succès.

Aujourd'hui, mariée à l'auteur dramatique Radzinski, elle écrit des pièces en collaboration avec lui.

Depuis que « L'Ingénieur Bakhirev » a été publié en U.R.S.S., Galina Nicolaïeva reçoit plus de trois mille lettres par mois.

(Archives.)
GALINA NICOLAIEVA.
Parce que Staline est mort.

(Archives.)
JACQUES DE BOURBON-BUSSET.
Parce qu'il a rencontré Oppenheimer.

● *Bourbon - Busset : entre le lion et l'ingénieur.*

PARCE qu'il a rencontré Oppenheimer au cours d'un dîner chez M. Leprince-Ringuet, et que le savant atomiste américain, qui a lui-même écrit des vers, discuta des rapports de la science et de la poésie, M. Jacques de Bourbon-Busset, ancien directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay, a écrit « Mémoires d'un lion » (Gallimard).

C'est une sorte de dialogue entre la Poésie (le lion) et la Science (Alexandre, ingénieur, spécialiste en cybernétique).

L'ingénieur, accompagné du lion, circule dans le monde entier avec une machine électronique qui doit faire le bonheur des peuples. Ils se disputent souvent (« *Il est enfantin* », dit le lion en parlant de l'ingénieur. « *Tu es sous-développé, tu n'arriveras jamais à rien* », réplique celui-ci), finissent par se séparer, et souffrent ensuite de leur séparation.

Pour poursuivre librement sa carrière littéraire, Jacques de Bourbon-Busset a quitté le Quai.

« *Je ne pouvais à la fois être directeur des Relations culturelles et publier des romans. Aussi ai-je demandé à Pineau de me laisser partir en 1956. Je fus remplacé par Roger Seydoux...* », m'explique-t-il. Il s'est retiré à la campagne avec sa femme et ses quatre enfants, dans la petite ville ouvrière de Balaincourt, dont il est devenu le maire.

Très gentleman farmer avec son teint florissant, sa haute silhouette confortable et ses bottes de cuir, J. de Bourbon-Busset a pu, tout en dirigeant une exploitation agricole, écrire cinq livres en quatre ans.

Il vient de terminer un livre « très actuel », dit-il, sur Périclès — « *un des seuls exemples de dictature par persuasion* ».

● *Les Yougoslaves : six fois plus de lecteurs qu'avant la guerre.*

AU stand des traductions françaises de l'Exposition du Livre yougoslave, qui se tient jusqu'au 22 mars à la Sorbonne, les visages de Sartre, Malraux et Camus qui figurent sur la jaquette de leurs livres, illustrent la popularité de la littérature française en Yougoslavie.

Ces trois auteurs, qui tirent à 15.000 exemplaires, figurent, avec Jules Verne (30.000) parmi les écrivains français les plus lus en Yougoslavie.

Françoise Sagan remporte un grand succès auprès de la jeunesse yougoslave (30.000 ex.) et le théâtre de Becket et de Ionesco attire un public enthousiaste. De longs articles ont paru dans les revues yougoslaves sur Robbe-Grillet et Butor, mais leur tirage reste encore assez restreint.

Parmi les ouvrages spécialisés : des traductions de « La Pensée de Lénine », et « Marxisme », de Henri Lefebvre, et « Le Travail en miettes », de Georges Friedmann.

Le surréalisme a eu une résonance très forte en Yougoslavie. A côté de Paris, Belgrade fut un des centres importants de ce mouvement littéraire. Une vitrine entière est consacrée à des ouvrages, revues et montages surréalistes.

En 1852, on fondit les plombs d'une grande imprimerie yougoslave pour en faire des balles destinées à combattre Omar Pacha. La Yougoslavie n'éditait que 1.000 titres par an entre les deux guerres. Elle en publie 6.000 aujourd'hui (dont 12 % de traductions) en trois langues (serbo-croate, slovène et macédonien).

ANNE-MARIE DE VILAINE.

Profitez des
CONDITIONS EXCEPTIONNELLES
que nous pouvons encore vous garantir dans l'immédiat, pour recevoir
franco à domicile
pour 33 NF
(3.300 Frs) par mois x 12 mois ou 350 NF (35.000 Frs) comptant
les 7 tomes du
LITTRÉ
(GALLIMARD-HACHETTE)
Plus de 14.000 pages de texte, format 13 x 26. Reliure pleine toile
la seule édition INTÉGRALE
la seule complète avec toutes les étymologies et le supplément reclassé dans le texte, du célèbre dictionnaire de la langue française.
LIVRAISON IMMÉDIATE
Sur simple lettre ou carte indiquant votre position sociale et, si possible, votre N° de C.C.P. ou de compte bancaire,
ENVOYEZ VOTRE COMMANDE AVANT LE 1er AVRIL
AUX
EDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES
Service EX. 3
40-42, rue du Capitaine-Ferber
PARIS 20e C.C.P. 516-42 PARIS

CRAPOUILLOT
Directeur Jean GALTIER-BOISSIERE
publie
un numéro spécial
PARIS PITTORESQUE
LE QUARTIER LATIN
MONTPARNASSE
avec un
DICTIONNAIRE DES RUES
Le n° 5 NF
LA JEUNE PARQUE

G.-A. ASTRE
DOS PASSOS
L'étude la plus complète sur « l'architecte de l'histoire » américaine
LETTRES MODERNES
73, rue du Cardinal-Lemoine, Paris

MAURICE BESSY
CAR C'EST DIEU QU'ON ENTERRE
...DANS UN WAGON DE DÉPORTÉES JUIVES
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
"... Un sujet si noble et si humain" B. PASTERNAK LETTRE A L'AUTEUR

CHEVALIER LEOPOLD VON
SACHER-MASOCH
Traduction intégrale des
NOUVELLES POSTHUMES
Précédées d'une étude psychologique du Masochisme : VOLUPTE et SOUFFRANCE
Le volume : 12 NF (catalogue sur dem.)
Librairie Duponchelle
13, passage Dauphine - PARIS (6e)

ESPAGNE

De la guerre civile à la corrida

● *Quatre romanciers de la « nouvelle vague » espagnole.*

LA guerre civile, la répression franquiste, la corrida, ces trois taches de sang de l'Espagne contemporaine sont évoquées à nouveau par les quatre romans que la N.R.F., poursuivant son effort de nous donner une vue d'ensemble de la jeune littérature espagnole, vient de publier dans sa collection « Du monde entier ».

La bourgeoisie sans masque

Roman-clé de l'Espagne d'aujourd'hui, « Le Masque » (1) d'Elena Quiroga, explique par un traumatisme l'obsession qui ramène deux générations de romanciers espagnols vers les scènes de leur enfance ou de leur adolescence inscrites sur l'arrière-plan de guerre civile. Presque inconnue à Paris (2), Elena Quiroga, qui a déjà publié en Espagne plusieurs romans (dont l'un obtint le Prix Nadal, le Goncourt espagnol), appartient à l'aînée des deux générations, celle de J.C. Cela, éclipsée aujourd'hui à Paris par la jeune gloire de Goytisolo et des romanciers de 25 ans.

Comme presque tous les personnages de l'univers romanesque espagnol, le protagoniste du « Masque », Moisés, ne peut se délivrer de l'enfant qu'il fut.

A 12 ans, Moisés, assista, dans l'appartement madrilène de ses parents, à l'intrusion de *pistoleros* « rouges » qui assassinèrent son père et blessèrent grièvement sa mère. La jeune femme tente d'appeler les voisins, mais l'enfant, terrorisé à l'idée que les assassins puissent entendre ces cris et revenir, place sa main sur la bouche de la mourante, pour étouffer les appels.

Moisés a l'impression d'avoir tué sa mère ; et il sera poursuivi toute sa vie par l'ultime regard de la mourante. Recueilli par une famille républicaine qui l'emmène en France au moment de l'exode de 1939, puis rapatrié et confié à sa tante Germana, l'enfant est alors mis en présence d'un jeune garçon de son âge, le fils de la domestique, dont le père a lui aussi été « descendu » mais par les *pistoleros* franquistes. Moisés comprend que le crime est partout, qu'il n'y a pas d'innocents parmi les hommes.

Incapable de poursuivre ses études, l'adolescent se met à boire.

Parent pauvre, depuis longtemps tenu à l'écart par les siens, Moisés a été invité par son cousin Bernardo, riche banquier, qui a réuni autour de lui toute la famille. Et l'action se déroule sur deux plans. Nous assistons d'une part à la conversation banale, aux menus incidents du dîner, et, de l'autre, au monologue intérieur de Moisés, qui, au-delà des apparences, découvre les mobiles cachés, les calculs sordides, les penchants criminels des convives, et pour lequel chaque mot, chaque geste de ses cousins retrouvés, évoque un souvenir d'enfance.

Ces brusques plongées dans le passé et ces retours au présent, conduits avec une science consommée des nouvelles techniques romanesques, introduisent peu à peu le lecteur dans l'intimité d'une famille. Les physionomies se précisent, veules ou monstrueuses.

De tous ces personnages, le plus veule est, sans conteste, Agustin. Pour échapper à son sentiment de culpabilité, de faiblesse, Moisés s'efforce de blesser les autres ; et Agustin est, pour lui, une victime consentante. Entre le sadisme de l'un et le masochisme de l'autre s'établit une trouble intimité. Soudain furieux, Agustin, après le dîner de famille, suivra son cousin dans une longue promenade nocturne à travers les rues de Madrid. Marche titubante qui amène les deux ivrognes devant la maison où furent assassinés les parents de Moisés. Agustin tente de tuer son bourreau ; mais Moisés le maîtrise et le frappe sauvagement.

Le cercle est fermé : la longue obsession de Moisés s'achève dans le crime au lieu même où elle a pris naissance. Et, avec elle, ce roman qui constitue l'une des plongées les plus hardies que l'on ait jamais tentées en un subconscient criminel.

Comment peut-on être une femme ?

Le roman complexe et savant d'Elena Quiroga pourrait être l'œuvre d'un homme. En revanche, le récit, d'une facture toute classique, de Susana March, « Les Ruines et les Jours » (3), est un roman ardemment

(1) Gallimard, 256 pages, 8 francs.

(2) Un autre roman de l'auteur, « La Sève et le Sang », a été publié en 1957 (Ed. Plon. Col. « Feux Croisés »).

(3) Traduit de l'espagnol par Annie Brousseau. Ed. Gallimard. 256 pages, 8,50 NF.

DON QUICHOTTE ET SANCHO PANÇA VUS PAR PICASSO.
« Qu'en sera-t-il de moi, Seigneur, quand tu te réveilleras ? »

à l'occasion de son Xe anniversaire

l'Avant-Scène

la plus importante revue de théâtre

215 numéros publiés, 140 épuisés

le nombre des abonnés a quadruplé en trois ans

tous les succès joués à Paris
textes complets

chaque abonné reçoit deux numéros par mois (1er et 15) sous couverture **cartonnée** (dans chaque numéro une grande pièce et une pièce en un acte)

un an : France : 36 NF
Étranger : 41 NF

dans chaque numéro 8 à 16 pages de photos de scène, des portraits d'artistes, des chroniques d'actualité...

l'Avant-Scène

offre

aux 500 premiers inscrits une collection de 5 numéros pour 6 NF
étranger : 7 NF ou $ 1,50

cette même collection sera envoyée **gratuitement** * aux nouveaux abonnés

* Signalons que les nouveaux abonnés de la région parisienne recevront également s'ils le désirent, **gratuitement**, une carte de "postulant" au "Théâtre-Club", l'Association française des spectateurs qui leur permettra d'assister gratuitement à 2 Spectacles-club et de recevoir des invitations pour 4 Avant-premières dans les grands théâtres de Paris.

découper suivant le pointillé

► choisir ci-dessous 5 numéros
en les marquant d'un X

165 **ouragan sur le Caine** H. Wouk et J. A. Lacour
171 **procès à Jésus** Diego Fabri et Thierry Maulnier
173 **Oscar** Claude Magnier
178 **Patate** Marcel Achard
184 **douze hommes en colère** R. Rose et André Obey
187 **l'année du bac** J. A. Lacour
192 **le journal d'Anne Franck** F. Goodrich, A. Hackett, G. Neveux
193 **Tchin-Tchin** François Billetdoux
202 **oncle Vania** A. Tchekov, G. et L. Pitoëff
203 **la tête des autres** Marcel Aymé
204 **vu du pont** A. Miller et Marcel Aymé
205 **l'effet glapion** Jacques Audiberti
210 **la petite Molière** Jean Anouilh et R. Laudenbach

Veuillez indiquer la solution choisie par vous :

☐ Prière de m'envoyer franco de port les 5 numéros choisis par moi ci-dessus (France : 6 NF - Etranger : 7 NF).

☐ Prière de m'inscrire pour un abonnement ferme de un an (Fr. 36 NF - Etr. 41 NF) et de m'envoyer **gratuitement** la collection des cinq numéros choisis par moi ci-dessus.

☐ Prière de m'inscrire comme "postulant" à **Théâtre-Club** pour deux mois avec le programme des prochains spectacles (7,5 NF ou gratuit pour les nouveaux abonnés de "L'Avant-Scène").

nom __________

adresse très lisible __________

à retourner avant le 30 avril (étranger : 30 mai) à **l'Avant-Scène**, 27, rue Saint-André des Arts, Paris 6e. Joindre le titre de paiement, de préférence C. C. P. Paris 7353-00.

féministe qui passionnera les lectrices.

Comment peut-on être une femme dans la Barcelone de la Révolution d'octobre, de la guerre civile et de la dictature franquiste ? Comment la protagoniste, l'adorable et exaspérante Maria Mir, née dans une boutique du quartier du port, réussira-t-elle à forcer les portes des revues littéraires et des éditeurs, à conquérir son indépendance matérielle et surtout son indépendance d'esprit ?

Les jours qui forgent la personnalité de Maria, en ruinant les puériles espérances de son adolescence, passent aussi, tantôt tragiques, tantôt mornes, sur sa ville : Barcelone, offerte pour la première fois au lecteur français en une réalité quotidienne exempte des clichés d'un romantisme attardé : la Barcelone de Susana March n'est ni celle qui s'étend à l'ombre du monastère du Graal, ni celle du Barrio Chino, ni celle des folles prodigalités des princes du textile, ni celle des *pistoleros* anarchistes. La Barcelone des « Ruines et des Jours » est celle des bureaux, des boutiques, des ateliers où s'affaire un menu peuple qui, tout en rêvant d'un bonheur aisé, d'un confort petit-bourgeois, affronte avec stoïcisme les pelotons d'exécution.

Génération perdue

José Corrales Egea, qui appartient, comme E. Quiroga et S. March à la génération qui eut vingt ans à l'époque de la guerre civile, inaugure sa carrière de romancier en publiant à Paris « L'Autre Face » (4). En cette chronique de la génération perdue, visiblement inspirée des « Hommes de Bonne Volonté », l'auteur met en scène, au cours d'épisodes étagés sur dix années de vie espagnole (1945-1954,) une foule de personnages représentatifs des divers milieux sociaux : Gabriel Guzman, l'universitaire besogneux, Jeronimo, le journalier agricole, Firmin Lasheras, le boutiquier enrichi par le marché noir, et aussi des étudiants et des industriels, des grands propriétaires, des prêtres, des gardes civils, des journaliers et des policiers, des paysans et des citadins : tous les types de la tragédie espagnole. Le chômage saisonnier dans les campagnes du Sud, l'exode des travailleurs de la terre vers Madrid et Barcelone, l'atmosphère étouffante d'un pensionnat religieux, les prémices de la révolte estudiantine à l'Université de Madrid, sont tour à tour évoqués au cours de cette ample fresque sociale dont l'objectivité est parfois teintée d'une nuance d'humour.

Mort dans l'après-midi

En abordant, après tant d'autres, le thème de la corrida, le jeune romancier, A.M. de Lera, a réussi à renouveler un genre usé entre tous. Ses « Trompettes de la Peur » (5) ont fait lever de la poussière sanglante des arènes rurales des ombres illustres : Chirita, l'enfant-torero qui, aux premières pages des « Arènes sanglantes », agonise sur le sol de boue sèche d'un obscur réduit, tandis qu'une villageoise charitable applique un mouchoir trempé de vinaigre sur la plaie béante de ses entrailles ; Hernandorena, l'apprenti torero qui, incapable de dominer le tremblement de ses jambes grêles, se jette à genoux devant le taureau, dont la charge l'emporte comme un fétu. Combien faut-il de Chirita pour faire un Manolete ? Combien de gamins détournés d'une saine besogne et condamnés, pendant des années d'apprentissage vagabond, à affronter, pour un repas et quelques piécettes, en des corridas irrégulières improvisées sur la place des villages, des taureaux souvent plus expérimentés qu'eux ?... Se penchant à son tour sur la terrible question à laquelle nul statisticien n'a jamais osé répondre, A. M. de Lera donne à Chirita et Hernandorena deux jeunes frères inoubliables qui symbolisent les deux aspects du martyrologe des adolescents de l'arène : Rafael, qui sera tué à vingt ans, à sa première course, et Aceituno, le raté, irrémédiablement déchu, qui, tout en tirant les souliers, songe confusément à une occasion de reparaître dans l'arène.

(4) Traduit de l'espagnol par R.M. Ducaud. Ed. Gallimard. 17 NF.

(5) Traduit de l'espagnol par J.E. Reille. Ed. Gallimard, 8,50 NF.

L'occasion se présente, dérisoire. Les deux compères sont engagés par une municipalité rurale ; et leur aventure s'inscrit tout entière en un dimanche de fête sur le plateau castillan. L'auteur évoque, avec une intensité presque insoutenable, la frénésie colorée de la fête campagnarde, la brutale allégresse des jeunes paysans, les champs calcinés, la poussière, les mouches, l'angoisse des deux apprentis toreros dans la minable chambre d'auberge aux murs souillés de sang de punaises, la lourde atmosphère de désir qui entoure Fina, la « mauvaise femme » du village, cloîtrée dans sa chambre par la réprobation publique, la jouissance hystérique des filles juchées sur des charrettes pour contempler la corrida, la sueur, le sang et, au-dessus de la foule en délire, sur la « tribune des autorités », la soutane noire du curé et les silhouettes hiératiques des deux gardes civils...

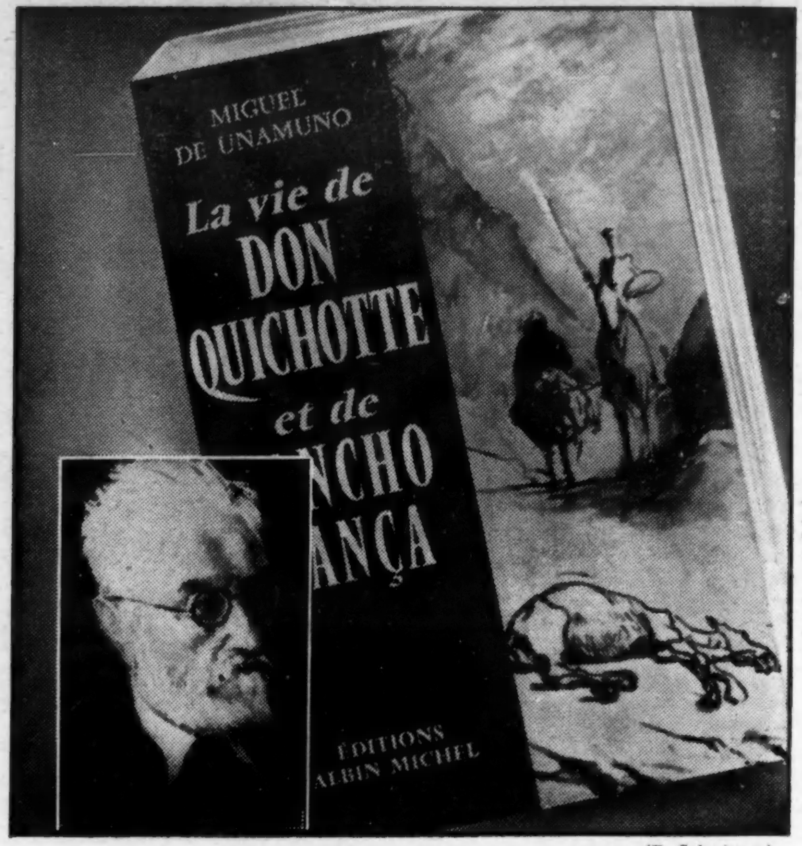
Le soir, les hommes du village, précédés d'un enfant de chœur porteur d'un fanal, emportent le corp de Rafael à la chapelle du cimetière. Tandis que le cadavre reste, seul et nu, dans la petite chapelle, le bal nocturne se déroule dans le vacarme de la musique et les explosions du feu d'artifice. Un épilogue inutile affaiblit malheureusement ce roman qui, amputé des vingt dernières pages, serait digne de prendre place aux côtés des deux ou trois chefs-d'œuvre indiscutés de la littérature tauromachique.

ELENA DE LA SOUCHERE.

« La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança » par Miguel de Unamuno

● *Un Nouveau Testament donné au peuple espagnol.*

D'OU nous arrive ce livre, écrit depuis plus d'un demi-siècle ? Pourquoi ce long purgatoire de cinquante-cinq ans sans qu'aucune traduction ait paru de « La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança » (1) ? Et, plus grave, pourquoi ce semi-ostracisme auquel la France a condamné les lettres espagnoles ?



(T. Cabestrero.)

MIGUEL DE UNAMUNO.
« Je suis né pour vivre en mourant »

La mémoire d'un lecteur est, au bout du compte, mémoire d'émotions. D'un livre, bientôt oublié, que reste-t-il finalement, sinon le choc qu'il vous donna. Aussi bien, cette année écoulée, les chocs que j'ai reçus se comptent pour moi sur les doigts d'une seule main : les trois livres de Durrell (« Justine », « Balthazar » et « Mountolive ») ; « Le Dernier des Justes » (le goût que j'en ai n'a d'égal que la réserve qu'il m'inspire) et, enfin, « La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança », chef-d'œuvre de Miguel de Unamuno.

Ici, l'accord est sans réserve. Le livre colle aux doigts. Impossible de lâcher cette folle méditation du « Quichotte » qui frappe le cœur, désordonne la tête, déverse au fil des pages tant d'idées que voilà bientôt le lecteur saoul de leur alcool, titubant, mais tenu à bout de bras jusqu'aux méditations dernières par la poigne du terrible recteur de Salamanque.

Le Livre est tout entier construit à partir d'un de ces paradoxes qui furent les vérités vraies d'Unamuno : Don Quichotte et Sancho Pança ont « existé » ; Cervantès n'est que « l'historien » de leur aventure. Et de s'en prendre à ces *« pauvres hommes qui manient la critique comme un tamis (...) sans se rendre compte que le passé n'est plus et que rien n'existe en vérité que ce qui agit, que l'une de ces légendes, comme on les appelle, quand elle pousse les hommes à l'action, en leur embrasant le cœur ou en les consolant de la vie, est mille fois plus réelle que la relation d'un acte quelconque qui pourrit dans les archives »*. Et de s'indigner contre ceux dont *« la tête pourrit le cœur »*, car *« la vérité, c'est ce qui fait vivre, ce n'est pas ce qui fait penser »*.

Un commentateur génial

Le « Quichotte » est un évangile. Cervantès, hidalgo de basse texture spirituelle (selon Unamuno), si l'on en juge par ses autres écrits, ne peut pas avoir été le créateur du couple sublime. C'est impossible. Cervantès a *vu* Don Quichotte et Sancho Pança et, en bon historien, nous a raconté leur geste. Non point romancier, mais témoin comme les évangélistes furent témoins du Christ, comme sainte Thérèse ou Ignacio de Loyola furent témoins du Dieu intérieur qui les habitait. Le libre, fougueux, délirant et génial commentateur. Contre les impies, contre les scribes — les « punaises scolatisques » — amoureux de la lettre, il dévoilera les sens secrets du message.

Très précisément, pour lui, le « Don Quichotte » n'est pas un livre, mais le Livre. Un Nouveau Testament donné au peuple espagnol, afin qu'il répande la vérité de par le monde.

Unamuno bouscule tout : les exégèses, les historiens, les professeurs, les *« bacheliers, les ducs et les chanoines »*. Unamuno se soucie de la vérité et de la vraisemblance comme d'une chiffe. Le « Quichotte », un jour, l'a brûlé d'une horrible et délicieuse blessure et c'est cette douleur — ce cri — et cette joie — ce chant — qu'il a voulu crier et chanter, afin, dit-il, *« de nous faire mal »*.

Pas à pas, au lent cheminement de Rossinante, il a suivi le voyageur de Lumière et son ombre sur les chemins de la Manche. Avec une infinie piété, avec un insondable amour, il nous dira, pas après pas, comment il faut *voir* et *comprendre* les sinistres et burlesques aventures de l'hidalgo que le monde désigne du doigt comme fol parce qu'il voulut, comme sainte Thérèse, *« vivre en mourant »* de la Gloire, du Songe et de l'Immortalité. *« Moi, Sancho,* poursuivit Don Quichotte, *je suis né pour vivre en mourant... »*, ainsi que le conte « l'historien » Cervantès. Pas après pas, l'évangéliste Unamuno, derrière chaque « aventure », dévoilera le signe caché et traduira la folie de l'acte en vérité d'âme et d'amour.

→

(1) Albin Michel, 392 pages, 10 NF.

Les 2 grands succès de la saison :
TOMASI DE LAMPEDUSA
LE GUÉPARD
60.000 ex. en 3 mois
édition brochée et reliée
ANDRÉ SCHWARZ-BART
LE DERNIER DES JUSTES
370.000 exemplaires
édition brochée et reliée
Prix GONCOURT
SEUIL

→

Un livre mystique, si l'on veut. Pour Unamuno, le monde n'est pas représentation — comme dit Schopenhauer — mais création et conscience éternelle et infinie de Dieu : *« La vie est un songe ! Serait-ce ton songe, mon Dieu ? Rêves-tu de nous ? Ne serions-nous rien que ton songe, nous les songeurs de la vie ? Et s'il en était ainsi, qu'en sera-t-il de nous ? Qu'en sera-t-il de moi, Seigneur, quand tu te réveilleras ? »* Et si la vie est songe de Dieu, Don Quichotte n'est-il pas le plus raisonnable — en sa folie — des rêveurs de Dieu ?

Il est plusieurs manières de comprendre un livre comme il est plusieurs tactiques pour s'emparer d'une ville. Les uns donnent l'assaut (je sais comment la critique marxiste s'est colletée avec le «Quichotte»); d'autres tournent autour de l'enceinte en soufflant dans des trompettes et, au huitième jour, s'effondrent les Jérichos de pierre. Unamuno a-t-il *bien* ou mal compris le « Quichotte » ? Là, je crois, n'est pas la question. Une foi ne se comprend pas. Elle s'éprouve. Lisez ce livre et si votre cœur n'est pas trop « endurci », laissez-vous illuminer par la foi quichottesque.

JEAN CAU.

« Parler clair » par Blas de Otero

● *Un poète espagnol parle pour « effacer le sang et l'iniquité ».*

QU'ELLE est grande, l'Espagne, quand elle nous vient par la voix d'un homme libre, quand, malgré le football et les castagnettes, elle nous transmet la dure lumière et l'âpre vérité ! Celles de Goya, de Machado, d'Hernandez, de l'ouvrier de Barcelone et du paysan de Cuenca. Blas de Otero n'est qu'un poete, « mais sérieusement ». Pour tous ceux qui

ne parlent pas parce qu'ils ne peuvent
[pas, morts
de peur et de faim,

il demande « la paix et la parole ». Il écrit à la bouche (comm on écrit au stylo)

par
besoin,
pour
contribuer
(un peu)
à effacer
le sang
et
l'iniquité
du monde
(y compris
la caricaturale Espagne actuelle).

Lui qui a consacré tant d'admirables sonnets — dont certains sont dignes de Quevedo — à Dieu, à l'Amour, à la Mort, prend aujourd'hui le verbe comme une arme, dangereuse, précise. A l'heure de l'Espagne horizontale, debout, il dénonce et nous entraîne vers l'aube. On comprend alors que son dernier livre, « En castellano » (que Claude Couffon vient de traduire, sous le titre « Parler clair ») (1) ait été interdit par la censure franquiste.

Né en 1916 à Bilbao, dans ce pays basque où fleurit, calciné, l'arbre de Guernica, Blas de Otero est de ceux qui, avec José Hierro, Julian Andugar, Eugenio de Nora, Claudio Rodriguez, Gabriel Celaya, Ramon de Garciasol, José Agustin Goytisolo, ont mis une langue riche et directe au service de l'avènement du Royaume de l'homme, cette « Espagne de la rage et de l'idée » qu'annonçait Antonio Machado.

Etre homme

Dans cette génération décimée, déchirée, à qui on n'a laissé d'autre destin que le recensement et la conservation des ruines, les premiers livres d'Otero, « Cantique spirituel » (1942), « Ange férocement humain » (1950) et « Rappel de conscience » (plus tard « Ancia ») apparaissent comme un constat des ténèbres, de la désolation, du vide, une interrogation vertigineuse :

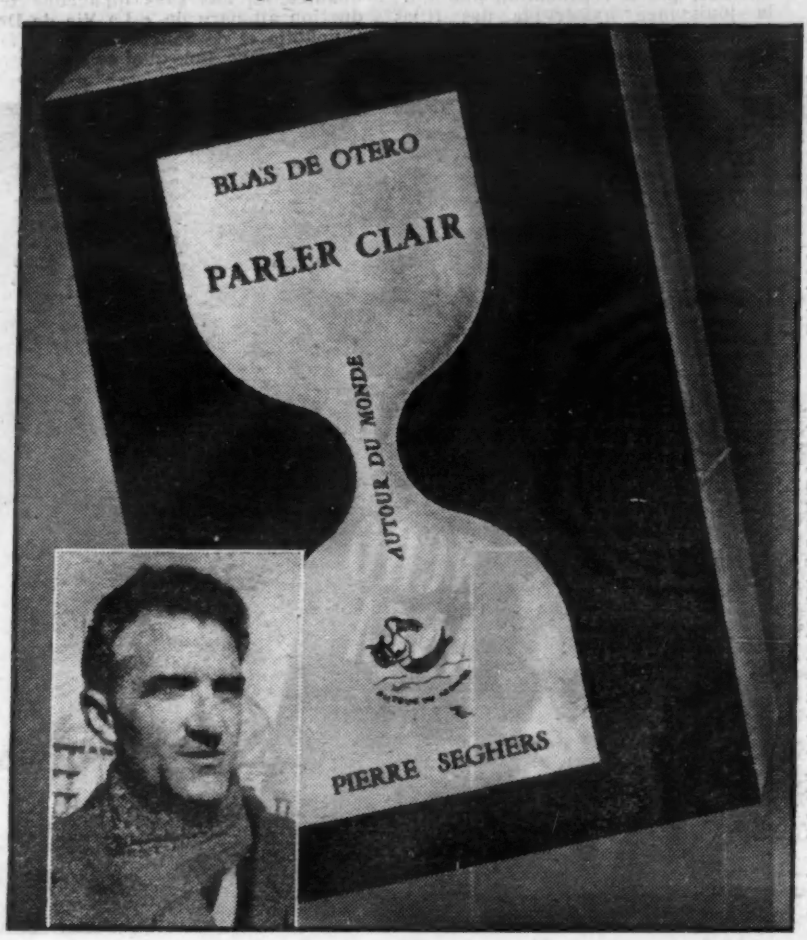
Etre homme c'est cela : l'horreur à
[pleines mains.
Etre — aussi n'être pas — éternels,
[fugitifs.
Ange aux grandes ailes de chaînes !

Dans son avant-propos à « Parler clair », Couffon note que « de tous les poètes de sa génération, Otero est sans doute celui qui a été le plus loin dans le chemin de la précision, de la rigueur. Chaque vers est un élément efficace, net et tranchant ». Cette économie, pleine de saveur et de violence, Otero l'a apprise du peuple :

« Chez moi, les paysans basques disent : « Pas travailler, pas manger. » Cette concision, brutale, sans image superflue, mais pulpeuse, c'est mon art poétique. Ecouter le peuple. Il dit tout. Puis recopier, quand ce qu'il dit, en nous, a fait son travail. »

Ce qu'Otero nous apporte, c'est bien cela : peu de paroles, des actes. Des vers qui soient des actes. Dans l'Espagne de Franco comme dans l'Algérie de Papa, une parole compte, elle peut mener loin. Quand il n'y a plus de temps à perdre, parce que notre espérance est vulnérable et menacée, le mot devient enfin une nécessité sérieuse. Il sort de la bouche de l'homme pour aller au cœur de l'homme. C'est un chemin sans fioritures. Dans ce climat, Eluard écrivit ses « Poèmes d'amour en guerre ». Otero son « Poème sans paroles » :

Des mots pour toi. Ne les prononce
[pas.
Ferme
les lèvres.
Ainsi que tu fermes le poing, ouvrant
[l'espace.
Je ne veux pas
de mots. Ecume
contre la falaise si belle
de la réalité.
Toi.
Chevelure
lumineuse.
Rouge drapeau blessé par l'aube.
Lorsque tu me regardes, il n'y a pas
de mots.
Le monde
tremble un instant.
Et je sais qu'il est beau de combattre
[enlacés.



(Archives.)

BLAS DE OTERO.
« Il est beau de combattre enlacés... ».

Parfois, dans ce grand livre où la certitude l'emporte toujours sur la détresse, comme un tronçon de bois que la mer a rendu, passe le « chevalier à la triste figure ». Mais, aujourd'hui, il sait :

C'est une utopie;
vous êtes des rêveurs.
Oui, oui, nous sommes dans la Lune...

A Barcelone, les arrestations recommencent; à Madrid, les premières bombes terroristes éclatent. Il n'y a pas de répit. « Toujours avancer. S'arracher à son propre cœur. Tout effacer derrière soi.

Le silence. L'exil. La nuit. Et déjà il reprend son chant « à contre-Pyrénées ». Il faut y prêter l'oreille. Terriblement, il nous concerne. Nous sommes dans la zone fraternelle où pain et vin sont partagés. Blas de Otero *écrit en plein jour*.

JEAN SENAC.

(1) Seghers, collection « Autour du monde ». 144 pages. 8 NF. 85.

VOYAGE

« L'U.R.S.S. en 250 questions », par Jean-Pierre Le Mée et André Parinaud.

● *Pour meubler la conversation.*

CE qui distingue « L'U.R.S.S. en 250 questions » (1), qu'ont écrit en commun Jean-Pierre Le Mée et André Parinaud, des autres récits de voyage publiés à l'occasion du voyage de M. Krouchtchev en France, c'est d'abord la forme dialoguée adoptée par les deux auteurs, puis le partage des responsabilités selon les spécialités. Le Mée et Parinaud peuvent ainsi échanger leurs impressions sur un ton plus vivant que les récits de voyage auxquels nous sommes désormais habitués, ou bien entrer dans le détail de branches d'activités jusqu'ici peu décrites.

Des impressions dont nous font part Le Mée et Parinaud, il ne reste pas grand-chose dans le souvenir. Elles sont en effet très éparpillées. Elles vont d'une description des églises et d'une analyse, au passage, du phénomène religieux, à une nomenclature des objets usuels courants en Occident et qui se trouvent ou non en U.R.S.S. A traiter dans le même chapitre de la nourriture, du ravitaillement, de la boisson, des restaurants, des domestiques, du commerce, des magasins, de la construction, du logement, des gratte-ciel, de la mode, du travail féminin, des enfants et de l'avortement, le tout en 16 pages, on parle de tout et de rien. Mais à la lecture, ce désordre même est amusant. Mieux, si l'on veut se donner un peu de mal pour en apprendre des passages par cœur, cette partie du livre donne les moyens de faire croire dans un salon qu'on a vécu en U.R.S.S. alors qu'on n'y a jamais mis les pieds.

Cercle de craie

Plus sérieuse est la deuxième partie, rédigée par Jean-Pierre Le Mée, qui est avocat. Le Mée y décrit « les codes », c'est-à-dire tous les aspects juridiques de la vie en U.R.S.S. Ce qu'il dit de l'éventail des salaires ou de l'organisation du travail, par exemple la disparition du stakhanovisme avec le développement de l'automatisation, était déjà connu. Mais son chapitre sur la Justice est excellent. Il raconte certaines affaires et commente les décisions de justice avec beaucoup de clarté. On lit par exemple dans ce chapitre l'histoire très brechtienne d'un enfant dont la mère avait été incapable de désigner le père et qui se vit confier à celui des deux pères possibles qui était socialement le meilleur éducateur. On apprend aussi avec intérêt les peines prévues au Code pénal soviétique de 1922 : au nombre de 14, elles vont de l'expulsion hors de l'U.R.S.S. au simple avertissement, le blâme public étant considéré comme une peine plus grave que la confiscation totale ou partielle des biens. La peine de mort, rétablie en 1950, n'est applicable qu'aux « traîtres, aux espions et à ceux qui cherchent à saper l'Etat ». Quant aux récidivistes, ils sont traités très sévèrement. De la lecture de ce chapitre se dégage le sentiment que la justice soviétique est placée sous le signe d'une sorte de puritanisme pratique : la doctrine et la jurisprudence sont conçues de manière à rendre le coupable aussi récupérable que possible par la collectivité, sans que la sanction dont il est l'objet s'attache à lui comme une tare.

Dans la troisième partie, intitulée : « Les Soviétiques répondent », André Parinaud a beau jeu de tourner en dérision les derniers tenants du réalisme socialiste. Mais il va plus loin. Son interview des « trois de la jeune vague artistique », trois jeunes sculpteurs travaillant en commun et signant d'un même nom, marque judicieusement la portée et les limites des efforts des artistes qui, sous l'influence occidentale, tentent d'échapper au réalisme socialiste. Ils sont encore

(1) Julliard, 224 pages, 9 NF.

HENRY
DE MONTHERLANT
Le
Cardinal d'Espagne
pièce en trois actes
nrf

« QUE SAIS-JE ? » l'éducation permanente
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE 900 titres en librairie - 2 NF

en très petit nombre : dix ou vingt, et il n'y a que trois ans qu'ils disposent d'une marge de liberté suffisante pour s'écarter des voies officielles. Ils sont encore très disciplinés et pour eux, l'art est moins un moyen d'expression individualiste qu'un moyen de communication. Aucun rapport par conséquent avec l'avant-garde des années vingt.

Où le texte devient d'une insigne faiblesse, c'est dans la conclusion. En cinq pages trois quarts, Parinaud fait le bilan de l'expérience soviétique et le point sur le marxisme, pèse l'importance historique de l'Occident et révèle les valeurs-clés de l'avenir. C'est un galimatias tout à fait inutile.

R. G.

ROMANS

« Tête de nègre » par Maurice Fourré

L'œuvre posthume d'un jeune auteur qui a débuté à 75 ans.

A l'automne 1950, André Breton lançait chez Gallimard la collection « Révélation » dont le premier numéro, sous couverture rose praline, s'ornait d'une espèce de phare propre à intriguer les flâneurs de librairie. Le livre s'institulait : « La Nuit du Rose-Hôtel ». La collection n'alla pas plus loin, comme si ce premier livre, défendu par sa singularité, n'avait pu seulement souffrir la parution d'un second.

L'auteur, Maurice Fourré, alors âgé de soixante-quinze ans — « *ce qui tout de même fixe à la présomption humaine des limites tolérables* », constatait André Breton dans sa préface — y avait distillé les rêveries d'une longue existence menée tout entière en marge des activités et des préoccupations, non seulement de son époque, de son milieu angevin et bourgeois, mais, semble-t-il, de toute époque et de tout milieu imaginables. On pensait à un spectacle de marionnettes manœuvré par un éternel rôdeur de foire, aux tours d'un jongleur errant sur les routes de pèlerinages. Gérard de Nerval est peut-être le seul dans notre littérature qui ait su donner au style cette liberté élastique de déambulation nocturne. Mais au travers des récits fantasmagoriques de quelques personnages peu reluisants, rassemblés un soir de juin, dans le salon de réception d'un petit hôtel de passe du quartier Montparnasse, affleurait toute une épaisseur de culture française, de sensibilité catholique et de provincialisme des bords de Loire. Impossible de deviner où finissait le mysticisme, où commençait la mystification.

Silencieusement

Du même auteur, « Tête de nègre » (1) qui paraît aujourd'hui est un livre posthume. Le manuscrit allait être imprimé quand Maurice Fourré mourut il y a quelques mois. Ce qui donne à sa dédicace : « A Jean Paulhan, silencieusement » une résonance impressionnante. Aussi fantasque, aussi déroutant que « Le Rose-Hôtel », il baigne néanmoins dans un tout autre éclairage. Le héros, parti lui aussi des pays de Loire, aboutit au centre de la Bretagne. Cet itinéraire a un sens. Le pays de l'Ouest est le pays des morts. La présence de la mort hantait déjà le « Rose-Hôtel », mais elle était ressentie comme une sorte d'évaporation lumineuse, quand l'aube se lève à la fin d'une brève nuit de solstice. Ici, dans les gorges du Daoulas, sur les bords du Blavet, autour de l'abbaye de Bon Repos, on communique avec le monde souterrain ; le schiste noir est sépulture, et l'ouverture même des maisons, avec ses blocs mal équarris, ressemble à l'entrée du tombeau de Lazare. On dirait que, s'aidant de poésie, de bonhomie, voire d'une afféterie très particulière, comme d'autant de procédés incantatoires, l'auteur ait voulu à la fois susciter et apprivoiser la mort, déployant son histoire comme un grand filet irisé où elle viendra se prendre.

Le narrateur, Hilaire Affre, dit Basilic, enfant adultérin, désespoir de son père, tendre et cruel, rêveur et aventurier, divisé entre ses deux natures, débarque un soir dans une auberge bretonne. Il sera messager de mort. La même nuit s'éteindra dans un grand cri, au Manoir des Trois Cailloux, le baron Déodat de Languidic, âgé de quatre-vingt-treize ans, quatre fois veuf, despote et paillard en son temps. Cette fin opportune permettra le mariage d'Hilaire et de Solène de Languidie, petite-nièce et fille adoptive du vieux seigneur. Ils hériteront de la fortune et Hilaire adoptera le jeune César, fils naturel de la pure Solène.

Monsieur Anonyme

Qui a tué le baron ? Un jeune vieillard de soixante-dix-neuf ans, « Le Monsieur Anonyme », sorte de feu-follet inquiétant qui, pour impressionner sa victime, lui est apparu derrière un carreau, le visage affublé d'un masque de nègre pareil à celui qu'elle se plaisait à porter. Devant ce surgissement de son double, Déodat meurt de saisissement.

Le criminel disparaît sans laisser de traces. Est-il mort lui aussi ? Cet anonyme porte d'ailleurs au moins un prénom : Maurice, celui même de l'auteur du livre. Narrateur dédoublé, baron masqué, Monsieur Anonyme chargé de duplicité, autant d'incarnations ambiguës d'un seul et même créateur insaisissable.

Maurice Fourré est un héritier français du grand romantique allemand Jean-Paul : même prolifération chez tous deux de l'imaginaire, même combinaison de malice et de mysticisme cosmique, mêmes jeux de prismes et de miroirs, même acuité réaliste de l'observation sous les chatoiements de la fantaisie. Le romantisme baroque de Jean-Paul était déjà assez exceptionnel dans l'Allemagne d'il y a cent soixante ans. L'apparition d'un phénomène analogue dans la France d'aujourd'hui tient de l'extraordinaire. Il semble bien que, de toutes les sciences humaines, l'histoire littéraire soit de loin la plus balbutiante.

Il se pourrait, en tout cas, que, sur les vrais amoureux de littérature, sur ceux qui savent lire sans hâte, et pour qui lire c'est surtout relire, l'œuvre de Maurice Fourré exerce, dans les années à venir, une influence diffuse et souterraine aussi importante que, sur les hommes de la première moitié du XIX[e], celle de Jean-Paul.

COLETTE AUDRY.

(1) Gallimard, 288 pages, 10 NF.

EDITIONS
PRÉSENCE AFRICAINE
Vient de paraître
Cheikh Anta DIOP
L'AFRIQUE NOIRE PRE-COLONIALE
...*L'auteur, dans ce livre qui n'est pas à proprement parler un livre d'histoire, essaye de ranimer, faire revivre dans notre esprit le passé africain.*
Il retrace dans presque les moindres détails, tous les aspects de la vie nationale africaine : organisation administrative, judiciaire, etc., migrations et formation des peuples et des nationalités.
dans la collection
Leaders politiques Africains
GHANA
AUTOBIOGRAPHIE DE KWAME NKRUMAH
...*L'auteur, dans ces pages, décrit les années passées loin de son pays.*
Années tristes, solitaires et de rude labeur. Son retour, la naissance de son parti, son emprisonnement, et, enfin son élection comme premier ministre.
En vente : 42, rue Descartes - PARIS (5e)
ODE. 57-69 - C.C.P. Paris 5936.25

GRAND SUJET HISTORIQUE
LES JOURNÉES DE PARIS
par
J. DEBU-BRIDEL
TOME I
De Philippe-Auguste à Louis XI
del DUCA PARIS
8,70 NF

HENRI TROYAT
de l'Académie française
LA LUMIÈRE DES JUSTES
LA BARYNIA
**
roman
déjà paru
*LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
Flammarion

Les lettres nouvelles
LN
un roman de Cesare Pavese
un essai de Henry Guillemin
une pièce en un acte de Amos Kenan
NOUVELLE SÉRIE N° 1 JULLIARD 5 N.F.

une solution au problème des PAYS SOUS-DÉVELOPPÉS
GABRIEL ARDANT
LE MONDE EN FRICHE
"La description de ce « mal du siècle » qu'est la propagation de la misère dans le monde". (Pierre DROUIN - Le Monde)
"Un maître-livre". (J.-L. GAUTHIER - Le Progrès)
"Gabriel ARDANT sera-t-il entendu ?". (Daniel MAYER - L'Express)
14 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

m. K va venir en France...
que savez-vous de l' U.R.S.S. ?
Quatre romanciers vous découvrent un visage inattendu de leurs pays
Galina NICOLAIEVA
L'INGÉNIEUR BAKHIREV
Roman traduit par Georges SORIA
NF 19,00
Tchinghiz AITMATOV
DJAMILIA
Récit traduit par A. DMITRIEV et ARAGON - Préface d'ARAGON
NF 4,50
Daniel GRANINE
LES CHERCHEURS
Roman traduit par Paul KOLODKINE
NF 12,00
Victor NEKRASSOV
LA VILLE NATALE
Roman traduit par René L'HERMITE
NF 5,50
chez tous les libraires
LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS
21, rue de Richelieu Paris-1er
EFR

“ L'Express ” l'avait dit...

LE FILM DE GEORGES FRANJU : « LES YEUX SANS VISAGE » EST BIEN UN FILM FOU, DIGNE DES QUATRE GRANDS CLASSIQUES DE L'EPOUVANTE : « CALIGARI », « LA CHUTE DE LA MAISON USHER », « LE DOCTEUR MABUSE » ET « LES CHASSES DU COMTE ZAROFF »

...et la critique l'a confirmé avec enthousiasme

● *« LES YEUX SANS VISAGE » : un film d'horreur ? Non, une histoire fabuleuse de la mythologie moderne.*

L'EXPRESS.

● *C'est solide et bien fait. Franju sait composer une image et la poésie est souvent présente au rendez-vous de sa caméra.*

Michel Aubriand
(PARIS-PRESSE)

● *« LES YEUX SANS VISAGE », l'extraordinaire histoire. L'horreur pour Georges Franju n'est pas un but mais un moyen. Il cherche moins à nous épouvanter qu'à nous ouvrir les portes d'un monde insolite et glacé que nous avons peine à reconnaître, et qui est pourtant le décalque du nôtre. C'est sur l'absurdité de la condition humaine que débouchent tous ses films.*

Ce qu'il y a de plus inquiétant, de plus effrayant, dans « Les Yeux sans visage », c'est cette logique implacable au terme de laquelle la tendresse se transmue en cruauté et qui veut que la torture et le crime deviennent les sombres équivalents des baisers et des caresses.

Alida Valli est remarquable, Pierre Brasseur excellent et comment oublier le regard de bête traquée d'Edith Scob.

Film d'épouvante ? Oui, bien sûr. Mais à propos duquel on ne peut s'empêcher d'évoquer Poé, les surréalistes, Kafka...

Jean de Baroncelli
(LE MONDE)

● *Paradoxalement, ce film réaliste est chargé de poésie. D'une poésie inquiétante : on ne peut plus voir sans un léger sursaut une innocente 2 CV lorsque l'on a assisté aux « Yeux sans visage ». Un chien, un téléphone, une voiture y acquièrent une présence maléfique.*

Alida Valli, magnifique de lourde tristesse, et Edith Scob, petit oiseau maladif et exquis qui a le plus émouvant cou du monde.

France Roche
(FRANCE-SOIR)

● *Du grand cinéma fantastique et poétique.*

Georges Franju est un des réalisateurs les plus importants du jeune cinéma français.

Et le public réagit, soit qu'il ait peur, soit qu'il ricane, soit qu'il applaudisse. De toute façon il est dérouté. Il a besoin, pour entrer dans l'univers de Franju, d'un temps d'accoutumance.

J'ai été fasciné par ce film singulier. Vous rencontrerez avec la même délectation, les yeux de Juliette Mayniel, Edith Scob au visage aigu, Alida Valli, le grand comédien Pierre Brasseur : tous quatre extraordinaires interprètes, volontaires ou involontaires de ce film qui est du vrai cinéma tel qu'il aurait pu sortir tout armé du cerveau malade et génial d'Edgar Alan Poé.

Simone Dubreuilh
(LIBERATION)

● *Miracle du talent peut-être, une certaine poésie fuse de ces images, un certain enchantement s'en dégage. Malgré le réalisme, rien n'est très réel. Malgré l'exactitude, rien ne semble très vrai ; une sorte de transposition se fait grâce au début du film qui plonge le spectateur dans l'insolite et le met de plain-pied avec l'extraordinaire. On songe à Edgar Poé, ce qui n'est pas rien.*

Véra Volmane
(AUX ECOUTES)

● *Il fallait un audacieux courage pour oser porter à l'écran cette histoire. Il fallait un fameux talent pour y réussir. Georges Franju a eu les deux.*

Jacqueline Michel
(PARISIEN LIBERE)

● *Ce n'est pas la terreur qui compte, mais ce gouffre qui vous happe. Un film d'épouvante, c'est un mur abattu et, derrière, une perspective inconnue. Le désordre menaçant. Une dénonciation de la prévoyance humaine. Voilà ce qu'a compris Georges Franju.*

C'est le triomphe de la faiblesse. Et c'est bien le plus extraordinaire de ce film, qu'il en vienne à cette désespérance et la plainte de ceux qui ne comprennent pas. Et de cette douloureuse incompréhension, ce qui ressort le plus c'est l'injustice de la souffrance, l'absurdité de la souffrance et l'effroyable tentation qu'elle apporte à ceux qui l'imposent.

Certainement un des films les plus beaux et les plus secrets que nous ait donné le cinéma.

Mais il faut aller au-delà des apparences, dépasser le film d'épouvante on découvrira alors la plus prenante des poésies, et plus encore une sorte de tendresse mélancolique qui se cabre dans le défi.

Pierre Marcabru
(COMBAT)

● *Nous sommes dans un drame quasi naturaliste dont les personnages sont filmés « sur le vif ».*

Les acteurs, Pierre Brasseur, Alida Valli, Edith Scob (merveilleuse dans le rôle semi-clandestin de Christiane), Juliette Mayniel et Béatrice Altariba, interprètent avec passion des personnages sans précédent. Un film à voir en tenant compte de cette tentative d'explication...

Samuel Lachize
(L'HUMANITE)

● *Franju a raconté son intrigue avec de judicieux raccourcis et une admirable photo de Schuftan. Brasseur et Alida Valli sont remarquables.*

Henri Magnan
(PARIS-JOUR)

● *Tous les acteurs sont dirigés de main de maître. Et ce maître c'est Georges Franju.*

Michel Durand
(LE CANARD ENCHAINE)

● *Et si je dus par métier, me forcer à garder les yeux bien ouverts, je bénis lâchement le hasard qui voulut que mon voisin s'étant évanoui je dus lui porter secours, aider à le transporter hors de la salle, ce qui me permit de souffler un peu.*

Georges Franju répond que ce fantastique poétique, ce romantisme, cet expressionnisme allient subtilement et de façon lyrique la violence et la tendresse.

Claude Mauriac
(FIGARO LITTERAIRE)

● *Véritable film d'épouvante, il s'agit d'un ouvrage unique dans le cinéma français et dans le cinéma tout court.*

RADIODIFFUSION
FRANÇAISE

● *Tout ceci est à la fois horrible et attachant, plein de poésie et de mystère.*

Philippe Hérin
ELLE

● *Une étape capitale dans l'œuvre cinématographique de Franju.*

André Brissaud
(CARREFOUR)

En exclusivité aux cinémas

MERCURY et MADELEINE

Production JULES BORKON

Prochaine Production
JULES BORKON :
« SAINT-TROPEZ BLUES »

● *Le producteur Jules Borkon pense avec audace, intuition et un étrange sixième ou septième sens qui lui fait appréhender à la fois le talent et le public. Il vient de produire récemment « LES YEUX SANS VISAGE » et « LE DIALOGUE DES CARMELITES » qui, à n'en pas douter, marchera très fort. Il a lancé Robert Hossein, « Papa, Maman, la Bonne et Moi » et « Arsène Lupin ».*

Un film sur Saint-Tropez, une bonne idée ? C'est à voir. Le lieu géographique a été usé et abusé. Où sera la nouveauté ?

Et c'est là où Jules Borkon a eu de l'idée. Au lieu de confier Saint-Tropez aux mains d'un connaisseur en blue-jeans, il s'adresse à un ancien professeur d'anglais, sérieux et, de surcroît écrivain : Marcel MOUSSY.

Michèle Manceaux (L'EXPRESS du 10 mars 1960)

Communiqué.

l'Hurlu berlu
l'avez-vous vu ?

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail - LIT. 87-93
Sacha PITOEFF
présente
LES TROIS SŒURS
de TCHEKHOV
20 h. 45 très précises

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'Audiberti

à bout de souffle
5 raisons de voir ce film :
Jean Seberg
Jean-Paul Belmondo
Jean-Luc Godard
François Truffaut
Claude Chabrol
BALZAC ★ HELDER
SCALA ★ VIVIENNE

Cabarets Dancings
LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince Amb. Esp. Sud-Am.
CARROLL'S CELEBRE CABARET DE FREDE 36, rue de Ponthieu - ELY. 46-40
MOULOUDJI CHEZ MA COUSINE - MON. 40-85
Jean RIGAUX PORTE D'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Variétés
Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants
PAM PAM 73, Champs-Elysées DINEZ EN MUSIQUE avec SERANNE FERRET et ses Guitaristes
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE « AVEC PLAISIR ! » de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) pourboire compris avec ½ bout. champagne

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Guimard et Blondin : un couple de duettistes.*

CE qui se passe au théâtre Marigny est assez courageux. Mme Volterra joue le va-tout. Elle a, comme on dit vulgairement, « mis le paquet » pour monter « Un Garçon d'honneur », qui sera présenté cette semaine. Quinze acteurs, six décors (ravissants de Léonor Fini) vont servir la pièce que Paul Guimard et Antoine Blondin ont écrite d'après une nouvelle d'Oscar Wilde, « Le crime de lord Arthur Saville ».

— Pourquoi avez-vous changé de titre ?

BLONDIN. — Parce que le crime ne paye pas.

— Comment avez-vous eu l'idée de travailler ensemble ?

GUIMARD. — Parce que c'est agréable d'être paresseux à deux.

— Comment travaillez-vous ?

BLONDIN. — Un seul stylo. Un seul divan. Celui qui a le stylo n'a pas le divan.

GUIMARD. — Bonne méthode. Notre première version durait aussi longtemps que « Le Soulier de Satin » : quatre heures et demie.

— Et maintenant ?

BLONDIN. — Maintenant, c'est la meilleure pièce de la saison.

— ???

GUIMARD. — Forcément, avec tous nos prix.

BLONDIN. — Nous : deux prix Interallié. Le metteur en scène : Claude Barma, prix des Critiques de T.V., l'actrice Anne Doat: prix Suzanne Bianchetti.

GUIMARD. — Et Wilde, qu'est-ce qu'il a, Antoine ?

BLONDIN. — Wilde, il a l'Oscar, évidemment.

GUIMARD et BLONDIN. — Vous voyez bien...

Je vois, en tout cas, un étonnant numéro de duettistes. Meillac et Halévy, de Flers et Caillavet, Guimard et Blondin... oui, ça sonne bien.

● *André Cayatte : un pâtissier douteux.*

IL y a quelque chose qui sonne moins bien au cinéma. C'est cette tendresse surprenante que l'on rencontre de film en film, de plus en plus, pour les Allemands. L'Allemand prestigieux, l'Allemand sympathique est si à la mode que l'acteur Hans Messemer, qui interprète avec beaucoup d'aisance ce personnage, refuse trois ou quatre propositions de films par mois.

Que ce soit « La Chatte », « La Vache et le Prisonnier », « Normandie-Niémen » ou même « Babette s'en va-t'en guerre », lorsqu'on montre un mauvais Allemand il faut qu'il soit grotesque, quasi caricatural.

Cette discrétion tactique à l'égard de l'Allemagne a une raison bien simple et pas tellement pacifiste et noble en ce qui nous concerne. L'Allemagne représente un intéressant marché commercial. Nos voisins ont de l'argent et pas nous. Un producteur français, après un voyage de prospection en Allemagne pour y trouver des avances, fit changer son scénario. Les deux officiers nazis durent être transformés en deux miliciens français !

Qu'un metteur en scène fasse un film proallemand s'il en a envie, c'est son droit, mais qu'il le fasse parce que les Allemands produisent ou coproduisent, c'est assez triste.

Pourquoi André Cayatte, dans son prochain film « Le passage du Rhin », coproduction franco-allemande, a-t-il choisi de raconter l'histoire d'un petit pâtissier français, prisonnier en Allemagne et si malheureux quand il revient en France qu'il choisit de s'évader une seconde fois, mais cette fois pour retourner en Allemagne ? L'anecdote est amusante, mais il ne manque certainement pas de petits pâtissiers allemands qui rêvent de vivre en France...

Etant donné l'importance croissante que va prendre ce genre de coproductions, les bons Allemands vont bientôt déferler sur les écrans.

J'ai rencontré un metteur en scène, jeune, célèbre et tendre, qui m'a dit : « *Cela me donne envie de faire un film sur Oradour.* »

(Archives.)
PHILIPPE LEROY DANS « LE TROU ».
Des souterrains humides.

● *Jacques Becker : un cheminement en profondeur.*

A Paris, cette semaine, la sortie du « Trou », le dernier film de Jacques Becker, et d'après Jacques Doniol-Valcroze, le meilleur.

Le plus dur aussi. Pour la première fois de sa carrière, Jacques Becker (qui aimait bien les acteurs et assurait souvent que le cinéma était avant tout un art dramatique) avait choisi de confier l'interprétation de ses personnages à des amateurs. (Deux des interprètes, Philippe Leroy et Michel Constantin sont des camarades de sport de son fils Jean. Un autre, Jean Keraudy, est l'ami de l'auteur Giovanni et le réel héros du roman. Le quatrième, Raymond Meunier, est assistant de TV. Seul Marc Michel mène une carrière professionnelle).

La direction de ces acteurs improvisés, les conditions de travail dans des conditions humides ne lui facilitèrent pas la tâche. Mais Jacques Becker croyait particulièrement en ce sujet qu'il avait voulu tourner « *parce qu'il était une recherche de caractères, un cheminement en profondeur pour découvrir des hommes* ».

Il avait lui-même acheté les droits du roman de Giovanni afin d'être son propre producteur.

(Archives.)
HANS MESSEMER.
Des Allemands prestigieux.

● *B.B. : de la bonne volonté.*

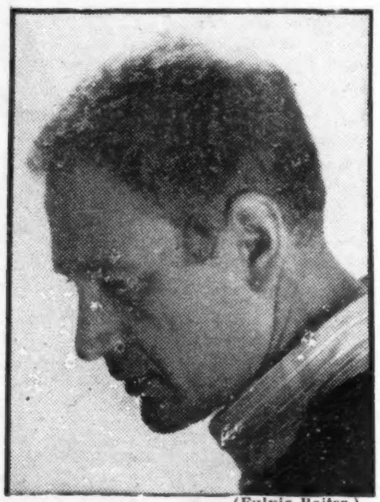
« Cher Raoul,

« *J'ai prouvé ma bonne volonté en faisant des essais avec six partenaires. Puisque je suis d'accord pour Sami Frey et Jean-Marc Bory, et que Clouzot, de son côté, est d'accord pour Sami Frey, restons-en là. Tu dois comprendre que, sur le plan privé, ce serait gênant pour moi et désagréable de faire un essai avec Trintignant. Je t'embrasse.*

Brigitte. »

Tel est le télégramme que Brigitte Bardot a envoyé à son producteur. H.-G. Clouzot n'a pas fait d'essais avec J.-L. Trintignant pour le principal rôle masculin de son prochain film « La Vérité ».

Sami Frey a été engagé.



(Fulvio-Roiter.)
ANDRÉ FRANÇOIS.
Des dessins muets.

● *André François : une médaille d'or.*

C'EST en Amérique qu'a été distingué le dessinateur André François, dont deux expositions ici sont passées complètement inaperçues. Il vient de recevoir la médaille d'or de l'Art Directors Club de New York.

« *La difficulté pour les dessinateurs*, dit André François, *c'est qu'on achète l'anecdote plus que le dessin. C'est un problème grave si la façon de dessiner est la préoccupation principale. Même Steinberg n'arrive que très rarement à glisser dans le « New Yorker » des dessins sans histoire.* »

Dans le numéro de décembre du magazine « Holiday », six pages sont consacrées aux dessins de notre compatriote.

MICHELE MANCEAUX.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***«Château en Suède»: Mme Sagan conduit vite ; en quelques années, elle a fait beaucoup de chemin.***

Quelques répliques du « Château en Suède »

... Quel plaisir prenez-vous à vous moquer d'un autre homme ?

— Le plaisir le plus bas, Hugo, donc un des plus profonds.

★

— Hugo fait ce qu'il veut, il a ce qu'il veut et il n'en veut pas plus. Vous avez une meilleure définition de l'homme fort ?

★

... Eléonore, Eléonore, j'aimerais tant être pur, Eléonore, pur avec les yeux clairs et tendres des bêtes à âme, tu sais, Eléonore, certains humains qui ont posé les armes, ou qui n'en ont jamais eu plutôt, sauf ce regard, ce regard qui ne cherche rien de bas, ni de risible, nulle part, ce regard que j'ai peut-être vu deux fois et qui m'a rendu fou d'envie...

— C'est le regard des fous, mon chéri...

— Ce n'est pas le regard des fous, c'est le regard des tendres. Une race perdue, les tendres, ou presque : rien à gagner, rien à perdre, même un bon mot. Mais nous, nous finirons fous, ma chère, et pour de bon.

★

— Vous croyez vraiment que les femmes tiennent à être comprises ? Elles s'en moquent, mon petit. Les femmes veulent être tenues, vous m'entendez, « tenues ».

DISONS tout de suite que « Château en Suède » (1) est la meilleure pièce de jeune auteur que nous ayons vue depuis longtemps. Signée d'un nom inconnu, elle appelait la surprise, la sympathie, l'espérance. Pourquoi la notoriété de Françoise Sagan, romancière, nuirait-elle à ses débuts d'auteur dramatique ?

La surprise, d'ailleurs, n'est pas moins grande : la jeune romancière parisienne a écrit une pièce « gothique » dans le goût des romans noirs de la fin du XVIII^{e} siècle. Tout y est : le château lointain isolé pendant des mois par la neige, la demi-séquestrée à demi folle qui passe pour morte et qui hante les couloirs, la vieille grand-mère muette et paralytique que l'on pousse dans son fauteuil roulant, le vieux serviteur laconique et borné, le maître violent, jaloux, fou peut-être, le beau jeune homme piégé par l'amour, affolé par la terreur, l'armoire de fer qui ne laisse passer aucun cri de ceux qu'on y enferme, la porte entrebâillée dans l'ombre pour surprendre une conversation, tout y est, même les poncifs.

(1) Atelier.

La société des « savons »

« Saga » moderne pourtant et, on va le voir, saga saganienne. Dans ce château perdu, vivent deux couples de frère et sœur : Hugo et Agathe, qui sont les propriétaires du domaine ; Eléonore, qui est la femme de Hugo, et son frère Sébastien, parasite persifleur et décavé. Dehors, les trains circulent, et les jeeps et les tracteurs : mais tout le monde accepte de vivre en costumes historiques approximatifs pour complaire à une lubie d'Agathe. Hugo avait épousé d'abord Ophélie ; il l'a répudiée par amour pour Eléonore, il a réussi à la faire passer pour morte aux yeux du monde ; d'une fenêtre du château, la jeune femme a assisté à son propre enterrement, et elle vit comme une douce innocente sans beaucoup gêner le Barbe-Bleue débonnaire ni les trois autres. Arrive, costume moderne au milieu des habits d'époque, un jeune et beau cousin de la ville. Il s'éprend d'Eléonore, il en fait sa maîtresse, il voudrait l'enlever, il croit tenir un puissant moyen de chantage quand il découvre la bigamie de Hugo, mais en même temps il a peur, cette peur est adroitement exaspérée par le frère d'Eléonore, témoin et commentateur sarcastique de toute l'aventure, le jeune homme s'affole, et je ne vous dirai pas comment finit la comédie puisque la pièce est aussi une pièce « à suspense ».

D'ailleurs, l'essentiel n'est pas là, cette histoire, Mme Françoise Sagan la traite le plus souvent à la blague. L'essentiel, comme dans toute l'œuvre de l'écrivain, je crois bien que c'est une réflexion sur le bonheur, et en particulier sur le bonheur de la femme d'aujourd'hui en amour. La bizarrerie de l'intrigue se justifie très bien : en portant directement à la scène le petit monde de ses romans, Mme Sagan risquait de ne faire qu'une comédie de boulevard un peu mince ; en faisant une « vraie » pièce historique, elle devait se guinder à la Montherlant, s'éloigner trop d'elle-même et de ses personnages familiers. Le double éloignement factice (ces gens ne sont pas plus suédois que du XVIII^{e} siècle) lui permet une stylisation sans raideur, une pudique « distanciation ».

Reste Eléonore, entre son frère, son mari et son amant, qui se demande ce qu'elle peut demander à la vie et aux hommes. L'amant est beau, heu-

Relief Sonore Intégral + stéréophonie

Avec l'apparition du microsillon d'abord, de la haute fidélité ensuite, il semblait bien que la reproduction sonore avait atteint un *degré où seuls quelques légers perfectionnements pouvaient être attendus.* Or, une nouvelle technique, la STEREOPHONIE, révolutionne actuellement le monde musical.

Le public s'y est tout de suite intéressé et a beaucoup parlé d'elle avant même de pouvoir la juger. Aujourd'hui, qu'elle est parfaitement mise au point, un tour d'horizon impartial est nécessaire.

Et d'abord,

QU'EST-CE QUE LA STÉRÉOPHONIE ?

Le principe en est très simple : deux microphones placés à droite et à gauche devant l'orchestre jouent le rôle de deux oreilles. Les sons captés par chacun des deux microphones ne sont pas exactement semblables et au lieu de graver un mélange unique dans le sillon du disque, on grave sur chaque flanc du sillon les sons provenant des deux microphones. Au moment de l'audition, chacun des sons est restitué séparément : ceux reçus par le microphone de gauche sont rendus par le haut-parleur de gauche, tandis que ceux reçus par le microphone de droite sont reproduits par le haut-parleur de droite, restituant ainsi intégralement les divers plans sonores.

POURQUOI LA STÉRÉOPHONIE ?

Le principe même de l'enregistrement stéréophonique en montre les énormes avantages.

On obtenait, en effet, jusqu'ici, une excellente reproduction des sons en profondeur, mais leur espacement en largeur était impossible à rendre avec les appareils monaurals.

C'est cette répartition des sons qu'apporte aujourd'hui la STEREOPHONIE.

C'est ainsi que vous retrouverez l'impression d'audition directe. Comme dans la salle de concert, les instruments à vent et les cuivres vous parviennent de sources séparées et arrivent simultanément à vos oreilles. Car l'appareil stéréophonique supprime le léger décalage de temps, qui existe, dans le cas d'un disque normal, entre la réception du son par les deux oreilles.

perfec tion !

LA STÉRÉOPHONIE ET VOUS.

Dans le domaine pratique, comment utiliserez-vous la STEREOPHONIE? Aussi simplement qu'un électrophone ordinaire. Vous placez vos deux haut-parleurs à 2 ou 3 mètres de distance, suivant les dimensions de votre pièce et vous vous installez approximativement sur l'axe médian. Les sons, transmis séparément par la tête de pick-up spéciale, vous parviennent de la droite ou de la gauche, vous donnant une impression de réalité encore jamais obtenue. Vous n'écoutez pas un disque, vous êtes dans la salle de concert, au meilleur fauteuil d'orchestre.

C'est cela le miracle de la stéréophonie : à tous ceux qui ne peuvent assister aux concerts, elle apporte la présence, elle restitue l'atmosphère de la salle.

Et c'est pour cela qu'elle connaît un prestigieux succès, d'autant plus que les appareils stéréophoniques ne se limitent pas à jouer les disques stéréophoniques : tous les disques normaux peuvent y être passés et la qualité de l'audition y gagne toujours, en raison de l'extrême perfectionnement de ces installations.

Technique aujourd'hui parfaitement au point, la stéréophonie marque une importante étape dans le domaine de la musique.

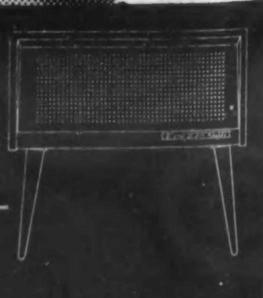
PUBLICIS

RELIEF SONORE INTÉGRAL

Cette technique particulière, dont bénéficient tous les appareils "LA VOIX DE SON MAITRE" donne encore plus d'éclat à la reproduction stéréophonique.

RADIO-COMBINÉ 889 C.
9 lampes - Double clavier de commande.
1°) "Sélecteur" 7 touches : arrêt, PU, GO, PO, OC, BE, MF.
2°) "Tonalité" 5 touches
Tourne-disques 4 vitesses
Changeur automatique 45 tours
4 haut-parleurs.

PATHE MARCONI
S.D.R.T. division Pathé Marconi - 33, rue de Vouillé - Paris 15°



STÉRÉOPHONIE

Les adaptateurs stéréophoniques S.T.V.M. et C.H. 59 transforment tous les appareils "LA VOIX DE SON MAITRE" en ensembles stéréophoniques complets, bénéficiant de la technique Relief Sonore Intégral.

ADAPTATEUR C. H. 59
Chaîne amplificatrice haute fidélité constituant un ensemble stéréophonique complet avec les radios-combinés "LA VOIX DE SON MAITRE"

La Voix de son Maître
radio - électrophone - télévision

DEMANDEZ UNE DEMONSTRATION A VOTRE DISTRIBUTEUR AUTORISE PATHE-MARCONI

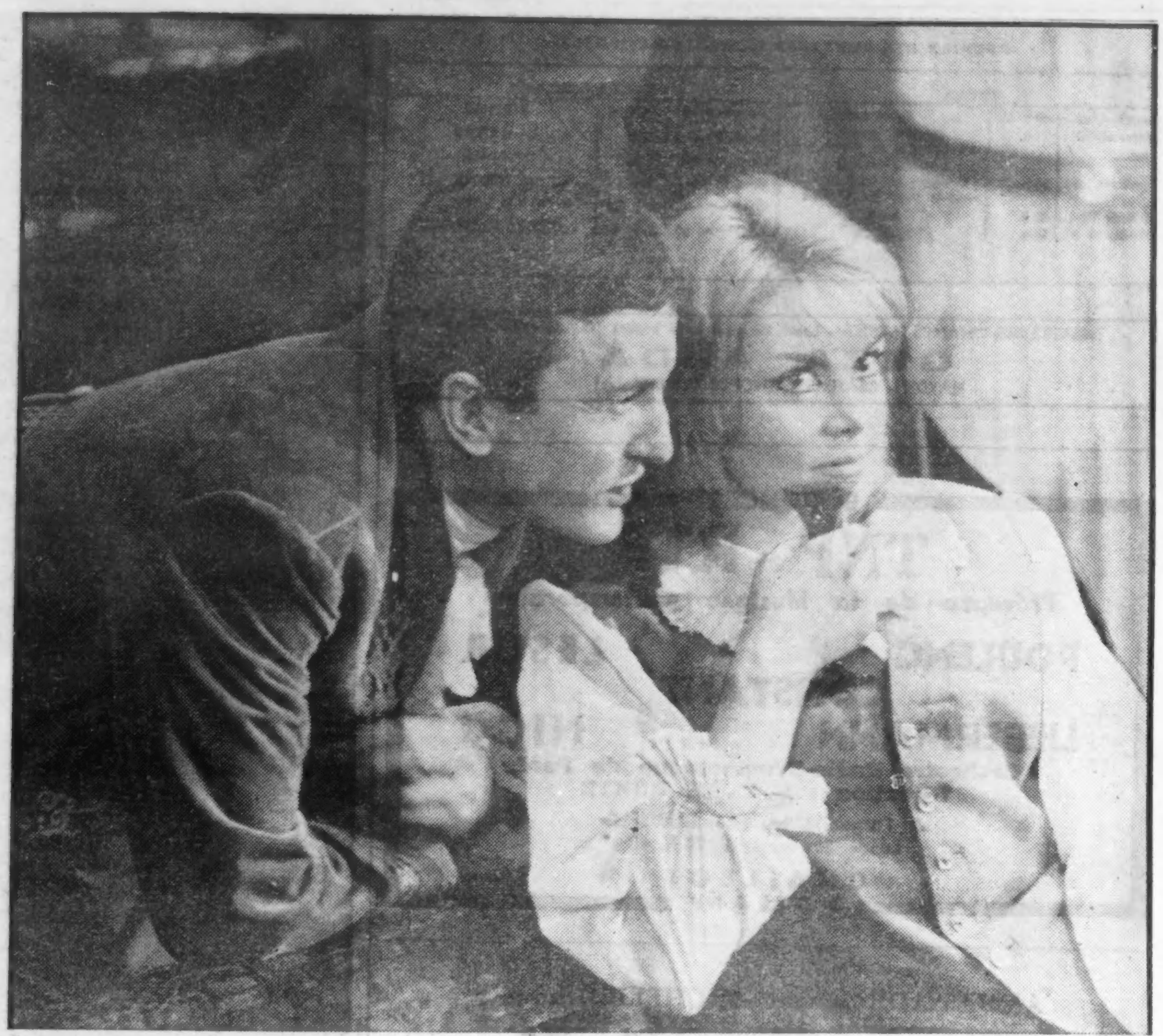
reux dans le plaisir physique et habile à la rendre heureuse, attendrissant par sa beauté, sa sincérité superficielle, sa spontanéité de jeune chiot. Mais ce n'est pas un vrai tendre, elle le lui dit, c'est un mou : et si un tendre n'est pas dur, à quoi peut-il servir ? « Il t'a toujours fallu un maître ou un valet », dit Sébastien à sa sœur. Ce Frédéric, c'est beaucoup moins qu'un valet : il est de ces hommes dont Eléonore dirait volontiers comme l'Hélène de « La Guerre de Troie n'aura pas lieu » *« qu'il est agréable de les frotter contre soi comme de grands savons »*. C'est l'amant, ce n'est pas l'amour.

Un frère, c'est beaucoup plus proche, et ce n'est pas pour rien qu'il y a dans « Château en Suède » non pas un, mais deux couples frère-sœur. On a beau aimer la propreté, on ne peut pas faire des « savons » sa société continuelle. Un frère vous connaît et vous devine, il partage tout, ou presque tout, depuis toujours, il n'est pas dupe et il n'est pas bêtement exigeant. Rien de gênant dans cette étroite familiarité, et les ombres des Atrides sont exorcisées d'un sourire : un frère, on peut se mettre toute nue devant lui, ce n'est pas un homme. Parce que vous n'êtes pas dupe non plus. Eléonore connaît Sébastien comme il la connaît, comme si elle l'avait fait, elle connaît sa paresse, sa lâcheté, sa complaisance envers lui-même, elle le méprise un peu, affectueusement. Ce n'est pas l'amour, c'est la complicité.

Le sens de la vie

Un frère, cela peut être, bien sûr, un frère selon le sang, un ami dont on s'est passé le caprice ou dont les désirs sont tournés d'un autre côté. C'est un bon compagnon qui fait beaucoup plus d'usage qu'un amant. Mais qui ne peut pas faire un mari. La relation d'Eléonore avec Hugo est la moins bien éclairée, mais elle est la plus profonde et la plus stable. Elle le trompe, et en même temps elle ne le trompe pas puisque ce qu'elle aime, ce n'est pas Frédéric, c'est l'amour. Dans cette pièce où tout le monde a peur d'être dupe de son cœur, il y a deux ou trois fugitifs moments de tendresse, d'une tendresse qui se moque tout de suite d'elle-même entre Eléonore et Sébastien, mais d'une tendresse qui devient grave, affectueuse, entre Eléonore et Hugo. La seule scène d'amour de la soirée, c'est la partie de piquet entre les époux. Peut-être parce que Hugo ne se préoccupe pas trop d'Eléonore ; il ne vit pas pour elle, il vit avec elle, et du coup, elle n'a pas envie de s'éloigner, elle se sent tenue, et elle en est heureuse, elle est en sécurité, et c'est sans doute cela, pour une femme, se sentir bien auprès d'un homme. Mme Sagan conduit vite : en quelques années, elle a fait beaucoup de chemin, elle est passée de l'idée du plaisir à l'idée du bonheur. Immoraliste, elle sait que les actes ne comptent pas. Mais elle découvre que, passés, il s'additionnent et quand elle choisit comme héroïne d' « Aimez-vous Brahms.. » une femme de quinze ans son aînée, c'est parce qu'elle se regarde venir.

Tout cela est bien grave pour une pièce gaie, où l'on rit souvent, et qui se termine en farce macabre. Mais enfin c'est ce qui importe. Techniquement, la pièce se présente comme une succession discontinue de scènes assez courtes échelonnées sur plusieurs mois, et cette méthode est sans doute d'une romancière plus que d'un auteur dramatique. On dira que certains effets sont gros, que certains éléments ne sont pas nouveaux, que nous sommes plus proches de la comédie anglaise que de la Suède d'Ingmar Bergman (et pourtant ?), on pensera une minute à la « Rebecca » de Daphné du Maurier, ou à la plus célèbre nouvelle de Saki que l'on vient de traduire en tête d'un recueil, on dira que la dernière phrase est la même que celle des « Faux-monnayeurs » de Gide. Tout cela prouve tout au plus que Mme Françoise Sagan ne sait pas encore très bien lier la sauce, fondre les éléments, construire sur la scène ce qu'elle raconte. Mais elle a déjà, et c'est énorme, le sens de la vie et le sens du dialogue, un dialogue heureux qui n'abuse pas du mot d'auteur et où les personnages se font connaître sans avoir à se raconter. Dans un bon décor de M. Jacques Dupont, les faiblesses sont d'ailleurs camouflées au maximum par la mise en scène de M. Barsacq qui a du rythme et de la vigueur. L'interprétation est dominée par M. Claude Rich, qui recrée en partie la pièce, tant il met d'intelligence, de justesse dans le personnage du frère. Mlle Annie Noël est peut-être plus fine, plus à l'aise en Ophélie que Mlle Françoise Brion en Eléonore. M. Philippe Noiret est fort, dans tous les sens du terme, comme il convient à un mari, et M. Henri Piégay est beau, comme il suffit à un amant mais peut-être pas à un comédien.



(Pic.)

Claude Rich et Françoise Brion dans « Chateau en Suède ».
« Il t'a toujours fallu un maître ou un valet ».

« La Fleur des Pois »

Deux autres comédies cette semaine : M. Jean Meyer inaugure sa direction artistique avec une reprise de « La Fleur des Pois » d'Edouard Bourdet (2). Si nous avons perdu les clés qui amusaient, paraît-il, les spectateurs de 1932, cette satire d'une petite société de mondains et d'invertis garde sa vérité générale et sa bonne humeur. On peut mettre d'autres noms sous ces portraits et ces caricatures comme nous mettons d'autres noms que les contemporains de Proust sous les visages de Charlus ou de Mme Verdurin. Si cela n'a pas vieilli et reste fort drôle, l'intrigue de comédie qui permet de relier les scènes de satire et qui assure le prudent triomphe final de la vertu et de la femme semble au contraire bien artificielle aujourd'hui. Le métier vieillit mal quand il n'est que du métier. Cela est joué et monté sans délicatesse excessive, mais fort bien, par M. Gérard Séty, incomparable en mécano de charme, et par MM. Francen, Lucien Baroux, Charpini, O'Brady, Mmes Jane Marken et Françoise Fabian.

« Le Sexe et le Néant »

Quant à M. Thierry Maulnier, c'est, on le sait, une grande et lucide intelligence qui a écrit des tragédies estimables, des livres de critique et de politique où il va aussi loin que personne dans la vérité, et parfois dans l'erreur. « Le Sexe et le Néant », sa première comédie (3), c'est une lourde et longue erreur. C'est une pièce où le sexe est faible et où le néant a beaucoup de présence. Satire de la tyrannie conjugale, c'est un bon devoir dans la classe du professeur Courteline. Satire de certaines doctrines philosophiques, c'est une confusion étrange et vieillotte entre Sartre et, disons : tel professeur de seconde zone, comme Amédée Ponceau. C'est aussi une satire de certains milieux littéraires : le Bourdet de « La Fleur des Pois » en avait fait une sous le titre « Vient de paraître ». Ici, ce serait plutôt « épuisé ». De même qu'il y a un éditeur qui s'appelle, finement, Jullimard, il y a un hebdomadaire qui s'appelle, finement, « L'Omnibus ». C'est, Krouchtchev me pardonne, un trait d'autocritique. En attraction, à la fin du deuxième acte, M. Thierry Maulnier produit sa femme dans quelque chose d'intermédiaire entre le strip-tease et le french-cancan... Cela fait d'autant plus de peine que l'on a plus d'estime pour celui qui a si bien parlé de Racine et pour celle qui a si bien servi « Dialogues des carmélites ».

ROBERT KANTERS.

(2) Palais-Royal.
(3) Athénée .

CE DISQUE EST LIVRABLE SOUS QUINZAINE. LES PREMIERES COMMANDES SERONT SERVIES EN PRIORITE

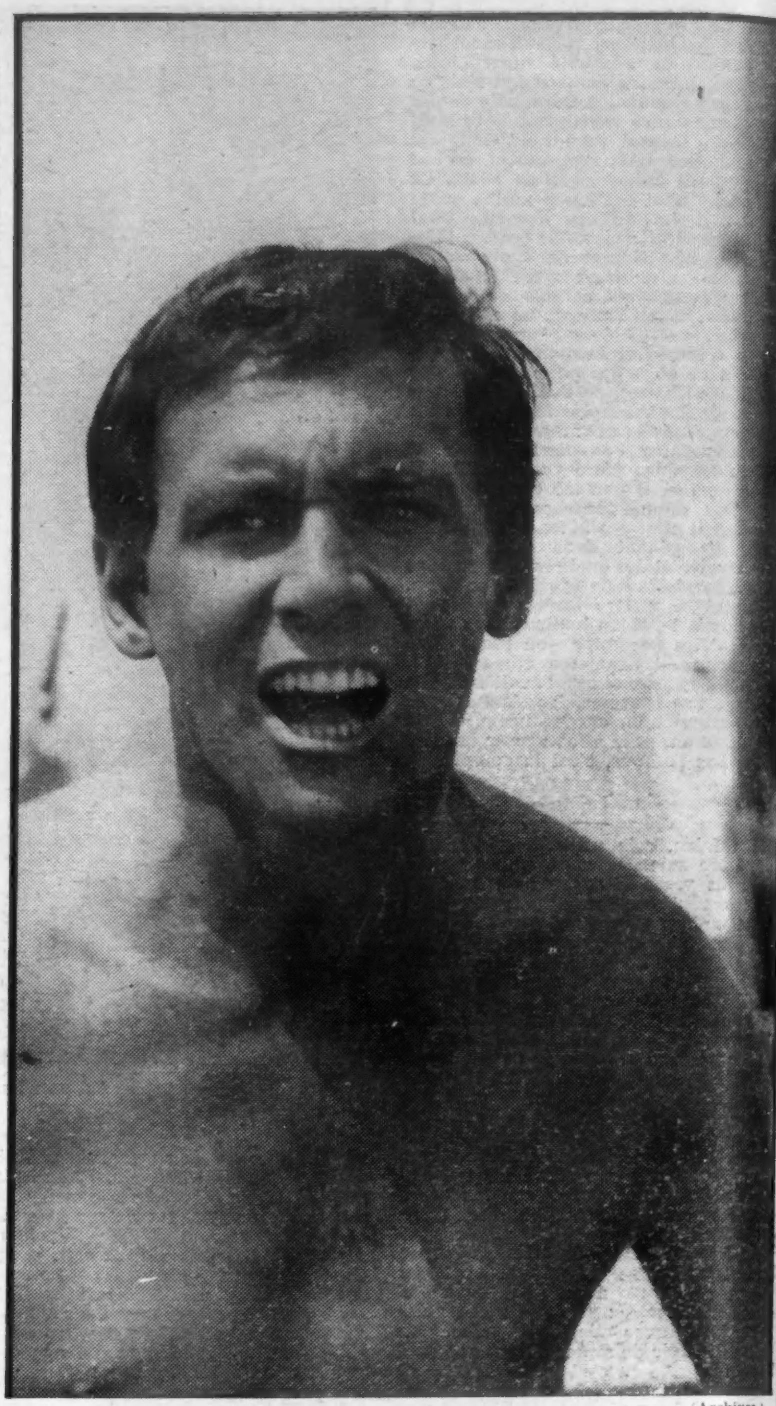
REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 21....	20 h. 15	Soirée RAVEL	*Mercredi 23..*	20 h. 30	MIREILLE
Mercredi 23..	21 h.	Soirée de ballets : LA DAME AUX CAMELIAS QARRTSILUNI	*Jeudi 24 ....*	21 h.	LA BOHEME
Vendredi 25..	21 h.	Concert : 150e anniversaire de la mort dee CHOPIN	*Vendredi 25..*	21 h.	WERTHER
Samedi 26 ..	20 h.	AIDA	*Samedi 26 ..*	20 h. 15	LE ROI MALGRE LUI
Dimanche 27.	20 h.	CARMEN	*Dimanche 27.*	14 h. 30	LA BOHEME
			Dimanche 27.	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES - Lundi 21 mars à 21 heures (O.A.I. - Valmalète)
GEZA ANDA
HAYDN - BRAHMS - CHOPIN (24 préludes)

5e CONCERT
TNP - RTF
Présence de la Musique contemporaine
POULENC LESUR
CONSTANT
LIEBERMANN NIGG
Orchestre Radio-Symphonique de Paris
Direction : P.-M. LE CONTE
A l'orgue : Maurice DURUFLÉ
Lundi 21 mars à 20 h. 15
CHAILLOT
2, 3 et 4 NF

AMBASSADE GAUMONT - RICHELIEU GAUMONT


(Archives.)

MAURICE RONET DANS « PLEIN SOLEIL ».
Le goût du luxe.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Plein Soleil » : l'œil satisfait et le cœur vide.*

« LE *style, c'est l'homme* » dit une célèbre formule. Peut-être de nos jours est-elle trop équivoque. Car aujourd'hui, dans notre monde inhumain, n'allons-nous pas, plus que jamais, à la recherche de quelqu'un ? Et si nous ne trouvons que les pans d'un beau vêtement, l'envie nous prend de tout déchirer. L'art comme la nature a horreur du vide, et les beautés du formalisme n'ont jamais étouffé ce bruit sonore de métal creux qui tinte parfois à nos oreilles, et ce soir encore, devant le dernier film de R. Clément, « Plein Soleil » (1).

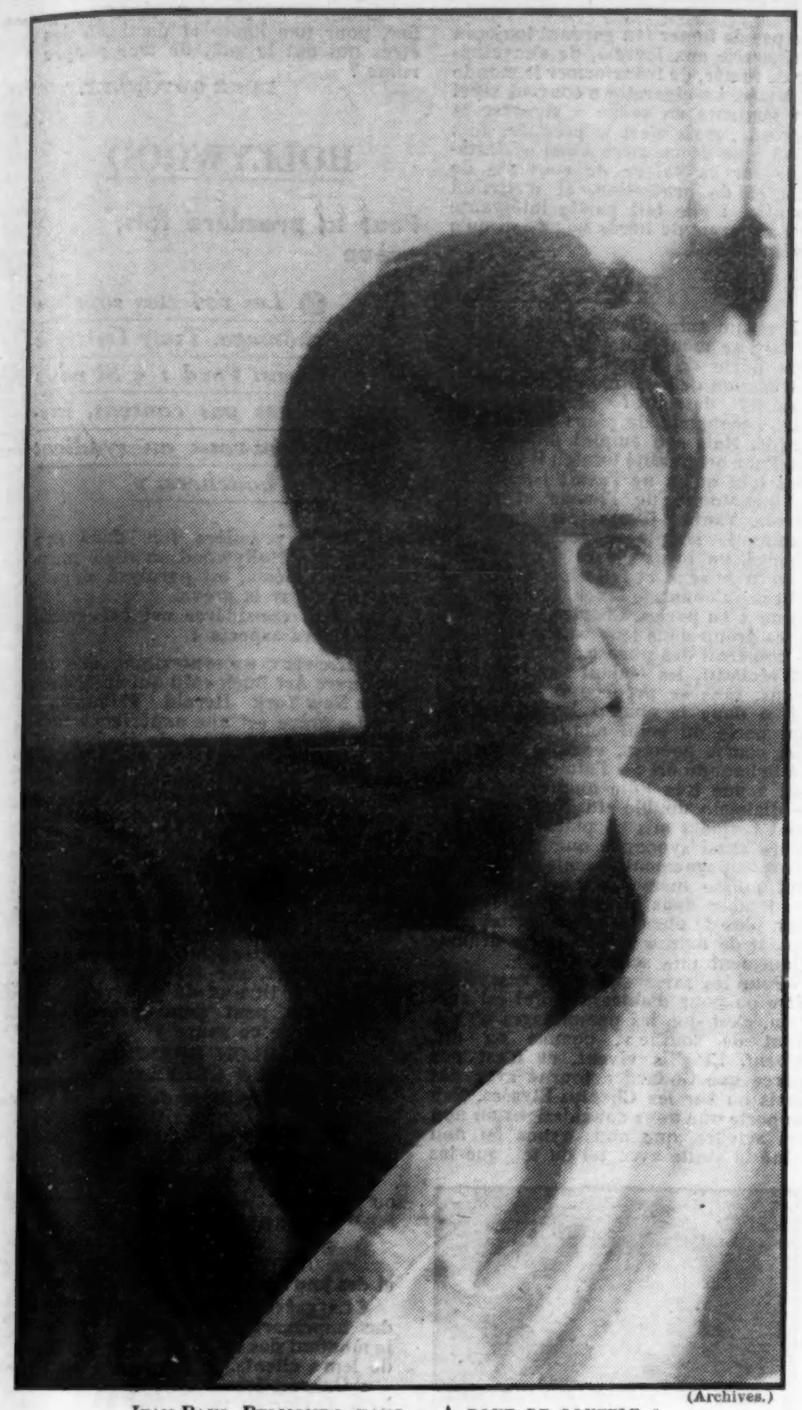
Une nuit à Rome. Deux jeunes gens qui ont l'appétit des Borgia et semblent tout droit descendus des fresques d'un palais. L'un a les traits d'un Mantegna. Il est riche ; c'est Philip (Maurice Ronet). L'autre a les yeux de James Dean, mais l'on saura plus tard qu'il n'a pas son âme. Son nom est Tom (Alain Delon). Il est pauvre. Qui sont ces garçons ? De jeunes Américains qu'incarnent des acteurs français pleins de talent.

Ainsi débute ce film dans l'eau trouble d'une confusion étudiée où se superposent, dans un décor Renaissance, les mœurs d'Amérique et le langage de France. Charme ? Malaise ? Qu'importe, nous perdons pied dès le début de cette nuit romaine où nous suivons ces garçons comme dans une balançoire de foire. Que font-ils ? Rien. Nous prenons goût cependant à leurs folies d'enfants gâtés. Cupides, avides, ils saisissent l'Italie à pleines mains, et paieront à prix d'or une canne d'aveugle pour mieux se distraire de leur ennui. Où vont-ils ? Ils l'ignorent et nous voudrions que Clément de son côté n'en sache rien, et que cette nuit, qui nous donne un peu le vertige, s'éternise. Car ce couple de voyous porte en lui cette épaisseur de confuse poésie qui fait souvent le début des grands films. Mais depuis « Jeux interdits », Clément n'aime plus guère le mystère ni le désordre des sentiments qui ne s'expriment pas clairement ; bref, il veut nous mâcher la besogne, tout simplifier. C'est pourquoi, sans que nous demandions plus de clarté, il va s'empresser de tout expliquer. Avec la nuit le charme en effet se dissipe. Car voici l'aube, un port où surgit une fille (Marie Laforêt), à côté d'un beau voilier, qui tous deux appartiennent à Philip. Le pauvre Tom, on l'a deviné, n'a que sa jalousie. Mais c'est à lui seul que Clément s'intéresse, tandis que nous, c'est à ces trois jeunes gens que nous

(1) Colisée, Marivaux.

TH. DU TERTRE, 81, r. Lepic - MON. 11.82
La Compagnie ATTOUN-RODRIGUEZ présente
ŒDIPE-ROI
SOPHOCLE
Du 18 au 28 mars à 21 h.

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
Un film indien de
SATYAJIT RAY
PATHER PANCHALI
Prix du « Document Humain » au Festival de Cannes



JEAN-PAUL BELMONDO DANS « A BOUT DE SOUFFLE ». (Archives.)
Le goût du néant.

nous attachons. Premier malentendu ; l'accord avec l'auteur est déjà rompu. Et nous comprenons un peu tard que si nous sommes ici, c'est pour assister à ce match qui oppose Clément à l'image, aux choses qui en font partie, à l'homme qui devient un moyen de mouvement, un acte anonyme, à la mer aussi sur laquelle nous conduit ce voilier qui la combat, la séduit et l'épouse avec une rare élégance plastique.

Nous aimons, il est vrai, ce balancement, cette écume, ce vent, et ce claquement inouï de voiles nous envoûte. L'auteur est à son affaire. La nature lui convient mieux que les hommes. Elle demande moins de ménagements. Cependant les deux garçons sont là sur le pont du bateau. Il faut s'en occuper. Rassurez-vous, le metteur en scène les surveille. Soudain il fait un signe, et Tom, le faible, le poltron, dont nous avions aimé un instant les gémissements, lève le bras et frappe son ami en plein cœur. C'est fini, le charme est à jamais rompu. Le film ne fait pourtant que commencer, mais prend, comme le voilier, un nouveau cap sur une mer figée, celui que suivent au cinéma, plus ou moins, tous les assassins bien organisés. Nous savons, à présent, où l'on nous conduit. Plus de vertige. Clément avance dans un académisme glacé et quelquefois Hitchcock, sans humour, semble lui prendre la main. Tom, tout seul, cependant, n'est plus rien qu'un outil pour construire des images et fabriquer des sensations. Clément l'a jeté comme une bille sur les rails de sa mécanique, et ce combat qu'il livre pour la vie ressemble aux gestes d'un boxeur s'entraînant seul contre un ballon.

Des mains puissantes

Nous sortons l'œil satisfait par de si beaux mouvements mais le cœur vide. Et il faut bien, pour terminer, se poser la question : qui est Clément ? Quel masque a-t-il choisi depuis si longtemps pour se manifester ? Nous voudrions enfin le reconnaître et dire en posant notre doigt sur chacune de ses œuvres : il est ici.

Ses films se suivent sans jamais se ressembler, dans le sens où la ressemblance est cette trace particulière qui, partout, trahit l'homme comme la bête chassée. Mais Clément n'est nulle part, ou plutôt nous ne le flairons pas. Et cependant sa marque physique est là, partout où il passe, comme l'empreinte d'un animal qui fouille, arrache le sol sans jamais atteindre sa vraie proie : l'homme, lui-même. C'est pourquoi l'endroit où il se bat ressemble à une terre remuée en vain, souvent inhumaine, et belle cependant parce qu'il y a la trace de ses mains puissantes qui palpent, étreignent et fixent parfois un portrait brut et grossier de la vie.

Aujourd'hui, c'est sur la douce Italie qu'il a jeté sa convoitise. Le climat ne lui convient pas ni ce décor qu'il déchire cependant, comme un taureau furieux, de quelques coups de génie.

BRUNO GAY-LUSSAC.

La critique de René Guyonnet

● ***«A bout de souffle»: les rapports déchirés de deux personnages en exil.***

« C'EST *très beau* », dit Jean-Paul Sartre. « *Une merveille !* », s'écrie Jean Cocteau. « *Je n'ai jamais vu ça !* », s'exclame Henri Jeanson. Et voici encore, dans la documentation qu'on remet à la presse, les témoignages d'admiration de Jacques Becker, de Joseph Kessel, de Sophia Loren, de Carlo Ponti. Engouement très parisien ? Non pas. Le film, sorti en exploitation-témoin à Lyon et à Marseille devant le public, le plus grand public, a marché de manière étonnante.

Si « A bout de souffle » (1), avant même sa sortie parisienne, bénéficie d'une telle cote, à quoi bon un avis de plus ? Il faut pourtant parler de ce film de l'un des plus paradoxaux rédacteurs des « Cahiers du cinéma », le Vaudois Jean-Luc Godard. En parler au moins pour combattre la prévention que risque de faire naître, au milieu de cette nouvelle vague d'irritation contre la « Nouvelle Vague », un enthousiasme en apparence préfabriqué. Or, s'arranger, par mauvaise humeur, pour ne pas aimer « A bout de souffle », ce serait se priver d'émotions parmi les plus belles et les plus fortes que le cinéma ait proposées ces derniers temps.

Le nihilisme romantique

« A bout de souffle », Jean-Luc Godard a pu le réaliser avec un tout petit budget, grâce au patronage de François Truffaut et de Claude Chabrol, le premier signant le scénario, le second la supervision artistique. Mais tout le mérite lui en revient : le scénario n'a été que le fil conducteur de ses improvisations quotidiennes et Chabrol n'a vu le film qu'à la première présentation privée.

L'histoire d' « A bout de souffle » est toute simple : un jeune trafiquant, Michel Poiccard, vole à Marseille une voiture américaine. Poursuivi par un motard parce qu'il a doublé en haut d'une côte, il le tue. Au risque de se faire arrêter, il vient quand même à Paris pour tenter de persuader la jeune Américaine dont il est amoureux, Patricia Franchini, de fuir avec lui en Italie. Après l'avoir protégé, elle le dénonce. Il se laisse abattre par la police.

Cette histoire policière ne donne lieu à aucun développement policier : la poursuite du début est la seule de tout le film, et elle est très brève ; la mort de Michel Poiccard n'est pas un final spectaculaire : il n'y a aucun « suspense », aucun rebondissement inattendu, aucune péripétie haletante.

Où est alors la beauté d' « A bout de souffle » ? C'est que ce film donne une expression totale à l'une des principales formes de la sensibilité moderne : le nihilisme romantique. Toute la tension d' « A bout de souffle » est

→

(1) Balzac, Helder, Scala, Vivienne.

les Reproductions SPITZER sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ. 00 12

PLEYEL - Mardi 29 mars à 21 h.
Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire
FESTIVAL WAGNER
sous la direction de
ROBERT BRONSTEIN

Robes trotteuses
Carrés inédits
Tailleurs souples
Sacs de beauté
*
TOUTES LES BOUTIQUES EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

AVENUE · LA PAGODE
Le testament d'Orphée
Cette oeuvre est puissante, efficace et belle.
LE FIGARO LITTERAIRE
(Claude Mauriac)
un film de Jean Cocteau

GALERIE CHARPENTIER
GAUGUIN
Clôture définitive de l'exposition le 24 mars au soir
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

UN FILM DE
JACQUES BECKER
LE TROU
MARIGNAN - LE FRANÇAIS

quitte pas : Michel et Patricia ; dans leur rapport déchiré à eux-mêmes et dans l'impossible effort qu'ils font pour se rejoindre, se trouver, s'*entendre : « On n'a jamais été ensemble,* dit Michel à la fin ; *moi, je te parlais de moi et toi de toi, alors que j'aurais* dans les deux personnages qu'on ne *dû te parler de toi et toi de moi.* »

La dimension-clé de ces deux personnages est celle de l'*exil* ; ils ne sont de nulle part, d'aucun pays, d'aucune famille, d'aucune communauté. Leur aventure est *en marge.* Ainsi, l'action se situe au moment du voyage du président Eisenhower à Paris, l'été de 1959 : on voit Michel et Patricia passer sur les Champs-Elysées, derrière la foule qui acclame Eisenhower et de Gaulle, sans un regard pour les deux chefs d'Etat.

« Tout est normal »

Aussi « étrangers » au social que pouvaient l'être le Meursault de Camus ou le Roquentin de « La Nausée », aussi « immoraux » qu'un voleur de Genet, les personnages d' « A bout de souffle » sont tout le contraire de petits « tricheurs ». Ils se moquent de l'argent. Ils ne sont pas de jeunes bourgeois qui jettent leur gourme, ils ne font pas de l'épate pour la galerie, ils ne paradent pas pour se prouver qu'ils sont les plus « fortiches ». Ils ne sont pas vides. Ils sont, dans le cadre d'une morale simpliste mais exigeante, la haine de la lâcheté, à la recherche de rapports humains vrais qui soient à eux-mêmes leur raison d'être : l'amitié, l'amour.

Je parle d'amitié et d'amour pour les facilités de l'exposé, mais il ne faut pas chercher sous ces mots des *sentiments*, cette invention du XIX[e], ou des *passions*, cette invention du XVII[e]. Dans « A bout de souffle », l'amitié et l'amour sont des *conduites :* l'amitié, c'est d'aider un copain qui a des ennuis ; l'amour, c'est de coucher avec une fille ou un garçon, c'est d'être avec lui ou elle, jusqu'au bout quoi qu'il arrive, même s'il s'agit de faire le guet pendant qu'il cambriole, même s'il (ou elle) couche avec d'autres ; bref, ce sont des enchaînements d'actes qui engagent totalement, non pas dans la jouissance égoïste ou le débat théologique ou moral, mais dans la responsabilité à l'égard de l'Autre. Il y a dans « A bout de souffle », contrairement à beaucoup de films actuels (d'anciens comme de nouveaux), une sorte de bonté, de besoin de l'homme à quoi ont été sensibles les premiers spectateurs : c'est « *le film d'une forte tête et d'un homme de cœur* », dit Jeanson ; un film « *insolent et tendre* », disait Becker. C'est, en effet, un film désespéré et résigné où le héros dit : « *Tout est normal. Les dénonciateurs dénoncent, les voleurs volent, les assassins assassinent, les amoureux s'aiment* ».

Si Godard nous touche par l'expression de ce désespoir romantique, de cette *lassitude* d'un très jeune homme « à bout de souffle », c'est qu'il a trouvé pour cela un langage nouveau, au-delà du psychologique et du dramatique, un langage qui ne doit absolument rien à la littérature ou au théâtre, qui puise tous ses moyens d'expression dans le cinéma.

Une « tordue »

De ce point de vue, « A bout de souffle » est même une charge en règle contre la littérature. L'interview d'Orly tourne en dérision un personnage de grand écrivain international, qui répond à toutes les questions par de pompeuses sottises, qui s'appelle (ce n'est sûrement pas un hasard) Parvulesco, diminutif du latin « parvus » : petit, et qui est interprété avec un plaisir sadique par le metteur en scène Jean-Pierre Melville. La littérature est plus attaquée encore dans le personnage de Patricia qui cite Faulkner (à quoi Michel répond en lui parlant de ses doigts de pied) et Dylan Thomas. C'est la littérature, en effet, qui perd Michel et Patricia en mettant dans la tête de cette dernière des idées fausses, qui fait d'elle une « tordue » capable de dénoncer Michel pour se prouver qu'elle ne l'aime pas. (Cette décision la déchire et la rend particulièrement émouvante.)

Le cinéma, en revanche, est le modèle et le refuge. Le héros de Michel Poiccard est Humphrey Bogart. Il s'arrête longuement devant sa photo affichée dans le hall d'un cinéma des Champs-Elysées, en murmurant : « Bogey » : le masque de Bogart occupe alors l'écran entier plusieurs secondes, pendant lesquelles les sons s'abolissent.

De même, le geste favori de Michel est de se passer l'ongle du pouce sur les lèvres, à l'imitation de l'un des tics de « Bogey ». Avant, on avait vu Michel devant l'affiche d'un film de Jeff Chandler où on lisait : « Vivre dangereusement jusqu'au bout ». C'est grâce à une salle de cinéma que Patricia échappe au policier qui la file, et c'est en allant voir un western au « Napoléon » que Michel et Patricia attendent la nuit.

Les éléments de langage que Jean-Luc Godard puise dans le cinéma sont parfois des emprunts de détail, des citations, comme le plan de la chambre où Patricia regarde Michel à travers une affiche roulée en cylindre, et qui est repris d'un film de Samuel Fuller. Ou bien c'est, plus profondément, un parti pris, comme celui d'entretenir constamment un mouvement sur l'écran, soit par le déplacement des personnages, soit par le déplacement de l'appareil, parti pris qui ne peut

(Archives.)

TONY CURTIS.
A la tête des grévistes.

être que celui d'un admirateur de Rossellini, et en particulier d' « India ».

Le monde en fumée

Mais l'expression par le langage cinématographique est à ce point naturelle à Godard qu'il peut, comme il le disait un jour, « mépriser le cinéma », c'est-à-dire les règles de la grammaire en usage. Il se moque des éclairages et il se moque du découpage ; il se moque même, ce qui ne s'était jamais vu, des raccords. Il met sa caméra sur une 2 CV., sur un fauteuil roulant ou dans les mains de son opérateur, et il tourne sans autre règle que de s'intéresser à ses personnages. Pratiquement, cela signifie qu'il s'intéresse à ses interprètes, Jean Seberg ou Jean-Paul Belmondo, qu'il les suit dans leurs déplacements ou scrute leur visage en gros plan, sans raison dramatique, parce que c'est ça, le cinéma, regarder des visages.

Ces visages, il les fait vivre à sa manière, à travers un tic à la Bogart, comme j'ai dit, ou à travers des grimaces, comme la triple grimace sur laquelle meurt Michel. Il ne les fait pas « jouer », il ne leur donne pas à « exprimer » des sentiments : il a, à ces égards, retenu la leçon de Bresson. Mais, à la différence de Bresson, les visages ne sont pas, pour Godard, les « masques d'un destin spirituel » : ils sont des visages-sous-ses-yeux, qu'il regarde exister parce que c'est beau.

Les gestes sont aussi importants que les visages : ils sont le rôle que les personnages s'appliquent à être, de même que le garçon de café de Sartre s'applique à être garçon de café. La plupart de ces gestes sont hérités du cinéma américain : ainsi la façon qu'ont Michel et son copain Beretti de se saluer en se lançant la main sur le haut du bras ou en se frappant les mains paume contre paume, à l'indienne. Ces gestes s'enrichissent d'accessoires : chapeau, lunettes noires (Godard lui-même porte toujours des lunettes noires), et ils ont une contrepartie sonore non moins caractéristique : les « ciao, amigo ! » ou les « salut, fils ! ».

Parmi ces accessoires, il en est un auquel Godard accorde une place privilégiée, c'est la cigarette. Michel n'arrête pas de fumer (en gardant toujours la cigarette aux lèvres), de s'envelopper de fumée, de transformer le monde en fumée. La cigarette a souvent servi aux metteurs en scène à signifier la nervosité, mais c'est la première fois qu'on joue de manière aussi systématique sur sa valeur de conduite de fuite et de protection, et d'attribut essentiel : elle fait partie intégrante de l'*uniforme* de héros bogartien qu'a revêtu Michel.

Etes-vous prêts ?

Il est un autre domaine dans lequel Godard se montre un disciple encore plus fidèle de Bresson : c'est dans l'utilisation de la bande sonore comme matériel descriptif permettant de faire l'économie de plans statiques et lourds. Mais son emploi du dialogue est d'une originalité totale : il y pousse plus loin qu'on ne l'avait jamais fait la dichotomie de l'image et de la parole. Tantôt, il considère les mots comme le simple aspect sonore de l'image, un bruit parmi d'autres, dépourvu de *sens*, et fait ainsi passer un « Et maintenant, je fonce, Alphonse ! » ou un « Tu parles, Charles ! ». Tantôt, il les prend dans leur valeur poétique et construit des phrases qu'il fait dire en récitatif, les étalant sur plusieurs plans, sans se préoccuper de savoir s'il a dans le champ le personnage qui parle ou celui auquel on parle. Ces courts poèmes, comme la tirade où Belmondo dit : « J'aime une femme qui a une très jolie nuque, etc. » ou le dialogue doublé du Napoléon (2), sont toujours mis en place d'une manière aussi syncopée que la musique d'accompagnement. Jamais une phrase qui puisse même friser l'éloquence, ou tomber dans la littérature. Jamais non plus de phrases qui, s'enchaînant, soient de nature à « monter » dramatiquement une scène.

Pour les raisons que j'ai essayé de dire ou pour d'autres, ce qui est certain, c'est que les personnages d' « A bout de souffle », comme on dit, *vivent.* Et s'ils vivent, ce n'est pas parce que Godard a tourné avec des amis ou sur les Champs-Elysées. Peu importe que nous connaissions ou non les acteurs, que nous ayons ou non dîné la veille avec tel ou tel, que les

(Keystone.)

GLENN FORD.
A la tête des dissidents.

lieux soient ou non ceux que nous fréquentons quotidiennement. « A bout de souffle » — et cela paraît miraculeux quand on connaît les conditions de tournage — impose un monde qui remet en question une tranquillité que nous croyions bien méritée et des convictions que nous estimions bien assises, un monde qui en dit long sur notre monde.

Je dois maintenant ajouter un avertissement : « A bout de souffle » est totalement corrosif à l'égard des règles morales et sociales traditionnelles. Il y a un risque, si vous avez des principes, que vous soyez profondément choqués ; et, si vous êtes naturellement optimistes, que vous restiez totalement insensibles. « A bout de souffle », c'est la misère de l'homme sans Dieu, et pire : la peinture séduisante de cette misère. Etes-vous prêts à vous identifier, pour une heure et demie, à des êtres qui ont le goût de leur propre ruine ?

RENE GUYONNET.

(2) Cinéma parisien qui est pourtant le temple de la version originale.

HOLLYWOOD

Pour la première fois, grève

● *Les vedettes sont en chômage. Tony Curtis à Glenn Ford : « Si vous n'êtes pas content, inscrivez-vous au syndicat des bouchers. »*

POUR la première fois dans son histoire, Hollywood, capitale mondiale du cinéma, est paralysé, depuis dix jours, par la grève.

On peut considérer cet événement sous divers aspects :

1. L'ASPECT HUMORISTIQUE, que lui découvre Art Buchwald qui écrit dans le « New York Herald Tribune » :

« La grève est une expérience nouvelle pour les acteurs de Hollywood. Ils n'ont pas encore eu, jusqu'à présent, à former de « piquets », mais ils pourraient bien être conduits à le faire si le mouvement se prolonge. C'est alors que des difficultés surgiront.

« Il y aura le problème des pancartes. Des acteurs comme Cary Grant, Marlon Brando, James Stewart et William Holden font inclure dans les contrats une clause spécifiant que leur nom sera toujours, sur les affiches, aussi gros que le titre et de préférence au-dessus. On peut donc prévoir des pancartes de ce genre :

MARLON BRANDO
« EN GREVE »
avec des milliers de vedettes

ou bien :

La Paramount est
« DELOYALE »
envers ALAN LADD

ou encore :

CHARLTON HESTON
« EXIGE »
des films plus longs
et des journées de travail plus courtes.

« La grève ne ralentira pas l'activité des impresarios qui devront discuter le montant des indemnités de chômage de leurs clients.

« On voit très bien l'agent d'Elizabeth Taylor se présentant au bureau de chômage de Los Angeles et déclarant : « *Je veux 35 dollars* (175 nouveaux francs) *par semaine pour ma cliente.* »

« L'agent de Marilyn Monroe sera alors obligé de demander 36 dollars. « *Si vous ne nous les donnez pas, je vous signale que nous avons reçu des offres de bureaux de chômage de l'Etat de New York, du Nevada et du Minnesota.* »

« Lorsque Cary Grant apprendra que Marilyn Monroe touche 36 dollars par semaine, il appellera son agent et lui dira : « *J'exige 40 dollars par semaine avec garantie de pension vieillesse.* »

« Si la grève dure longtemps, beaucoup de stars qui se sont établies en Suisse pour échapper au fisc seront obligées de revenir aux Etats-Unis pour toucher leurs indemnités de chômage. »

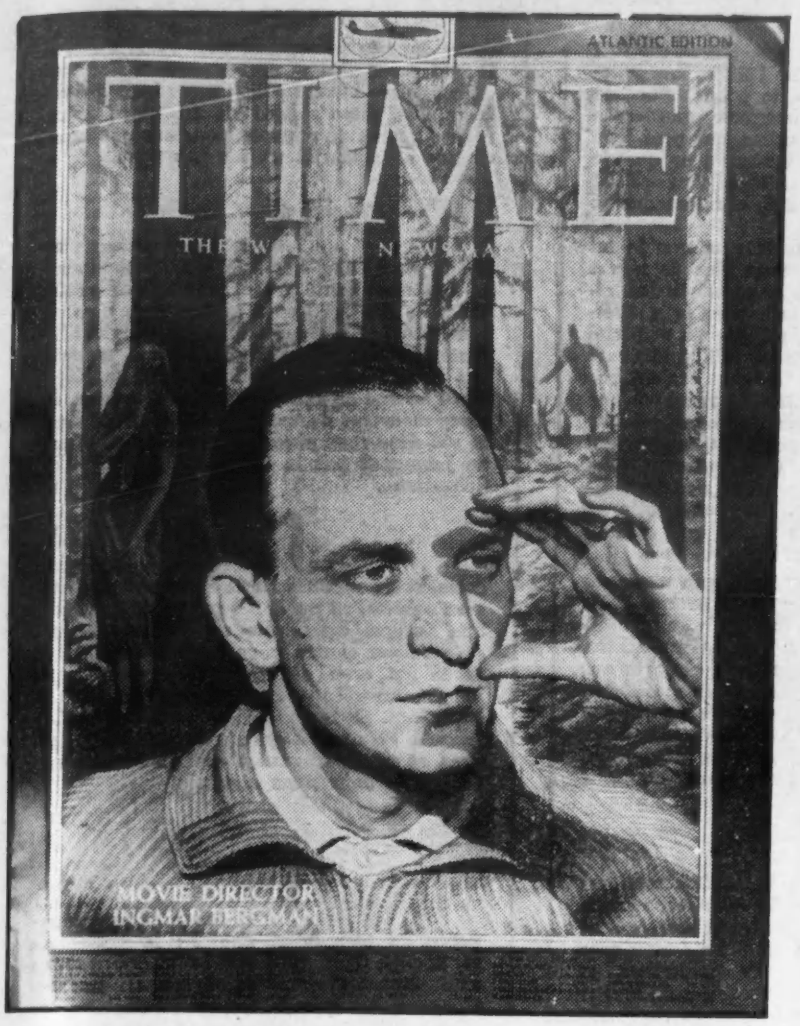
2. L'ASPECT POLITIQUE. Au cours de la réunion de la Guilde des Acteurs pendant laquelle ceux-ci votèrent la grève, à la majorité, la commère Hedda Hopper, qui est également actrice, a voté contre. Puis elle a écrit : « *Il est bizarre que celle-ci intervienne au moment même où des écrivains « communistes » sont de nouveau engagés par des producteurs américains.* »

Hedda Hopper faisait allusion notamment à la participation de Dalton Trumbo à la réalisation d' « Exodus ».

Mais il faut reconnaître que son article a été le seul à voir le doigt des « rouges » dans la grève.

3. L'ASPECT SENTIMENTAL. Ce que Hollywood, cité du rêve et des monstres sacrés et patrie du cinéma, a représenté pour les fanatiques — et même pour ceux qui s'en doutent le moins — il suffit de voir le plus récent des films de la « Nouvelle Vague » des réalisateurs français pour s'en souvenir.

« A bout de souffle », de J.-L. Godard (Voir p. 37 la critique de René Guyonnet), c'est plus qu'un hymne au cinéma américain. C'est un poème à la gloire de Humphrey Bogart.



A LA COUVERTURE DE « TIME », LE SUÉDOIS INGMAR BERGMAN.

A LA COUVERTURE DE « LIFE », LA FRANÇAISE BRIGITTE BARDOT.

Le fer de lance de l'offensive étrangère.

Avant la guerre, l'engagement à Hollywood, pour un acteur ou réalisateur français, c'était l'objectif suprême, la couronne d'or et de lauriers décrochée au ciel des étoiles.

Des générations de jeunes Françaises ont été blond platine à cause de Joan Harlow, se sont coiffées comme Greta Garbo et Katherine Hepburn, ont été amoureuses de John Gilbert, de Valentino, de Gary Cooper ou de Tyrone Power.

Un langage universel

Des générations de jeunes Français ont été épris de Mary Pickford, troublés par Clara Bow ou par Mae West, fous de Sylvia Sydney.

C'est en voyant les films de Stroheim que Clouzot et Becker ont découvert leur vocation. Ce sont Frank Capra et Lubitsch qui nous ont enseigné un certain humour ; c'est dans King Vidor et dans John Ford que nous avons appris le langage universel des images. Chevauchées fantastiques des westerns, pneus crissants des voitures de police fonçant dans la nuit, gangsters mélancoliques, bons shériffs et mauvais garçons, girls ou cuirassés, danseurs ou porte-avions déroulant leurs fastes impeccables, tout cela c'est aussi notre culture, quand cela n'a pas été la seule culture de millions de spectateurs de par le monde.

Que l'on dise « Hollywood », et tout un peuple d'ombres s'agite dans notre mémoire.

4. L'ASPECT COMMERCIAL. Déclenchée par la Guilde des Scénaristes et la Guilde des Acteurs, qui seront vraisemblablement suivis par la Guilde des Metteurs en scène et l'Association des Machinistes, la grève est liée, comme tous les bouleversements qui se sont produits à Hollywood depuis la guerre, au problème de la télévision.

Il y a maintenant 50 millions de récepteurs aux Etats-Unis, d'où une forte baisse de fréquentation des salles et la disparition de certaines compagnies productrices (R.K.O., Republic).

Or, les scénaristes ont frappé un premier coup en demandant une participation de 2 % au revenu de tous les films postérieurs à 1948 vendus à la télévision. Les acteurs ont suivi en exigeant 6 % de ces revenus et le versement par les employeurs de 5 % des cachets à un nouveau fonds de retraite. Les « stars » se sont démocratiquement rangées aux décisions de la majorité, à l'exception de Glenn Ford qui, prenant la tête de deux cent vingt-cinq dissidents, s'oppose au mouvement. « *Il est immoral,* a déclaré Glenn Ford, *de condamner au chômage un grand nombre de techniciens qui n'ont aucun intérêt à la grève.* »

Réponse de la Guilde : « *Pourquoi Glenn Ford n'a-t-il pas exposé sa position au cours de la réunion qui s'est tenue chez Tony Curtis avant le vote?* ».

Commentaire de Tony Curtis : « *Si Glenn n'aime pas la façon dont la Guilde mène ses affaires, il n'a qu'à s'inscrire au syndicat des bouchers.* »

Arguments de la Guilde : 65 % des acteurs gagnent moins de 20.000 nouveaux francs par an et 85 % moins de 50.000 nouveaux francs.

Une grande compagnie, Universal, a cédé aux revendications des grévistes, en précisant toutefois que l'accord ne saurait s'étendre aux films présentés à la « télévision payante », nouveau système en voie de développement qui consiste à transformer les postes récepteurs en « appareils à sous » (1).

Mais M. G. M., Warner, Paramount, Columbia, 20th Century Fox tiennent bon.

En 1937, une grève d'acteurs avait déjà failli paralyser Hollywood. Mais, au cours de la réunion décisive organisée au stade de Los Angeles, Louis B. Mayer et Joseph Schenck (M. G. M.) intervinrent in extremis en accordant aux acteurs le droit de se syndiquer.

Un édifice qui craque

Des « grands patrons » de la « grande époque », il ne reste aujourd'hui que Jack Warner (Warner Bros) et Adolphe Zukor (Paramount). Ils sont résolus à résister. « *La situation,* disent-ils, *ne nous permet pas de céder* ». Ils ont « tenu », malgré la concurrence de la télévision, en liquidant les écuries de grosses vedettes, en exploitant le cinémascope et ses dérivés, et surtout en élargissant le marché étranger. (On estime que l'étranger a fourni l'année dernière près de 50 % des bénéfices des compagnies américaines). Mais l'avenir leur semble trop incertain pour qu'ils le compromettent davantage.

L'est-il vraiment ?

Pour le moment, Wall Street fait confiance aux grandes compagnies. La Bourse n'a enregistré aucune baisse sensible sur leurs actions. Si la grève paralysait pendant longtemps la production, deux phénomènes pourraient cependant se produire.

D'une part, la pénurie de films américains pourrait faire perdre à Hollywood ses positions sur le marché international. D'autre part, le marché intérieur pourrait s'ouvrir plus largement aux productions étrangères.

Jusqu'à ces dernières années, les films non américains n'avaient presque jamais dépassé le circuit restreint de salles spécialisées. Mais, fer de lance de l'offensive étrangère, Brigitte Bardot a déjà fait craquer l'édifice. Des versions doublées de ses films sont projetées sur presque tout le territoire des Etats-Unis.

Et il est significatif que le magazine « Time » ait consacré sa couverture au réalisateur suédois Ingmar Bergman la semaine où la grève se déclenchait à Hollywood.

Il s'agit donc d'une crise sérieuse. Elle n'enterrera pas, quelle que soit son évolution, l'industrie cinématographique américaine, mais elle marque la fin d'un mythe.

Hollywood n'est plus, aujourd'hui, qu'une petite ville comme les autres, où des femmes et des hommes comme les autres tournent des films comme les autres (à peine plus qu'en France, beaucoup moins qu'au Japon et en Inde), et font la grève comme tout le monde.

(1) Voir « L'Express » du 4 février 1960, « Entretien avec René Clair ».

JAZZ

Ténot et Filipacchi

● *Castor et Pollux ont gagné leur pari.*

PLUS de 5.000 personnes sont venues à l'Olympia, il y a quinze jours, applaudir Ella Fitzgerald et le Jazz at the Philharmonic (J.A.T.P. pour les fans). Deux concerts avaient été prévus, il a fallu en organiser un troisième, le succès ayant dépassé toutes les prévisions.

Cet événement, qui concrétise la formidable audience du jazz en France, est le résultat du patient travail de deux jeunes hommes, Franck Ténot et Daniel Filipacchi.

Franck Ténot a trente-cinq ans, un bon visage rond de maître d'école (son père est professeur). Il était ingénieur à l'Energie atomique et collectionnait des disques de jazz jusqu'au jour où il s'est retrouvé à Europe n° 1.

Daniel Filipacchi a trente ans, un physique de jeune premier sportif blasé, un sourire las et éblouissant (son père est un des directeurs des éditions Hachette). Photographe à « Match » à dix-huit ans, chef des informations du même journal à vingt-cinq ans, il collectionnait des disques de jazz, jusqu'au jour où il s'est retrouvé à Europe N° 1.

Leur rencontre a été fertile, leurs noms sont désormais inséparables : Doublepatte et Patachon, Castor et Pollux, Ténot et Filipacchi...

Ils ont fêté la semaine dernière le cinquième anniversaire du début de leur action. Le 12 mars 1955, en effet, le jour où mourait Charlie Parker, les antennes d'Europe n° 1 diffusaient la première de leur émission : « Pour ceux qui aiment le jazz ». En cinq ans (et 24.000 enregistrements diffusés) Franck Ténot et Daniel Filipacchi ont réussi à faire connaître à un public sans cesse plus fervent les visages multiples du vrai jazz.

Mais l'événement qui a bouleversé la physionomie du jazz à Paris a été l'organisation, par Ténot et Filipacchi, en liaison avec l'Olympia, de grands concerts réguliers, présentant au public, en audition directe, les meilleurs jazzmen de notre temps. La musique de jazz a toujours été appréciée des initiés qui venaient communier dans des temples, c'est-à-dire les clubs — le Vieux-Colombier, La Huchette, Les Trois Maillets, le Club Saint-Germain...

Mais vouloir rassembler plusieurs milliers de spectateurs dans une salle où jouaient Art Blakey et les Jazz Messengers, c'était un pari. Il a été gagné.

Après Louis Armstrong, Billie Holliday, Art Blakey et bien d'autres, Ténot et Filipacchi ont présenté récemment le nouvel orchestre de Quincy Jones, une grande formation qui s'annonce comme la rivale directe de celle de Count (Basie) et de Duke (Ellington). Le 21 mars, à l'Olympia, ce sera le jour de Miles Davis et Oscar Peterson. Count Basie reviendra à la fin du mois. Nat King Cole lui succédera en avril. On attend ensuite le Modern Jazz Quartet (M.J.Q. pour les fans) et sans doute l'extraordinaire chanteur aveugle de blues, Ray Charles.

Si vous ne pouvez pas aller les entendre, Daniel Filipacchi vous indique ici leurs meilleurs disques :

Quincy Jones (ABC 149); Miles Davis (Fontana 662.036); Count Basie (Barclay 3642); Nat King Cole (Capitol EAP 1 et 2 - 1249); Ray Charles (Atlantic 212.013).

DANIELE HEYMANN.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

12 MARS

NEANT de cette matière politique triturée par moi ici, chaque semaine. Je le vois clairement, à la minute où j'écris : l'unique pierre de touche du succès en Algérie eût été le cessez-le-feu ; le reste aurait été donné par surcroît. Décider à Paris de notre politique algérienne, sans avoir à tenir compte de ce qu'en pensent sur place les agents d'exécution, j'ai été assez fou pour croire que ce fût possible : en a-t-il seulement été question à un moment donné ? J'en doute beaucoup. Et ceux qui, dans six mois, dans un an, reliront ce « Bloc-Notes », se souviendront à peine de ce dont il s'agit ; car la conjoncture se défait et se recompose d'un jour à l'autre...

Dirons-nous que l'échec du cessez-le-feu voue inéluctablement la politique de la métropole à « l'algérisation », comme certains le prétendent, et rend fatale la prise du pouvoir par l'Armée ? Mais non : la métropole, depuis le 13 Mai, a subi le ferment gaulliste. Et puis, face au néant de la gauche, de quelle force réelle la droite a-t-elle témoigné ? D'une grande dispersion et d'une grande confusion...

« TU causes... tu causes... » Oui, nous jacassons, nous dont c'est le métier. N'empêche qu'autant que je le puis, sur certaines questions, comme la visite de M. Krouchtchev, je me tais ; non par timidité ou par prudence, mais parce que je ne me sens d'accord avec personne.

La hargne de la grande presse m'irrite : ce refus de jouer le jeu politique auquel de Gaulle invite une nation qui se croit intelligente, mais à la cervelle étroite comme son pré carré et qui n'est pas même capable de voir plus loin que l'avantage électoral dont le parti communiste va tirer bénéfice.

Le pire est le pharisaïsme de l'Occident face à une Russie politiquement criminelle. Elle l'est, certes. Mais à l'échelle de chaque nation, qui l'aura emporté dans le crime politique ? Où le sang d'Abel a-t-il cessé de couler ? Tous tant que nous sommes, qu'avons-nous fait de notre frère ?

IL y a l'autre côté de la question. Je suis chrétien : Krouchtchev incarne une négation qui est pour moi le mal absolu. Mais je le demande : face à cette négation, a-t-il existé une politique chrétienne de l'Occident ? Comment les peuples chrétiens, de siècle en siècle, ont-ils conçu l'évangélisation du monde ? Nous sommes-nous servis du Christ ou l'avons-nous servi ? La faim de justice, chez qui s'est-elle surtout manifestée ? Je m'étonne de ces jugements, de ces condamnations sans jamais un retour sur nous-mêmes...

13 MARS

JE le sais bien : de tels propos irritent les gens sans les convaincre. Alors à quoi bon ? Et d'ailleurs, qui croit à notre bonne foi ? Françoise Sagan me fait l'amitié de souhaiter que j'écrive un jugement sur sa pièce pour le programme de l'Atelier, sans même imaginer que cette pièce brillante et ravissante ne peut que m'accabler, si je crois vraiment ce que je fais profession de croire. Mais c'est qu'elle ne prend pas au sérieux le chrétien que je prétends être.

Elle sait que je l'aime bien et que je lui ai toujours trouvé beaucoup plus de talent que ne lui en accordait le Landerneau des lettres. Il éclate aujourd'hui dans ce « Château en Suède », que la grippe m'a empêché d'aller voir, mais dont j'achève, à la fois ravi et consterné, la lecture. Les gens croient que tout le monde est capable de raconter une histoire, et que la chance de Sagan est que ses histoires aient plu pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature. Or, la moindre réplique de sa pièce témoigne de cette maîtrise invisible, de cette aisance légère et faussement négligée qui est au théâtre le comble de l'art le plus rusé.

Mais il faut ajouter ceci : Sagan n'est pas frivole. Sa pièce a une signification. Elle manifeste une volonté, un choix, aux antipodes, par exemple, de son maître Sartre, chez qui l'exigence de justice l'emporte sur toute négation. On ne saurait plus délibérément que ne le fait Sagan édifier au milieu du monde un château en Suède coupé de toutes les souffrances et de tous les devoirs, et de tout amour, et sans autre impératif que le plaisir.

SON « Château en Suède », c'est cette boîte à savons dans laquelle j'enfermais des hannetons quand j'étais enfant et je les retrouvais tous sens dessus dessous... Mais les hannetons de Sagan, et surtout son Eléonore et son Sébastien, sont charmants et persuasifs en diable. Ils ont juste assez de nostalgie, et ils manifestent juste assez le désir d'autre chose pour que nous ne cédions jamais au dégoût, et même pour que nous rêvions à la petite sainte qu'après tout aurait pu devenir cette Eléonore.

UNE petite sainte. Comme cette Jacqueline Pascal, la sœur de Blaise, qui ne souffrait pas de limite à la pureté et à la perfection. J'en ai connu parmi mes proches. O Françoise, le bien existe, la pureté... Tant qu'à faire de vous prêcher, je vous prêcherai jusqu'au bout et vous redirai ce qu'en ce deuxième dimanche de Carême saint Paul rappelle aux Thessaloniciens : « La volonté de Dieu, c'est que chacun de vous sache posséder son propre corps dans la sainteté et dans l'honneur... » Il faut peser chacun de ces mots. Mais pour en connaître le vrai poids, il faudrait qu'une seule fois votre regard ait croisé un autre regard : nous ne pouvons pourtant pas vivre comme si le Christ n'était pas venu...

MAIS ce « Château en Suède » est édifié par-delà le bien et le mal, en dehors de toute grâce, contre toute grâce. Voilà ce qui est grave à mes yeux : ce ne sont pas des pécheurs qui s'y réfugient. A l'intérieur de leur château, le mal n'existe pas pour ces beaux démons. Dans la pièce, leurs crimes ne sont pas de vrais crimes, ni leurs meurtres de vrais meurtres. Mais dans la vie, êtes-vous sûre que de vraies victimes ne jalonnent pas la route d'Eléonore et de Sébastien...

J'IMAGINE, ô Françoise, votre réponse : que moi aussi j'ai bâti mon château en Suède, et que ce château soit une antique cathédrale ne prouve pas que j'aie raison contre vous... Vous me demanderez qui croit encore à Dieu et combien nous sommes dans le monde à remâcher cette espérance. Et il n'y a rien à vous répondre, jusqu'à l'heure où quelqu'un nous départagera et où vous saurez que l'amour existe et que l'amour nous a aimés.

14 MARS

J'AI des raisons personnelles de n'en point douter : la grippe de M. Krouchtchev est une vraie grippe. Je n'en sors pas moi-même depuis des semaines. Pourquoi les grands hommes d'Etat échapperaient-ils au destin des obscurs hommes de lettres ? Mais les réactions dirigées de l'opinion française de droite n'en donnent pas moins à la grippe de M. Krouchtchev une signification politique.

Pour achever de nous accabler, le G.P.R.A. répond à de Gaulle par une déclaration de guerre à outrance : ce qui n'a pas au fond plus de portée que n'en eurent cet hiver les tentatives de paix qui nous rendaient si sottement optimistes. Et moi, je voudrais sentir une fois encore les lilas dans la brume et entendre le rossignol, et m'asseoir au soleil, devant ma porte, comme un vieil homme qui n'attend plus rien de la vie que cette chaude lumière du premier beau jour.

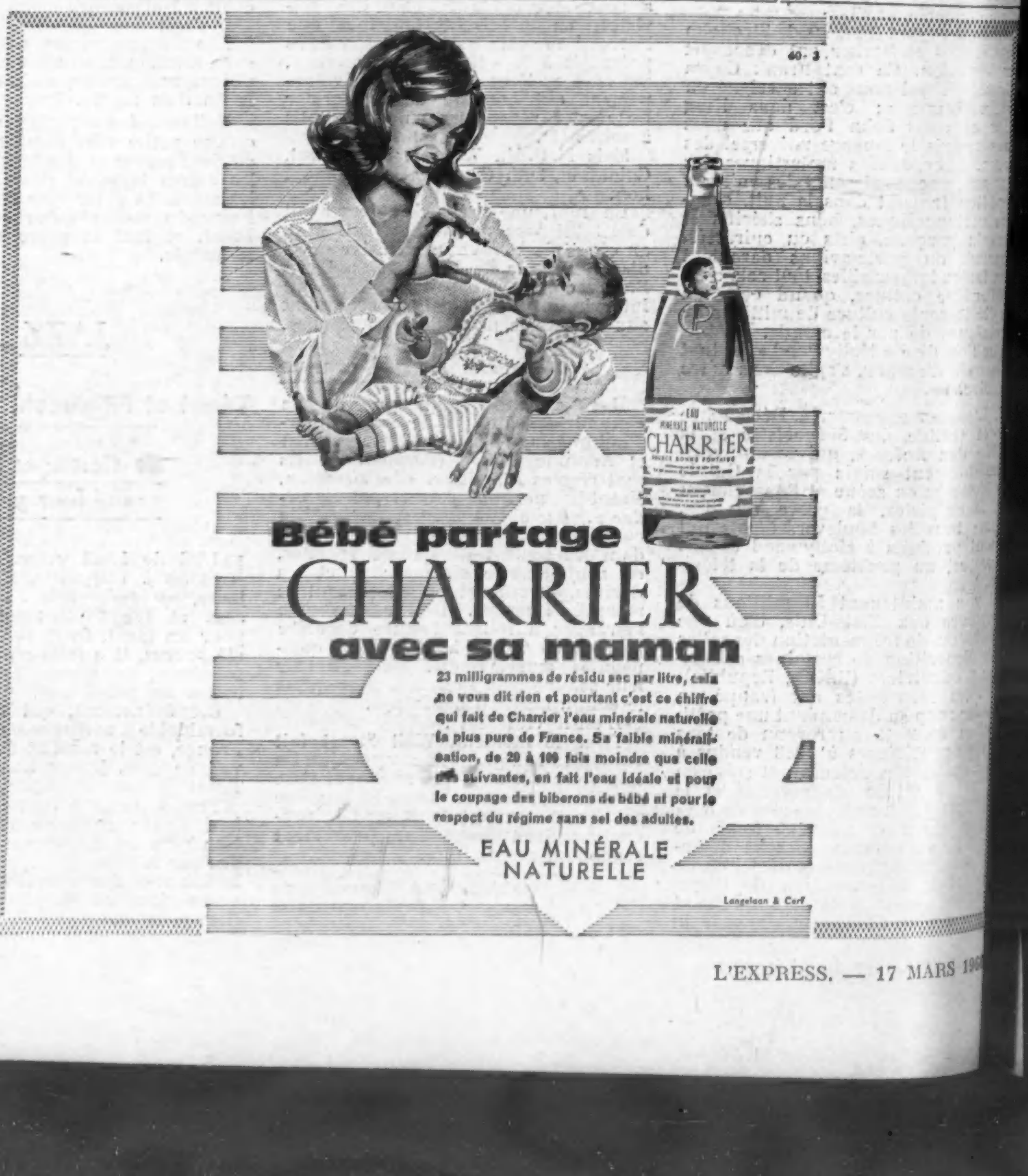
FRANÇOIS MAURIAC.

(*Copyright « L'Express »*.)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
— 6 mois : 325 — —
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(*L'abonnement donne droit aux services de Madame Express*)